

ainsi l'âme comprend clairement qu'il y a en elle quelque'un qui lance les flèches qui la transpercent, et qui donne vie à sa nouvelle vie ; qu'il y a un soleil d'où procède cette brillante lumière qui, de son intérieur, va illuminer ses puissances. Pour elle, je le répète, elle ne quitte point son centre, et rien ne lui enlève sa paix. Celui qui la donna aux apôtres assemblés (1) est bien assez puissant pour lui en faire don à elle-même.

Il m'est venu en pensée que ce salut adressé par Notre-Seigneur, comme aussi la parole par laquelle il dit à la glorieuse Madeleine d'aller en paix (2), devaient opérer plus qu'ils n'expriment par le son. En nous les paroles de Dieu sont des œuvres. Sans doute, elles opéreraient en ces âmes bien disposées de manière à les affranchir de tout ce qui restait encore en elles de terrestre, et ne leur laisser plus que le pur esprit, afin qu'elles fussent rendues capables de se joindre par cette céleste union à l'Esprit incréé. Et en effet, c'est chose très certaine, dès que notre âme se vide de tout ce qui est créé et s'en détache pour l'amour de Dieu, le Seigneur la remplit nécessairement de lui. C'est pour cela que Jésus-Christ notre Maître, priant un jour pour ses apôtres — je ne me souviens plus où cela se trouve (3), — demanda *qu'ils fussent un avec le Père et avec Lui, comme lui-même est dans le Père et le Père est en Lui* (4). Peut-il y avoir plus grand amour que

(1) Cfr. Joan., xx, 19.

(2) Luc., vii, 50.

(3) Le père de Yanguas a raturé les mots : *no se adonde es*, et il a écrit, en marge : « En saint Jean, chap. xvii, au sermon après la Cène. » La note a été endommagée lors de la reliure.

(4) *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et Ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (Joan., xvii, 21.)

celui-là? Et c'est de nous tous qu'il s'agit, puisque sa Majesté a dit encore : *Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qui croiront en moi* (1). Et enfin : *Je suis en eux* (2).

Oh ! que ces paroles sont vraies ! Comme l'âme qui, dans ce degré d'oraison, les voit réalisées en elle, les comprend bien ! Et comme nous les comprendrions nous-mêmes, si nous ne nous en rendions pas indignes ! Les paroles de Jésus-Christ, notre Roi et notre Maître, sont infaillibles. Mais faute de nous disposer, faute d'écarter tout ce qui peut faire obstacle à cette divine lumière, nous ne nous voyons pas dans le miroir placé devant nos yeux, et où cependant notre image se trouve reproduite.

Je reviens à ce que nous disions. Le Seigneur introduit l'âme dans sa propre demeure, qui n'est autre que le centre de cette âme, et de même que le ciel empyrée, qui est le séjour de la divinité, ne se meut pas, dit-on, comme les autres cieux, de même l'âme introduite en cette Demeure n'est plus sujette aux mouvements ordinaires des sens et de l'imagination ; du moins, ils ne peuvent lui nuire ni lui ôter la paix.

J'ai l'air de dire, n'est-ce pas ? qu'une fois gratifiée d'une telle faveur, l'âme est certaine de son salut et à l'abri de toute rechute. Et cependant, telle n'est pas ma pensée ; toutes les fois que je dis que l'âme est en assurance, cela doit s'entendre : aussi longtemps que la divine Majesté la tiendra de sa main, et qu'elle-même ne l'of-

(1) *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.* (Joan., xvii, 20.)

(2) *Ego in eis.* (Ibid., 23.)

fensera pas. Je sais du moins, à n'en pouvoir douter, que la personne en question, bien qu'arrivée à cet état et y persévérant depuis des années, ne se croit pas en assurance. Elle craint bien plus qu'auparavant de commettre la moindre offense contre Dieu, et elle a les immenses désirs de le servir dont je parlerai plus loin. Sa peine et sa confusion sont continuelles, en voyant d'un côté le peu qui est en son pouvoir, et de l'autre, l'étendue de ses obligations. Cette vue n'est pas une petite croix, c'est au contraire une très grande pénitence. Pour ce qui est des mortifications, plus elle en fait, plus elle y trouve de plaisir. La vraie pénitence pour elle, c'est quand Dieu lui enlève la santé et les forces nécessaires pour faire pénitence. J'ai dit ailleurs la peine très vive que cette impuissance cause à l'âme ; ici, c'est bien autre chose. Tout cela provient du fond où elle a jeté ses racines. Si un arbre planté au bord des eaux courantes a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, quoi d'étonnant que cette âme se sente pressée de si ardents désirs, alors que sa partie la plus spirituelle ne fait qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé ?

Je reviens à mon sujet. Il ne faut pas croire que les puissances, les sens et les passions jouissent toujours de cette paix. L'âme, elle, n'en sort point ; mais, dans ces appartements des sens, des puissances et des passions, il ne laisse pas d'y avoir des temps de combats, de peines, de souffrances, ce qui néanmoins ne lui enlève point sa paix. Du moins, il en est ainsi d'ordinaire (1). Ce centre

(1) Les mots : *Esto es lo ordinario*, viennent d'une note marginale de la sainte.

de l'âme, cet esprit de l'âme, étant chose si difficile à exprimer, et même à croire, je crains, mes sœurs, que faute de bien m'expliquer, vous ne soyez tentées de ne pas ajouter foi à mes paroles. Parler de peines, de souffrances, et dire en même temps que l'âme reste en paix, cela paraît inconciliable. Je me servirai donc d'une ou deux comparaisons : Dieu veuille qu'elles servent à me faire comprendre ! Mais quand cela ne serait point, je sais qu'en ceci je dis vrai.

Le roi est en son palais ; il a dans son royaume des guerres nombreuses et une foule d'affaires pénibles ; néanmoins il ne bouge point du lieu où il se trouve. Il en est de même de l'âme : il y a un grand tumulte dans les appartements inférieurs, les bêtes venimeuses s'agitent ; l'âme entend tout ce bruit ; cependant, rien de tout cela ne pénètre jusqu'à elle et ne l'oblige à changer de place. Ce bruit qu'elle entend lui cause bien quelque peine, mais elle n'en est pas troublée, elle n'en perd point la paix. C'est que les passions sont déjà vaincues, et qu'elles redoutent de franchir le seuil de sa demeure, sachant bien qu'elles en sortiraient plus réprimées encore. Quelqu'un peut souffrir dans tous ses membres, et avoir la tête exempte de douleur. Parce que le corps souffre, est-ce une raison pour avoir mal à la tête ?

Je ris moi-même de ces comparaisons, qui sont loin de me satisfaire, mais je n'en trouve pas d'autres. Vous en penserez ce que vous voudrez. Quant à ce que j'ai dit, il demeure vrai.

### CHAPITRE III

ADMIRABLES EFFETS PRODUITS PAR CE DERNIER DEGRÉ D'ORAISON. ON FERA BIEN DE LES OBSERVER AVEC SOIN ET ATTENTION, PARCE QU'ILS DIFFÈRENT MERVEILLEUSEMENT DE CEUX QUE PRODUISENT LES ORAISONNEMENTS PRÉCÉDENTES.

SOMMAIRE. — *Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Messages d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.*

Nous avons dit que notre petit papillon était mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons maintenant quelle est cette nouvelle vie, et en quoi elle diffère de la vie propre qu'il menait auparavant, car ce sont les effets qui nous montreront s'il a réellement reçu la grâce dont il s'agit. Autant que j'en puis juger, ces effets sont les suivants.

Le premier est un oubli de soi si complet, qu'il semble véritablement que cette âme n'ait plus d'être. La transformation qui s'est opérée en elle est si grande, qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe ni au ciel qui l'attend, ni à la vie, ni à l'honneur, parce qu'elle est tout entière appliquée à procurer la gloire de Dieu. Manifestement, ces paroles que Notre-Seigneur lui a dites : qu'il était temps

qu'elle s'occupât de ses intérêts, et que lui veillerait aux siens, ont opéré ce qu'elles signifiaient (1). Aucun des événements d'ici-bas ne la préoccupe; elle est plongée dans un oubli étrange. Encore une fois, il semble qu'elle n'existe plus, et elle voudrait n'être plus rien en aucune chose, si ce n'est qu'elle s'aperçoive pouvoir contribuer à accroître, ne fût-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu. Pour cela elle donnerait très volontiers sa vie. Ne vous figurez pas cependant, mes filles, qu'en cet état, malgré le tourment qu'on en éprouve, on se croie dispensé de manger et de dormir, ni de remplir toutes les obligations de son état. Il n'est question ici que des dispositions intérieures. Quant aux œuvres extérieures, il y a peu à dire; toute la peine de cette âme est de voir que ses forces pour les accomplir sont nulles. Dès qu'une chose est en son pouvoir et qu'elle lui semble devoir glorifier Notre-Seigneur, pour rien au monde elle ne voudrait l'omettre.

Le second effet est un immense désir de souffrir; mais ce désir ne cause plus d'inquiétude comme auparavant. Telle est l'ardeur avec laquelle ces âmes souhaitent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont satisfaites de tout ce qu'il ordonne : s'il veut qu'elles souffrent, fort bien; s'il ne le veut pas, elles ne s'en désolent plus. Sont-elles en butte à la persécution, elles en ressentent intérieurement la joie la plus vive, et gardent une paix

(1) Nous trouvons à la Relation XXV (T. II des *Œuvres*) les paroles mêmes que Notre-Seigneur dit à sainte Tèreſe, à l'inſtant ſolennel où il la prit pour épouſe : *Désormais tu auras ſoin de mon honneur, non ſeulement parce que je ſuis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore parce que tu es ma véritable épouſe. Mon honneur eſt le tien et ton honneur eſt le mien.*

beaucoup plus profonde que dans les états précédents. Elles n'ont pas le moindre ressentiment contre ceux qui leur font du mal ou voudraient leur en faire. Que dis-je ? Elles les aiment d'une affection spéciale. Si elles les voient sous le poids d'une épreuve, elles en sont tendrement touchées et n'épargneraient aucun effort pour les en délivrer. Elles les recommandent à Dieu de tout leur cœur, et se priveraient très volontiers en leur faveur d'une partie des grâces qu'elles reçoivent de sa Majesté, pour que Notre-Seigneur ne fût pas offensé par eux.

Mais voici ce qui me surprend le plus. Vous avez vu les tourments et les désolations que causait à ces âmes le désir de mourir pour aller jouir de Notre-Seigneur. Maintenant elles ont une telle soif de le servir, de lui faire donner des louanges, de travailler, si elles le pouvaient, à l'avancement spirituel de quelques âmes, que non seulement elles ne souhaitent pas la mort, mais elles désirent vivre de longues années au milieu des plus sensibles épreuves, afin que le Seigneur en soit tant soit peu glorifié. Fussent-elles assurées qu'à leur sortie du corps elles iront jouir de Dieu, elles n'en seraient pas touchées. Songer à la béatitude des saints ne les émeut pas davantage : elle ne fait pas alors l'objet de leurs désirs. Leur béatitude, elles la trouvent à venir en aide au Crucifié, surtout lorsqu'elles voient à quel point on l'offense, et combien sont rares ceux qui cherchent véritablement sa gloire, dans un entier détachement de tout le reste.

Quelquefois, il est vrai, perdant tout cela de vue, elles sont de nouveau saisies des plus tendres désirs de posséder Dieu et de quitter l'exil, surtout lorsqu'elles considè-

rent le peu qu'elles font pour lui ; mais elles rentrent aussitôt dans leur première disposition. Voyant qu'elles jouissent sans cesse de sa présence, elles se contentent de ce bonheur, et offrent à sa Majesté l'acceptation de la vie comme le sacrifice le plus coûteux qu'elles puissent lui présenter. La mort ne leur inspire aucun effroi, elles l'envisagent comme un suave ravissement. Celui qui allumait en elles des désirs accompagnés d'un tourment si extrême, les remplace par ceux dont j'ai parlé. Louange et bénédiction sans fin lui soient rendues !

Pour tout dire, elles n'ont plus d'attrait, ces âmes, pour les consolations ; les goûts spirituels ne les attirent plus, parce qu'elles jouissent de la présence du Seigneur lui-même, et que sa Majesté vit désormais en elles. Or, la vie de Notre-Seigneur, nous le savons, n'a été qu'un martyre continuel, et il fait en sorte que la nôtre porte le même caractère, du moins par les désirs, car pour le reste, il ménage notre faiblesse. Ce qui n'empêche pas qu'il ne nous communique sa propre force, quand il le juge nécessaire.

De telles âmes vivent dans un grand détachement de toutes choses ; leur attrait constant est d'être seules, ou de travailler à l'avancement spirituel du prochain. Elles n'ont ni sécheresses ni peines intérieures, mais, toujours tendrement occupées de Notre-Seigneur, elles voudraient ne jamais cesser de lui donner des louanges. Lorsque leur attention se relâche, lui-même les réveille de la manière que j'ai indiquée. Il est de toute évidence que cette impulsion — je ne sais quel autre nom lui donner — procède de l'intérieur de l'âme, comme il a été dit à propos des transports. Seulement ici la chose se passe



avec une extrême douceur. D'autre part aussi, il est certain que cette impulsion ne procède ni de l'intelligence ni de la mémoire, ni de rien à quoi l'âme prête le moindre concours. Et ce phénomène est si fréquent, si ordinaire, qu'on a eu toute facilité de l'observer avec attention. De même qu'un feu, à quelque degré qu'on porte son ardeur, ne dirige jamais sa flamme vers le bas, mais la lance toujours en haut, de même ce mouvement intérieur part très manifestement du centre de l'âme, pour aller ensuite réveiller les puissances.

Vraiment, quand cette voie de l'oraison ne nous apporterait d'autre avantage que celui de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous, et comment il nous prie — car c'est bien cela — de demeurer avec lui, toutes les peines qu'on y endure seraient largement compensées par ces touches de son amour, à la fois si suaves et si pénétrantes. Vous les avez sans doute déjà ressenties, mes sœurs, car dès qu'on est arrivé à l'oraison d'union, le Seigneur prend le soin de réveiller ainsi notre âme, pourvu que de notre côté nous ayons celui d'observer ses commandements. Lorsque vous les ressentirez, dites-vous bien qu'elles partent de cette demeure intérieure que Dieu habite au dedans de nos âmes, et rendez-lui en de grandes actions de grâces. Nul doute, en effet, que ce message, ce billet écrit avec tant d'amour, ne vienne de lui; et il veut que vous seules en connaissiez l'écriture, que vous seules sachiez la demande qu'il renferme (1). Surtout ne manquez pas, si oc-

(1) Ce qui suit, jusqu'à l'alinéa suivant, fait défaut en beaucoup d'éditions espagnoles, aussi bien que dans la traduction française du père Bouix. L'ori-

cupées que vous soyez extérieurement, fussiez-vous même en conversation avec plusieurs personnes, de répondre à ce message de sa Majesté. Bien souvent, en effet, ce sera en public que Notre-Seigneur vous accordera cette faveur secrète. La réponse, devant être tout intérieure, est bien facile à faire; elle consistera à produire un acte d'amour, ou à dire comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? Notre-Seigneur vous enseignera lui-même très clairement de quelle manière vous pouvez lui être agréable. C'est un temps propice, car le divin Maître semble alors prêter l'oreille à notre voix, et presque tou-

ginal à cet endroit offre une note marginale de l'écriture de la sainte, ainsi conçue : « *Cuando dice aqui : os pide, lease luego este papel.* » Après ces mots : *la demande qu'il renferme*, lire immédiatement le papier ci-joint. » Dans les copies de Tolède et de Cordoue, ce passage est intercalé en texte; il en est de même dans l'édition princeps. Aujourd'hui, le papier supplémentaire n'est plus joint à l'original. On s'étonne que La Fuente (1861) n'ait pas emprunté le passage en question à l'édition de Salamanque et se contente de mettre en note. « *Por desgracia, el papel no se halla con el original.* Par malheur, le papier ne se trouve pas avec l'original. » Dans l'édition photolithographique des *Demeures*, publiée en 1882 sous la direction du cardinal Lluch, on lit de même : « *Parece aludir á alguna adición suelta manuscrita por la santa, que indudablemente se ha extraviado.* Ceci semble faire allusion à une addition détachée, écrite par la sainte, laquelle indubitablement s'est égarée. » Les anciens traducteurs français : Brétigny (1601), Élisée de Saint-Bernard (1630), Cyprien de la Nativité (1644), Arnauld d'Andilly (1670), par là même qu'ils ont travaillé non sur l'original, mais sur l'édition princeps de Salamanque, donnent le passage dont il s'agit. En voici le texte espagnol d'après l'édition princeps : « *Y en ninguna manera dexeyes de responder a su Majestad, aunque esteys ocupadas exteriormente, y en conversacion con algunas personas, porque acaecera muchas vezes en publico querer nuestro Señor hazeros esta secreta merced, y es muy facil, como ha de ser la respuesta interior, haziendo un acto de amor, o dezir lo que san Pablo: Que quereys Señor que haga? De muchas maneras os enseñara alli con que le agradeys, y es tiempo aceto, porque parece nos oye, y casi siempre dispone el alma este toque tan delicado para poder hazer lo que queda dicho con voluntad determinada.* »

(1) *Domine, quid me vis facere?* (Act., ix, 6.)

jours cette touche si délicate dispose l'âme à lui répondre d'une volonté généreuse.

Ce qui distingue cette Demeure, c'est, encore une fois, qu'il ne s'y rencontre presque jamais de sécheresse, ni de ces troubles intérieurs qui se produisent à certains moments dans toutes les autres. L'âme y est presque toujours dans le repos; elle n'a aucune crainte que le démon contrefasse une grâce si élevée, tant est inébranlable sa conviction que Dieu en est l'auteur. Cela vient, je le répète, de ce que les sens et les puissances n'ont ici rien à voir. Sa Majesté s'est dévoilée à cette âme et l'a introduite dans sa propre demeure, où, à mon sens, le démon n'oserait pénétrer. Aussi bien, le Seigneur ne le lui permettrait pas; d'ailleurs, à toutes les grâces qu'elle reçoit ici, l'âme ne prête d'autre concours que celui d'un abandon total à Dieu.

C'est au milieu d'une telle paix et d'un si profond silence que le Seigneur enrichit et enseigne alors cette âme, que cela me fait songer à la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait pas entendre le moindre bruit (1). De même, en ce temple de Dieu, en cette demeure qui est sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. L'entendement n'a ni mouvement ni recherche à faire. Le Maître qui l'a créé veut bien le mettre en repos, et lui permettre de considérer, comme par une petite fente, ce qui se passe. Par moments, il est vrai, cette vue lui est ôtée, et il ne lui est plus permis de regarder. Du reste, l'intervalle est fort court, car, selon

(1) Cfr. III Reg., vi, 7.

moi, les puissances ici ne sont point suspendues, seulement elles n'agissent point et sont comme saisies d'étonnement.

Mais voici ce qui m'étonne. Une fois arrivée là, l'âme n'a plus de ravissements (1), ou, si elle en a, ce qui est très rare, ce ne sont plus de ces enlèvements et de ces vols d'esprit, comme ceux dont j'ai parlé. En outre, cela ne lui arrive presque jamais en public, chose qui lui était fort ordinaire. Les objets même les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus en elle pareil effet; tandis qu'auparavant il suffisait pour cela de la vue d'une dévote image, des premières paroles d'un sermon, du son d'un instrument de musique. Le pauvre petit papillon vivait en telle anxiété, que tout, en quelque sorte, l'effrayait et lui faisait prendre son vol. Soit qu'il ait trouvé son repos, soit que l'âme, ayant vu tant de merveilles dans cette dernière Demeure, ne s'étonne plus de rien, soit qu'elle ait perdu le sentiment de sa solitude depuis qu'elle jouit d'une si divine compagnie, soit pour quelque autre cause que j'ignore, toujours est-il, mes sœurs, que du moment

(1) L'original présente ici une note marginale de l'écriture de la sainte : « *el quitarse llamase aqui quanto a perder los sentidos, c'est-à-dire qu'on ne perd plus l'usage de ses sens.* » A cet endroit on lit en texte dans l'édition princeps : « *(el quitarse los arrobamientos como aqui digo, es quanto a estos efectos exteriores de perderse el sentido y calor, dizenme que esto no es sino accidente de ellos, y que no se quitan, pues lo interior antes se acrecienta.)* Si je dis que les ravissements cessent, il faut l'entendre des effets extérieurs, tels que la perte des sens et de la chaleur naturelle. On m'assure que ce ne sont là que des accidents des ravissements, et qu'en réalité ceux-ci ne cessent point, puisqu'au contraire les opérations intérieures vont croissant. » Ou il y avait ici un papier supplémentaire, ce que la note marginale ne semble nullement indiquer, ou Louis de Léon s'est permis en cet endroit de retoucher et d'amplifier le texte de la sainte, comme il l'a fait en plusieurs autres.

où le Seigneur lui découvre les merveilles de cette Demeure et lui en ouvre l'entrée, elle perd cette grande faiblesse qui lui était si pénible, et dont rien n'avait pu la délivrer. Peut-être cela vient-il de ce que le Seigneur l'a fortifiée, dilatée et rendue capable de ses opérations. Peut-être aussi voulait-il auparavant rendre publiques les grâces dont il la favorisait en secret, et cela pour des fins connues de lui, car ces jugements dépassent tout ce que notre esprit peut concevoir ici-bas.

Tels sont, avec ceux que nous avons dit procéder du bon esprit dans les degrés d'oraison précédents, les effets que Dieu opère en l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser que demandait l'Épouse. A mon sens, c'est ici que cette faveur qu'elle sollicitait lui est accordée (1). C'est ici que cette biche blessée étanche sa soif dans les eaux courantes. C'est ici qu'elle est comblée de délices dans le tabernacle de Dieu (2). C'est ici que la colombe envoyée par Noé pour voir si la tempête avait pris fin, trouve le rameau d'olivier, en signe qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu du déluge et des tempêtes de ce monde (3).

O Jésus! Que n'ai-je l'intelligence de tant de passages de l'Écriture, qui nous décriraient sans doute cette paix de l'âme! O mon Dieu! Vous qui voyez combien cette paix nous est avantageuse, donnez aux chrétiens la volonté de la rechercher, et conservez-la par votre miséricorde à ceux qui l'ont reçue de vous, car enfin, en attendant le

(1) Cfr. Cant., 1, 1.

(2) *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt, et Ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* (Apoc., xxi, 3.)

(3) Cfr. Gen., viii, 8, 9.

jour où vous leur accorderez la paix véritable et où vous les conduirez dans le séjour où rien ne peut la détruire, il nous faudra toujours vivre dans la crainte. J'appelle la paix du ciel *la véritable*, non que celle dont je parlais tout à l'heure ne le soit pas, mais parce que si nous venions à nous éloigner de Dieu, la guerre pourrait recommencer.

Que doit-il se passer dans ces âmes, je vous le demande, à la pensée qu'elles pourraient se voir privées d'un si grand bien? Elles se sentent excitées à redoubler de vigilance et à tirer des forces de leur faiblesse, pour ne point perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient favorisées de sa Majesté, plus elles s'effraient, plus elles se défient d'elles-mêmes ; et comme ses grandeurs leur ont fait mieux connaître leurs misères, mieux révélé aussi la gravité de leurs offenses, il leur arrive souvent de n'oser, comme le publicain, lever seulement les yeux (1). D'autres fois elles appellent la fin de leur vie, afin de se voir en sûreté ; mais aussitôt, l'amour qu'elles ont pour Dieu leur fait souhaiter, ainsi que je l'ai dit, de vivre encore afin de le servir, et elles s'en remettent à sa miséricorde de tout ce qui les concerne. Quelquefois aussi, la multitude des grâces reçues les tient comme anéanties ; elles tremblent qu'il ne leur arrive comme à ces vaisseaux que le poids excessif de leur charge fait couler à fond. Je vous l'affirme, mes sœurs, les croix ne manquent pas à ces âmes, mais elles ne les troublent point et ne leur enlèvent pas la paix ; elles pas-

(1) Cfr. Luc., xviii, 13.

sent promptement, semblables au flot de l'océan ou à un léger orage, et la sérénité reparait. C'est que la présence de ce Seigneur dont elles jouissent leur fait bientôt oublier tout le reste. Bénédiction et louanges sans fin lui soient rendues par toutes ses créatures ! Amen.

## CHAPITRE IV

CONCLUSION. QUEL EST LE BUT QUE SE PROPOSE NOTRE-SEIGNEUR EN ACCORDANT A UNE AME DE SI GRANDES FAVEURS. COMBIEN IL EST NÉCESSAIRE QUE MARTHE ET MARIE S'UNISSENT ENSEMBLE. CE QUI EN EST DIT SERA D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.*

Ne croyez pas, mes sœurs, que ces âmes éprouvent toujours au même degré les effets dont je viens de parler. C'est pour cela que j'ai soin, toutes les fois que j'y pense, d'ajouter qu'il en est le plus souvent ainsi. Quelquefois, en effet, Notre-Seigneur les laisse à leur état naturel. Alors il semble vraiment que tout ce qu'il y a de bêtes venimeuses aux abords et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles ne peuvent les atteindre. A la vérité, cela dure peu, un jour tout au plus, ou peu davantage. Ce grand trouble, amené d'ordinaire par quelque circonstance extérieure, montre bien à quel point est avantageuse à l'âme l'excellente société dont elle jouit, car alors même, elle reçoit



du Seigneur une fermeté à toute épreuve dans son service et dans les bonnes résolutions qu'elle a prises. Elle est même, ce semble, plus inébranlable que jamais, et pas un premier mouvement, si faible soit-il, ne vient la tirer de cette disposition. Encore une fois, ce trouble est rare. Le Seigneur veut sans doute que cette âme n'oublie pas ce qu'elle est et se maintienne ainsi dans l'humilité; il veut aussi que, comprenant mieux ce dont elle lui est redevable et la grandeur de la grâce qui lui est accordée, elle ait soin de l'en bénir.

Ne vous imaginez pas non plus que malgré ces grands désirs et cette ferme détermination de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive pas à ces âmes d'en commettre beaucoup, et même des péchés, non toutefois avec advertance, car le Seigneur leur donne, je crois, un secours très spécial pour s'en garantir. Je parle de péchés véniels, car pour ce qui est des mortels clairement reconnus, elles en sont préservées; mais elles ne sont pas sûres de n'en avoir pas commis quelques-uns, dont elles ne se rendent pas compte, et ce doit être pour elles un bien grand tourment. Elles en éprouvent un autre à la vue des âmes qui se perdent, et bien qu'elles aient sous certains rapports une grande espérance de n'être pas de ce nombre, cependant, lorsqu'elles songent à certains personnages que l'Écriture mentionne comme ayant été favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui a eu tant de communications avec sa Majesté (1), elles ne peuvent, je le répète, s'empêcher de craindre.

(1) Cfr. III Reg., xi.

Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui se figurerait être le plus en sûreté, soit celle qui craigne davantage. *Heureux l'homme qui craint Dieu* (1), dit David. Que sa Majesté nous protège toujours ! Lui demander instamment cette grâce, afin de ne point l'offenser, c'est la meilleure assurance que nous puissions avoir. Louange éternelle lui soit rendue ! Amen.

Je crois utile de vous dire, mes sœurs, dans quel but le Seigneur accorde à certaines âmes de si grandes grâces. Déjà, si vous y avez pris garde, vous l'avez compris aux effets qu'elles produisent. Je veux néanmoins vous le répéter ici, de crainte que l'une de vous ne vienne à s'imaginer que le dessein de Dieu soit uniquement de leur faire goûter ses caresses. Ce serait une grande erreur. Sa Majesté ne peut rien nous accorder de plus précieux qu'une vie conforme à celle de son Fils bien-aimé. Aussi, j'en suis absolument convaincue et je l'ai dit quelquefois, ces grâces sont destinées à fortifier notre faiblesse et à nous rendre capables de supporter, à l'exemple de ce divin Fils, de grandes souffrances. Ne voyons-nous pas que tous ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-Seigneur, sont ceux qui ont enduré de plus grandes tribulations ? Considérons celles de sa glorieuse Mère et de ses glorieux Apôtres. Où un saint Paul trouva-t-il la force de supporter des travaux si accablants ? Ah ! que nous découvrons bien en lui les effets produits par les visions et la contemplation qui viennent véritablement de Notre-Seigneur, non de l'imagination ou de l'artifice

(1) *Beatus vir qui timet Dominum.* (Ps. cxi, 1.)

du démon ! Se cacha-t-il, par hasard, afin de jouir à l'aise des consolations que ces grâces lui procuraient, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous savez ce qu'il en est : il n'avait pas, autant que nous en pouvons juger, un seul jour de repos, et ses nuits même n'étaient pas exemptes de fatigues, puisqu'il les employait à gagner sa vie (1). Combien aussi j'aime à me souvenir de Notre-Seigneur apparaissant à saint Pierre, au moment où celui-ci fuyait la prison, et lui disant qu'il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau ! Jamais je ne récite l'office de la solennité où ce fait se trouve mentionné, sans en éprouver une joie bien vive (2). Mais, dites-moi, quel effet cette faveur produisit-elle sur saint Pierre, et que fit-il ? Il alla sur-le-champ s'offrir à la mort, et certes, en pareil cas, ce n'est pas un mince bienfait du Seigneur que de trouver quelqu'un qui vous la donne.

O mes sœurs ! Comme elle met en oubli son propre repos, qu'elle fait peu de cas de l'honneur et qu'elle est loin de désirer d'être estimée quelque chose, l'âme en qui Dieu habite d'une façon si particulière ! Si elle se tient sans cesse auprès de lui, comme il est juste, sans doute elle songe peu à elle-même. Sa seule préoccupation est de lui plaire toujours davantage, de trouver des occasions, des moyens, de lui témoigner son amour. C'est là, mes

(1) Cfr. I Thess., II, 9.

(2) Au bréviaire carmélitain, que récitait sainte Térése, on trouve effectivement au 29 juin, pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, l'antienne suivante, qui est celle de *Magnificat*, aux premières Vêpres : « *Beatus Petrus Apostolus vidit sibi Christum occurrere. Adorans eum, ait : Domine quo vadis ? — Venio Romam iterum crucifigi. Le bienheureux apôtre Pierre vit le Christ venir au-devant de lui. L'adorant, il lui dit : Seigneur, où allez-vous ? — Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau.* »

filles, le but de l'oraison, et ce mariage spirituel est destiné à produire continuellement des œuvres. Les œuvres : voilà, je le répète, la véritable marque qu'il y a opération de Dieu et don de sa main. Il me servirait de peu, en effet, de me tenir profondément recueillie dans la solitude, occupée à produire des actes intérieurs en la présence de Notre-Seigneur, me proposant et lui promettant de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là et lorsque l'occasion se présente, je fais tout le contraire. Mais j'ai mal dit en disant que cela me servirait de peu, car le temps passé avec Dieu apporte toujours un très grand profit. Si faibles que nous soyons ensuite dans l'accomplissement de nos résolutions, Notre-Seigneur nous accordera, une fois ou l'autre, la grâce d'en venir à l'effet. Peut-être même, en dépit de nos répugnances, fera-t-il à notre égard ce qu'il fait bien souvent. Témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, bien contre sa volonté, une très grande épreuve, et il l'en fait sortir victorieuse. Par là, cette âme reprend cœur et s'offre à Dieu avec plus de courage.

J'ai donc simplement voulu dire que le profit est léger, si on le compare aux très grands avantages qu'on réalise quand on met les œuvres en harmonie avec les actes intérieurs et les paroles. Que celle d'entre vous qui ne peut en venir là tout d'un coup, s'efforce d'y arriver peu à peu. Si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle travaille à vaincre sa volonté : les occasions ne vous manqueront pas à l'intérieur de vos petites retraites. Dites-vous bien que cela est plus important que je ne puis l'exprimer. Portez vos regards sur le Crucifié, et tout vous deviendra facile.

Alors que Notre-Seigneur nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si terribles, voudriez-vous n'avoir que des paroles pour le contenter ? Savez-vous bien ce que c'est qu'être vraiment spirituel ? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque, qui est celle de la croix ; c'est lui abandonner tellement notre liberté, qu'il puisse nous vendre comme il a été vendu lui-même, pour le salut du monde. C'est croire qu'en nous traitant de la sorte, il ne nous fait aucun tort et nous accorde au contraire une grande faveur. Si l'on ne se détermine à cela, on n'avancera jamais beaucoup, on peut en être sûr, parce que l'humilité, je l'ai déjà dit, est le fondement de tout cet édifice, et le Seigneur ne l'élèvera jamais bien haut si l'on n'est profondément humble ; cela, dans notre intérêt même, de peur qu'il ne s'écroule entièrement.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez que le fondement soit inébranlable, que chacune s'efforce d'être la moindre de toutes, l'esclave de toutes, qu'elle cherche sans cesse comment et en quoi elle pourra se rendre agréable et utile aux autres. Tout ce que vous ferez ainsi tournera bien plus à votre avantage qu'au leur. Vous poserez des pierres si fermes, qu'il n'y aura pas à craindre que le château s'effondre. Je le répète, il ne suffit pas que vous preniez pour base la prière et la contemplation. Si vous ne travaillez à acquérir les vertus, si vous ne vous exercez à les pratiquer, vous demeurerez toujours des naines dans la vie spirituelle. Et encore, Dieu veuille que vous vous borniez à ne pas grandir ! Car, vous le savez, ne pas croître, c'est décroître. Et en effet, quand l'amour est

véritable, je regarde comme impossible qu'il se contente de demeurer stationnaire.

Vous penserez peut-être qu'en parlant ainsi je m'adresse à ceux qui commencent, et qu'au bout d'un certain temps on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que si ces âmes jouissent intérieurement du repos, elles en ont beaucoup moins à l'extérieur et ne désirent pas en avoir. Et à quoi pensez-vous que tendent ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations et ces messages, que l'âme envoie de son centre à ceux qui habitent la partie supérieure du château et les Demeures qui entourent celle où elle-même fait séjour ? Est-ce à les inviter à dormir ? Non, non, non. Du fond de sa retraite, elle leur fait même une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux ; elle interdit toute oisiveté aux puissances, aux sens et à tout ce qui tient au corps. Alors, elle ne connaissait pas les immenses avantages des souffrances, dont Dieu s'est servi peut-être pour l'introduire en ce lieu. De plus, la société dont elle jouit lui donne des forces tout autres qu'auparavant. Si, comme David l'assure, nous devenons saints avec les saints (1), nul doute que cette âme, devenue une même chose avec le Dieu fort par cette union souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Comment s'étonner, après cela, que les saints aient eu celle de souffrir les tourments et la mort ? Il est très certain du reste que l'âme fait part à tous les habitants du château, et au corps lui-même, de la force ainsi reçue. Souvent, ce faible corps semble devenu insensible. La vigueur qui remplit l'âme, à mesure qu'elle

(1) *Cum sancto, sanctus eris.* (Ps. xvii, 26.)

s'abreuve du vin de ce cellier, où son Époux l'a introduite pour n'en plus sortir (1), rejaillit sur lui, de même que dans la vie physique la nourriture reçue par l'estomac fortifie la tête et tous les membres. Disons-le d'ailleurs, le corps est voué pour la vie à un bien triste sort, car il a beau faire, la vigueur de l'âme va toujours bien au delà. Aussi, quelle guerre acharnée elle lui déclare ! Et encore, tout cela lui semble comme rien. De là, les rigoureuses pénitences auxquelles se livrèrent tant de saints, et en particulier la glorieuse Madeleine qui avait toujours vécu dans les délices ; de là, ce zèle brûlant de la gloire de Dieu qui consumait notre père Élie (2) ; de là, chez saint Dominique et saint François, cette soif de gagner des âmes qui pussent ensuite chanter les louanges de Dieu. S'oubliant totalement eux-mêmes, que n'eurent-ils pas à souffrir, je vous le demande ?

C'est à cela, mes sœurs, que nous devons tendre. Que nos désirs et notre oraison n'aillent pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu ! Ne cherchons pas un chemin non frayé : nous serions sûres de nous perdre. Singulière erreur de s'imaginer obtenir de pareilles grâces du Seigneur par une autre voie que celle où il a marché lui-même, et où ont marché tous ses saints. Que cela ne nous vienne pas même à l'esprit ! Croyez-moi, pour donner l'hospitalité à notre Maître, pour le retenir chez soi, pour le bien traiter et le nourrir comme il convient, il faut que Marthe et Marie se joignent ensemble. Et comment Marie, toujours assise à ses pieds, aurait-elle

(1) Cfr. Cant., II, 4.

(2) Cfr. III Reg., XIX, 10.

pu le nourrir sans l'aide de sa sœur ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture ? C'est que, par tous les moyens en notre pouvoir, nous gagnions des âmes, afin que ces âmes se sauvent et le louent pendant l'éternité.

Vous me ferez ici deux objections. La première, qu'au témoignage de Notre-Seigneur, Marie a choisi la meilleure part (1). Je réponds qu'elle avait déjà rempli l'office de Marthe, en rendant au divin Maître le bon office de lui laver les pieds et de les essuyer de ses cheveux (2). Pensez-vous que ce fût peu mortifiant pour une personne de sa qualité, d'aller ainsi par les rues, et peut-être seule — car sa ferveur l'empêchait d'y prendre garde, — d'entrer dans une maison dont elle n'avait jamais franchi le seuil, de supporter ensuite les propos malveillants du pharisien et de bien d'autres encore. Quel changement pour une femme comme elle, aux yeux de toute la ville et de ces méchants, que sa seule affection pour le Maître qu'ils détestaient devait exciter à lui rappeler sa vie passée, à lui reprocher de vouloir faire la sainte ! Car, évidemment, elle avait sans retard changé de costume et de genre de vie. Si de nos jours on en dit autant de personnes moins célèbres, que devait-il en être pour elle ? J'ose vous l'affirmer, mes sœurs, la meilleure part ne lui est venue qu'après des peines et des mortifications extrêmes. Au reste, n'était-ce pas déjà une douleur intolérable pour elle que cette haine violente dont son Maître était l'objet ? Et que dire de toutes celles qu'elle souffrit, quelque temps après, à la mort de Notre-Seigneur ? Pour moi, je suis persuadée que

(1) *Maria optimam partem elegit.* (Luc., x, 42.)

(2) Cfr. Luc., vii, 37, 38.



si elle n'a pas terminé sa vie par le martyre, c'est qu'elle l'avait déjà souffert en voyant mourir son Maître (1). Que dire enfin de toutes les peines qu'elle endura le reste de sa vie, en se trouvant sans lui? Ce devait être pour elle un terrible supplice. Par où l'on peut voir qu'elle n'était pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur, dans les délices de la contemplation.

Vous m'objecterez, en second lieu, que le pouvoir et les moyens vous manquent pour gagner des âmes à Dieu. Vous vous y emploiriez, dites-vous, de très grand cœur, mais n'ayant le droit ni d'enseigner ni de prêcher comme les apôtres, que vous reste-t-il à faire? J'ai déjà répondu à ceci diverses fois par écrit, peut-être même en ce Château. Mais comme, au milieu des bons désirs que le Seigneur vous donne, c'est une pensée qui, je crois, vous traverse l'esprit, je ne laisserai pas de le répéter en ce lieu.

J'ai dit que le démon nous inspire quelquefois des désirs sublimes, afin que, laissant de côté au service de Notre-Seigneur les choses possibles, nous nous tenions satisfaites d'avoir aspiré aux impossibles. Sans m'arrêter à tout ce que vous pouvez accomplir par le moyen de l'oraison, je vous dirai : ne visez pas à faire du bien au monde entier, contentez-vous d'en faire aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Cette œuvre sera d'autant plus méritoire que vous êtes plus obligées de l'accomplir. Pensez-vous que ce sera peu de chose si, par votre humilité profonde, votre esprit de mortification, votre dévouement,

(1) Cette dernière phrase vient d'une addition marginale de la sainte.

vosre tendre charité pour vos sœurs, votre amour pour Notre-Seigneur, vous les embrassez toutes de ce feu céleste et leur devenez un continuel stimulant à la vertu ? Vous ferez un très grand fruit, au contraire, et vous rendrez à Notre-Seigneur un service qui lui sera très agréable. En vous voyant réaliser ainsi ce qui dépend de vous, sa Majesté reconnaîtra que vous feriez bien davantage si vous en aviez le pouvoir, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes. Vous direz peut-être que ce n'est pas là convertir, parce que toutes vos sœurs sont déjà vertueuses. De quoi vous mêlez-vous ? Plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables à Dieu, et plus leur oraison sera profitable au prochain.

Enfin, mes sœurs, et c'est par là que je termine, ne prétendons pas élever une tour sans lui donner de fondements. Le Seigneur regarde moins la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les accomplissons. Si nous faisons ce qui dépend de nous, sa Majesté nous mettra de jour en jour à même de faire davantage. Pour cela, il nous faut ne point perdre cœur dès les premiers pas, mais pendant la courte durée de cette vie — durée moindre encore peut-être que chacune ne le pense, — offrir intérieurement et extérieurement à Notre-Seigneur le sacrifice qui est en notre pouvoir. Il l'unira, ce sacrifice, à celui qu'il offrit pour nous au Père sur la croix, et, sans regarder l'insignifiance de nos œuvres, il leur donnera la valeur méritée par notre amour.

Daigne le Seigneur, mes sœurs et mes filles, nous faire la grâce de nous trouver toutes réunies dans le séjour où

nous le louerons à jamais ! Qu'il m'accorde à moi-même celle de pratiquer un peu les avis que je viens de vous donner ! Je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne à jamais dans tous les siècles. Amen. Je le répète encore, je me sens en ce moment couverte de confusion ; aussi je vous supplie, au nom de notre Dieu, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

## ÉPILOGUE

---

JÉSUS.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, je m'étais mise à ce travail avec une vive répugnance, mais à présent qu'il est terminé, je suis très contente de l'avoir entrepris, et je regarde comme bien employée la peine qu'il m'a coûtée, peine d'ailleurs bien légère, il faut le reconnaître. Quand je considère, mes sœurs, la rigueur de votre clôture, le peu de délassément que vous y avez et combien, dans quelques-uns de vos monastères, l'espace même vous fait défaut, il me semble que ce sera pour vous une consolation de vous récréer dans ce château intérieur où, à toute heure du jour et sans la permission des supérieurs, vous êtes libres d'entrer et de vous promener. A la vérité, vous ne pouvez par vos propres forces, si grandes qu'elles vous paraissent, pénétrer dans toutes les Demeures : c'est au maître du château de vous y introduire. Si donc vous rencontrez de sa part quelque résistance, je vous le conseille, n'essayez pas de passer outre. Vous le fâcheriez, si bien qu'il vous en fermerait l'entrée pour toujours. Il aime extrêmement l'humilité. Si vous vous croyez indignes de pénétrer même dans la troisième Demeure, vous

obtiendrez bien vite l'entrée de la cinquième. Vous pourrez même la fréquenter si assidûment et le servir si bien lui-même, qu'il vous admettra dans celle qu'il s'est réservée. De celle-là ne sortez plus, si ce n'est à l'appel de la prieure, dont ce souverain Maître veut que vous accomplissiez la volonté comme la sienne propre. Si, par son commandement, vous en restez longtemps dehors, il ne manquera pas à votre retour de vous en tenir la porte ouverte. Une fois habituées aux agréments de ce château, les choses les plus pénibles vous deviendront douces dans l'espoir d'y revenir, et personne ne peut vous empêcher de le faire.

Je n'ai parlé que de sept Demeures, mais chacune d'elles en renferme un grand nombre d'autres, en bas, en haut, sur les côtés, avec de jolis jardins, des fontaines, des labyrinthes, en un mot des choses si charmantes, qu'en les voyant, vous vous fondrez en louanges envers le grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans l'ordre que j'ai gardé pour vous le faire connaître, croyez fermement que c'est Notre-Seigneur qui a parlé lui-même pour votre consolation ; quant à ce qu'il y aura de défectueux, croyez que c'est moi qui l'ai dit. En retour du grand désir que j'ai de vous aider quelque peu à servir mon Seigneur et mon Dieu, je vous fais cette demande : chaque fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à sa Majesté, demandez-lui l'exaltation de son Église, la lumière pour les luthériens, et pour moi, le pardon de mes péchés et la sortie du purgatoire. C'est là que je serai

peut-être, si Dieu me fait miséricorde (1), quand on vous donnera cet écrit à lire, à supposer toutefois qu'après l'examen de théologiens, il soit jugé digne de voir le jour. S'il présente quelque erreur, attribuez-la à mon ignorance. Je me sou mets en tout à ce qu'enseigne la sainte Église catholique romaine. C'est dans ces sentiments, qui sont actuellement les miens, que je proteste et promets de vivre et de mourir. Louange et bénédiction éternelles à Dieu Notre Seigneur ! Amen. Amen.

Cet écrit a été achevé au monastère de Saint-Joseph d'Avila, l'année 1577, la veille de saint André, pour la gloire de Dieu, qui vit et règne dans tous les siècles. Amen.

(1) Ces mots : *por la misericordia de Dios*, viennent d'une addition marginale de sainte Térése. Louis de Léon n'en a pas tenu compte, et, par là, n'a pas rendu toute la pensée de la sainte. Dans son humilité, celle-ci exprime l'espoir que Dieu, par sa miséricorde, changera en une purification passagère les châtimens éternels qu'elle se persuade avoir mérités. La même pensée se retrouve clairement sous sa plume au chap. xxvii des *Fondations*. D'après le texte de l'édition princeps du *Château intérieur*, la sainte émettrait simplement la pensée qu'au sortir de cette vie, elle aura peut-être quelque expiation à subir dans le purgatoire.

## INTRODUCTION

AVEC

## POÉSIES DE SAINTE TÉRÈSE.

### POÉSIES

### DE SAINTE TÉRÈSE

La plupart des poésies de Sainte Thérèse de Lisieux, recueillies dans ce volume, ont été publiées pour la première fois dans le *Journal de la Sainte Vierge*, le 15 mai 1896. Elles ont été recueillies par son directeur, M. de la Motte, qui les a publiées dans son journal, le 15 mai 1896. Elles ont été recueillies par son directeur, M. de la Motte, qui les a publiées dans son journal, le 15 mai 1896. Elles ont été recueillies par son directeur, M. de la Motte, qui les a publiées dans son journal, le 15 mai 1896.

101. — 102. — 103.

104. — 105. — 106.

107. — 108. — 109. — 110. — 111. — 112.





# INTRODUCTION

AUX

## POÉSIES DE SAINTE TÉRÈSE

---

La plupart des mystiques sont poètes. Leur âme, dégagée de la matière, irradiée des splendeurs célestes, attirée par une force irrésistible vers la Beauté incréée et l'éternel Amour, a besoin de chanter ses aspirations sublimes. Elle a besoin d'exalter en strophes ardentes les grandeurs et les charmes de l'adorable Objet qui la captive, la magnificence de ses œuvres. Sous la loi ancienne, Moïse chante en présence de tout Israël le Dieu qui vient de « précipiter dans la mer le cheval et le cavalier », Celui qui est « grand dans sa sainteté, terrible dans sa colère », Celui « dont le nom est le Tout-Puissant » (1). David, sous le souffle de l'Esprit, loue dans ses Psaumes « le Dieu bon, le Dieu dont la miséricorde est éternelle » (2) ; il enseigne à son peuple à célébrer par des hymnes les bienfaits du Seigneur, l'harmonie des œuvres de ses mains. Salomon entonne le *Cantique des Cantiques*, où la suavité des accents, l'éclat des images, nous dévoile et nous cache tout à la fois les plus profonds mystères. Judith et Débora, après avoir délivré leur peuple, glorifient le Dieu qui a déployé sa puissance par la faible main des femmes (3). Et quand la lumière de l'Évangile commence à briller sur le monde, voici la Mère de Dieu elle-même, qui, dans l'extase de son humilité, entonne son

(1) Exod., xv, 1-11.

(2) Ps. cxvii, 1.

(3) Judith, xvi, 1-21. — Jud., v, 1-31.

*Magnificat.* Après elle, que de saints et de saintes redisent en des strophes harmonieuses leur amour pour le Seigneur et pour son Christ ! Pour ne choisir que quelques noms, saint François, le séraphique Pauvre d'Assise, fait entendre le *Cantique de l'Amour* et celui *des Créatures*. Le bienheureux Jacopone de Todi chante dans son *Stabat* les douleurs de la Vierge toute sainte ; saint Bonaventure, les gloires de la Croix, les plaies amoureuses du Rédempteur, les grandeurs de sa Mère ; sainte Gertrude entonne à la louange de la très sainte Trinité des cantiques si divins, qu'on a pu dire avec vérité qu'ils semblaient faits pour les heureux habitants de la patrie, plutôt que pour les exilés de la terre ; sainte Catherine de Bologne dédie ses chants aux Personnes divines. Saint Jean de la Croix célèbre le mystère de l'éternelle Trinité et celui du Verbe fait chair ; il chante les noces mystiques de l'âme avec son Dieu, les prérogatives et les délices de cette glorieuse union.

Sainte Térése, elle aussi, s'élève sur les ailes de la poésie jusqu'au trône de la Divinité. Lorsque son âme se trouve plus abondamment comblée des dons célestes, emportée avec plus de force par les attraits souverains de Celui qui possède son cœur, c'est pour elle un besoin de s'épancher en mélodies brûlantes et spontanées. Elle-même nous le dit dans le Livre de sa Vie : « Je connais une personne à laquelle il arrivait de composer sur l'heure, sans être poète, des strophes pleines d'expression, qui dépeignaient parfaitement son tourment. Ce n'était pas l'ouvrage de son esprit, mais une plainte qu'elle adressait à Dieu, pour mieux jouir de la félicité que lui procurait un martyr si délicieux (1). »

Dans ces Poésies mystiques, l'âme de Térése passe tout entière. Elle célèbre l'amour vainqueur qui l'a blessée, et monte d'un élan passionné jusqu'au Dieu invisible qui seul peut rassasier ses désirs. Ce qui domine dans ces chants, c'est la lassitude de vivre, c'est l'ardeur impatiente de boire enfin à la source de tout bien.

(1) Chap. xvi.

On peut dire d'elle, et avec plus de vérité encore, ce qu'on a dit de Louis de Léon, son contemporain : « Ce qui revient à chaque instant sur ses lèvres, c'est la plainte de l'âme immortelle qui gémit dans sa prison terrestre (1). »

Mais en notre sainte apparaît le désir constant de n'être pas seule à bénéficier des trésors dont Dieu la gratifie. « Elle s'ingénie à trouver des compagnons de son amour, et volontiers elle laisse le bonheur qui l'inonde, dans l'espoir de contribuer à le faire rechercher par d'autres (2). » Afin de s'associer les âmes dans son vol vers Dieu, elle redescend sur la terre. « Comme l'aigle qui, pour exciter ses petits à voler, étend ses ailes et vole doucement au-dessus d'eux (3) », elle revient aux éléments de la vie spirituelle, et en des accents familiers et suaves, chante les joies et les devoirs de la vie du cloître, les exemples du Sauveur du monde et de ses saints. Tantôt c'est aux jours solennels de la prise d'habit ou de la profession religieuse, tantôt à l'époque des fêtes de Noël, où l'Église entière tressaille à la venue du Sauveur (4), ou aux fêtes de quelques saints spécialement chers à sa dévotion. Ou bien encore, c'est dans ses voyages, alors que les difficultés, les souffrances de la route lui semblent réclamer un stimulant efficace, une distraction salutaire (5).

(1) Rousselot : *Les Mystiques espagnols*, chap. VII, p. 300.

(2) Exclamation II°.

(3) Deut., xxxii, 11.

(4) « Aux fêtes de Noël, a déposé la mère Anne de Jésus, elle célébrait de grandes réjouissances et composait quelques couplets de circonstance. Elle nous faisait passer et solenniser ces fêtes avec allégresse. » (Inform. de Salamanque, 1596.)

(5) En racontant le voyage de Beas à Séville (juin 1575), Julien d'Avila a déclaré ce qui suit : « Elle avait tant d'amabilité et de charité, que voyant le besoin que nous avions tous de quelque sainte récréation qui relevât notre courage, elle composa, au moment où nous allions passer le Guadalquivir en bac, de fort gracieux couplets. Et réellement, elle avait une grâce particulière pour aplanir d'une façon céleste toutes sortes de difficultés. De fait, ces couplets nous apportèrent une agréable distraction et nous firent oublier en partie les ennuis de la route. » (Inform. d'Avila, 1596.) La mère Marie de Saint-Joseph dit de son côté à propos du même voyage : « Nous nous tirions de tout en riant et en composant des chants et des

Ces couplets composés pour ses filles, la sainte mère les leur fait chanter et les chante avec elles, tantôt en s'accompagnant d'un tambourin, tantôt en se contentant de marquer le rythme par de légers claquements de mains. Parfois, c'est au milieu de saints transports qu'ont lieu ces réjouissances. Un jour de la Circoncision, lisons-nous dans un manuscrit du couvent de Cuerva, tandis que les religieuses étaient à la récréation du soir, la sainte sort de sa cellule emportée par une extraordinaire ferveur. Elle danse, elle chante, et sur son ordre, ses filles se joignent à elle avec une merveilleuse allégresse.

Ces pieuses saillies, si bien en rapport avec le goût espagnol, ne surprenaient personne (1). On les retrouve chez plusieurs saints, notamment chez saint Pascal Baylon, qu'on voyait parfois, dans ses transports de ferveur, danser devant une statue de la Vierge Marie, et même chez l'austère penseur, saint Jean de la Croix. Le premier historien de celui-ci nous le montre au temps de Noël, saisi d'un impétueux élan d'amour, prenant entre ses bras l'image de Jésus naissant, et dansant en présence de ses frères, tandis que son visage semble jeter des flammes et que son cœur laisse s'échapper un chant d'amour (2).

Arrivait-il en quelque occurrence qu'une religieuse témoignât froideur ou dédain pour des couplets de fête, Térèse ne l'entendait point ainsi, et la sœur mal inspirée était sévèrement reprise ; une pénitence même lui était imposée. C'est ce qui arriva à la sœur Alberte-Baptiste, au couvent de Medina (3). Une autre

couplets sur tous les événements qui s'offraient à nous. Notre sainte y prenait un très vif plaisir, et elle nous remerciait sans fin de la gaité et de la satisfaction avec lesquelles nous subissions tant d'incidents fâcheux qui se présentaient. (*Libro de las Recreaciones*, Recreac. ix.)

(1) A Séville, la danse des *Seises* (les six, ou plutôt les dix enfants de chœur), exécutée dans la cathédrale en présence du Saint-Sacrement exposé, a toujours été singulièrement chère à la piété populaire. Aujourd'hui encore, elle attire une foule nombreuse durant les octaves de la Fête-Dieu et de l'Immaculée-Conception.

(2) Vie de saint Jean de la Croix, par le père Jérôme de Saint-Joseph, chap. xiii.

(3) Voir, au tome III des *Œuvres*, la notice de cette religieuse.

refoulait en elle-même une impression semblable. La sainte mère, pénétrant sa pensée, lui remontra doucement que ces pieuses distractions « étaient nécessaires pour supporter la vie (1) ».

Un certain nombre des Poésies de sainte Tèreſe nous ont été conservées. Les autographes toutefois sont en petit nombre. Ceux de deux Poésies mystiques ont été reproduits à Madrid, en 1884; des fragments de deux Noëlſ se gardent chez les carmélites déchaussées de Florence. Mais si les autographes sont rares, on peut consulter des recueils fort anciens : ceux des couvents de Tolède, de Cuerva, de Madrid, de Guadalajara, de Consuegra, de Ségovie. Des transcriptions de plusieurs de ces Recueils furent prises au xviii<sup>e</sup> siècle, pour les archives générales de l'ordre, par les soins du père André de l'Incarnation. Elles se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid.

La transcription du Recueil de Tolède, le plus important de tous, porte la date de février 1759. Elle contient seize Poésies, dont quatorze étaient encore inédites quand La Fuente publia en 1861 son édition des Œuvres de sainte Tèreſe.

Le Recueil de Cuerva, transcrit la même année 1759, en contient cinq, dont quatre seulement sont de sainte Tèreſe et ne se trouvent pas au Recueil de Tolède. L'une d'elles était déjà connue (2).

Le Recueil de Madrid remonte à l'année 1606 ; sa transcription

(1) Dép. de la mère Agnès de Jésus (Inform. de Ségovie), et Notice de cette religieuse au tome III des *Œuvres*.

(2) La transcription du Recueil de Cuerva porte l'attestation suivante : « Moi, Diego Garcia Balmaseda, notaire public par autorité apostolique et ordinaire, j'atteste et certifie comme quoi aujourd'hui la révérende mère Léonarde-Josèphe de Saint-Joachim, prieure actuelle du couvent des carmélites déchaussées de Cuerva, a exhibé en ma présence un livre manuscrit in-8°, qu'elle affirma avoir été écrit en très grande partie par la vénérable mère Isabelle de Jésus, prieure ancienne de cette communauté et sœur du vénérable père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, laquelle l'a eu à son usage. Telle est la tradition constante de cette communauté. Le livre est intitulé : *Verger du Mont-Carmel*. Il contient un grand nombre de poésies spirituelles et de romances de dévotion. »

porte la date du 18 octobre 1770. Il contient cinq Poésies, dont une ne se trouve ni au Recueil de Tolède, ni à celui de Cuerva.

Le Recueil de Guadalajara, dont la transcription est de l'année 1763, contient cinq Poésies, qui ne sont qu'une répétition de celles des autres Recueils.

La Fuente enrichit sa première édition (1861) de vingt et une pièces nouvelles, dont dix-huit étaient empruntées aux Recueils que nous venons de mentionner, et trois, à d'autres manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid. En 1881, il en donna sous un même numéro, deux autres, provenant du couvent de Soria, ce qui, joint aux Poésies déjà publiées, portait le chiffre à trente (1).

La collection que nous présentons aujourd'hui s'élève au chiffre de trente-cinq, plus un fragment. Nous la faisons suivre de deux morceaux qui ont été attribués à la sainte, mais que nous rejetons à la fin comme fort douteux.

Ces trente-cinq Poésies, avec le fragment mentionné, sont-elles bien toutes de sainte Térése ? Pour plusieurs évidemment, le doute n'est pas possible : ou l'autographe existe encore, ou la sainte mère, dans ses lettres à son frère Laurent, transcrit une partie des strophes qu'on y rencontre. Pour quelques-unes, c'est la pensée et la forme qui révèlent clairement la filiation du morceau. Pour d'autres, spécialement pour quelques Noël, l'authenticité devient contestable. Cependant la tradition suffit, croyons-nous, pour qu'il soit permis de leur donner place parmi les Poésies de sainte Térése.

Nous avons divisé ces Poésies en quatre séries : 1° les Poésies mystiques ; 2° celles qui contiennent des conseils pour la vie spirituelle ; 3° celles qui ont été composées à l'occasion des prises d'habit et des professions ; 4° celles qui ont trait aux fêtes de

(1) La Fuente donne parmi les Poésies de sainte Térése, en la qualifiant de douteuse, celle qui commence par « *Veamos mis ojos, Que mes yeux te contemplant* ». Nous ne l'avons point placée dans notre collection, parce qu'il est de toute évidence qu'elle n'est pas de sainte Térése. Nous l'avons donnée en note, t. II des *Œuvres*, Relation XIII.

Notre-Seigneur et des saints. La première série contient douze pièces de vers ; la seconde, quatre ; la troisième, six, plus un fragment ; la quatrième, douze. Nous donnons à part une Poésie d'un genre spécial, dont les couplets sont de sainte Tèreise, tandis que le thème ou refrain vient des religieuses de Saint-Joseph d'Avila. En tout, trente-six Poésies authentiques ou probables, et deux vraisemblablement supposées.

Sur ces trente-six morceaux, trois sont inédits en espagnol comme en français ; du moins n'ont-ils pas encore trouvé place dans les écrits de sainte Tèreise. Ce sont les XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> de cette collection :

XII. *Seigneur, mon souverain Époux...*

XIII. *Chère âme, élève ta pensée...*

XIX. *Que mon plaisir soit dans les pleurs...*

Vingt-neuf publiés en Espagne, n'ont pas encore été, à notre connaissance du moins, traduits en français. Ce sont les I<sup>e</sup>, III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup>, X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> — XXX<sup>e</sup>, XXXII<sup>e</sup> — XXXVI<sup>e</sup>.

I. *Combien sans toi triste est la vie !..*

III. *Je vis hors de moi tout éprise...*

IV. *De la vie éternelle, ô céleste Patrie...*

VI. *Combien il est heureux le cœur toujours aimant...*

VII. *Au plus profond de mes entrailles...*

VIII. *Je me suis déjà tout abandonnée...*

X. *Si pour moi votre amour ici-bas est semblable...*

XI. *Je suis à vous, ô Dieu, car vous m'avez fait naître...*

XIV. *Marchons vers le ciel...*

XV. *Quand notre Dieu corrige...*

XVI. *Marchons toutes vers le ciel...*

XVII. *Afin que vous soyez, ô ma sœur, vigilante...*

XX. *Oh ! que bienheureuse est la pastourelle...*

XXI. *Oh ! quelle faveur sans égale !...*

XXII. *Vous qui lievez les bons combats...*

XXIII. *Notre Époux, dans sa tendresse...*

XXIV. *Croix, repos savoureux de ma vie éperdue...*

XXV. *En la croix est vie et joie...*

- XXVI. *Bergers, qui veillez avec tant d'entraîn...*  
 XXVII. *Aujourd'hui même un berger bienfaisant...*  
 XXVIII. *Puisque notre Dieu, dans sa bonté sainte...*  
 XXIX. *Petit servent, regarde vite...*  
 XXX. *Hélas! je suis tout en émoi...*  
 XXXI. *Cet enfant...*  
 XXXII. *Puisque dans le ciel sans voile...*  
 XXXIII. *Un guerrier aujourd'hui remporte la victoire...*  
 XXXIV. *Si par amour souffrir fait déjà percevoir...*  
 XXXV. *O grande amante...*  
 XXXVI. *Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau...*

Restent trois Poésies et un fragment, déjà publiés en notre langue. Ce sont les II<sup>e</sup>, V<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>.

- II. *Je vis, mais sans vivre en moi-même...*  
 V. *O Beauté, qu'on voit surpasser...*  
 IX. *Chère âme, tu dois te chercher en moi...*  
 XVIII. *Jeune fille, qui donc vous conduisit ici...*

Nous n'avons pas cru devoir donner des Poésies de sainte Térèse une traduction littérale en prose, par la raison que cette traduction nous paraît détruire ce qui fait toute la beauté d'une œuvre de ce genre : la vibration de l'âme sous l'influence de l'idéal qui la transporte et la ravit. Nous avons préféré une traduction en vers, mais en présentant simultanément les vers espagnols. Donner une traduction en vers français, c'était une tâche singulièrement délicate, puisqu'il ne s'agissait de rien moins que de faire passer dans notre langue les ardeurs de sainte Térèse, les délicatesses de sa pensée, la couleur de ses images, la naïveté et la force de ses expressions. La sainte mère s'est choisi un interprète parmi les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle. Il nous en coûte de ne pouvoir faire connaître ici le nom de celui qui, avec tant de bienveillance et de modestie, a bien voulu se faire, en cette partie de la traduction des Œuvres de la sainte, le collaborateur de ses filles ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est que depuis longtemps il est connu et hautement apprécié comme poète par les écrivains catholiques les plus com-



pétents en cette matière. D'ailleurs il suffira, croyons-nous, de lire la traduction de la première des Poésies mystiques de la sainte : *Combien sans toi triste est la vie !* pour comprendre qu'aussi bien pour le talent poétique que pour l'intelligence des sublimes pensées et des profonds sentiments de notre sainte, l'interprète de sainte Tèrese s'est montré à la hauteur de sa tâche.



# POÉSIES MYSTIQUES

## POÉSIE I

### Gémissements de l'âme exilée.

L'original de cette pièce de vers a été autographié et publié à Madrid, en 1884, par D. Antonio Selfa. A la vérité, l'orthographe diffère sur certains points de celle de sainte Térèse, ce qui a fait penser à quelques-uns que le *fac-simile* pourrait bien n'être pas authentique. Quand il en serait ainsi, le texte, manifestement, resterait encore de notre sainte : son âme s'y retrouve d'une manière trop saisissante pour que le doute soit possible. Ces strophes avaient déjà paru à Barcelone en 1836, annexées par le père Jaime Roig, carme déchaussé, à sa traduction de *l'Unique nécessaire*, ouvrage français du père de Géramb, religieux de la Trappe. Elles n'ont pas encore trouvé place dans les Œuvres de sainte Térèse.

Combien sans toi triste est la vie!

O Dieu! mon âme inassouvie,

Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir!

En ce monde, longue est la route,

Sombre sous la crainte et le doute;

Séjour de peine, de péril,

Dans les douleurs d'un dur exil.

Attire-moi, Maître adorable!

Ici, mon âme misérable,

Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir!

---

*¡ Cuán triste es, Dios mio,  
La vida sin ti!  
Ansiosa de verte,  
Deseo morir.*

*Carrera muy larga  
Es la de este suelo,*

*Morada penosa,  
Muy duro destierro.  
¡ Oh Dueño adorado!  
Sácame de aquí:  
Ansiosa de verte,  
Deseo morir.*

Comme l'existence est lugubre,  
 Amère à l'excès, insalubre,  
 Pour l'âme qui vit loin de toi,  
 Sans autre étoile que sa foi!  
 O mon doux trésor, ma richesse!  
 Ma pauvre âme, dans sa détresse,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :  
 Mourir !

O mort bienfaisante et bénigne,  
 Sois ma libératrice insigne ;  
 Tes coups, pour moi, n'ont que douceur,  
 En brisant un joug oppresseur.  
 Bien-aimé, quel bonheur ! t'étreindre !...  
 Mon âme, avide de te joindre,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :  
 Mourir !

Si l'amour terrestre convie  
 A s'attacher à cette vie,  
 Pour l'autre, seul l'amour divin  
 S'enflamme et soupire sans fin.

*Lugubre es la vida,  
 Amarga en extremo ;  
 Que no vive el alma  
 Que esta de ti lejos.  
 ¡ Oh dulce Bien mio,  
 Que soy infeliz !  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*¡ Oh muerte benigna,  
 Socorre mis penas !*

*Tus golpes son dulces  
 Que el alma libertan.  
 ¡ Qué dicha, oh mi Amado,  
 Estar junto a ti !  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*El amor mundano  
 Apega á esta vida ;  
 El amor divino  
 Por la otra suspira.*

Éternel, sans toi peut-on vivre ?  
 Mon âme, que ta gloire enivre,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

Oui, notre terrestre existence  
 Est douleur sans intermittence ;  
 La vie exempte de tout fiel,  
 Seule véritable, est au ciel.  
 C'est elle, ô Dieu, que je réclame ;  
 Afin de l'atteindre, mon âme,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

Qui donc craindrait de voir dissoudre  
 Ce corps que la mort met en poudre,  
 Si par elle il doit acquérir  
 Un immense et constant plaisir ?  
 Oui, mon Dieu, t'aimer sans mesure,  
 C'est le bonheur, et l'âme pure  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

*Sin ti, Dios eterno,  
 ¿ Quién puede vivir ?  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*La vida terrena  
 Es continuo duelo :  
 Vida verdadera  
 La hay sólo en el cielo.  
 Permíte, Dios mio,  
 Que viva yo allí :*

*Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*¿ Quién es el que teme  
 La muerte del cuerpo,  
 Si con ella logra  
 Un placer inmenso ?  
 ¡ Oh ! sí, el de amarte,  
 Dios mio, sin fin :  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

Ma pauvre âme, toute froissée,  
 Gémît, défaillante, angoissée ;  
 Hélas ! quel cœur n'est alarmé  
 De l'absence du Bien-Aimé ?  
 Achève, Seigneur, mon supplice ;  
 Mon âme, épuisant le calice,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :  
 Mourir !

Lorsque l'hameçon le capture,  
 Le poisson subit la torture  
 Et se débat éperdument,  
 Mais la mort finit son tourment.  
 Hélas ! je souffre ainsi moi-même,  
 Sans toi ! Mon âme, ô Bien suprême,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :  
 Mourir !

Vainement, désirable Maître,  
 Mon âme cherche à te connaître ;  
 Toujours invisible à mes yeux,  
 A mes désirs impétueux

*Mi alma afligida  
 Gime y desfallece.  
 ¡ Ay ! ¿ Quién de su Amado  
 Puede estar ausente ?  
 Acabe ya, acabe  
 Aqueste sufrir :  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*El barbo, cogido  
 En doloso anzuelo,*

*Encuentra en la muerte  
 El fin del tormento.  
 ¡ Ay ! también yo sufro,  
 Bien mio, sin ti,  
 Y ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*¡ En vano mi alma  
 Te busca, oh mi Dueño !  
 Tu, siempre invisible,  
 No alivias su anhelo.*

Hélas ! tu te caches sans cesse,  
 Mais la flamme de ma tendresse  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

Ah ! lorsque tu daignes encore  
 Entrer dans mon cœur qui t'adore,  
 Soudain, ô Dieu, mon doux Vainqueur,  
 De te perdre m'étreint la peur.

Mon âme, prise de vertige  
 Et qu'une telle peine afflige,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

Seigneur, par ta grâce infinie,  
 Achève ma longue agonie,  
 Soutiens ta servante en émoi,  
 Qui ne soupire que vers toi ;  
 Brise sa chaîne douloureuse.  
 Son âme, sûre d'être heureuse,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :

Mourir !

*¡ Ay ! esto la inflama  
 Hasta prorrumpir :  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*¡ Ay ! cuando te dignas  
 Entrar en mi pecho,  
 Dios mío, al instante  
 El perderte temo.  
 Tal pena me aflige  
 Y me hace decir :*

*Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

*Haz, Señor, que acabe  
 Tan larga agonía ;  
 Socorre á tu sierva,  
 Que por ti suspira ;  
 Rompe aquestos hierros,  
 Y sea feliz :  
 Ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*

Mais plutôt non, ô Maître auguste,  
 Je dois fondre en pleurs ; il est juste  
 D'expier mes tristes erreurs,  
 Mes grands péchés, par mes douleurs.  
 Ah ! puissent m'acquitter mes larmes !  
 Mon âme, éprise de tes charmes,  
 Pour te voir n'a plus qu'un désir :  
 Mourir !

*Mas no, Dueño amado,  
 Que es justo padezca,  
 Que expie mis yerros,  
 Mis culpas inmensas.*

*! Ay ! logren mis lágrimas  
 Te dignes oir :  
 Que ansiosa de verte,  
 Deseo morir.*



## POÉSIE II

### Aspirations à la vie éternelle.

Ce chant, connu sous le nom de Glose de sainte Térése et le plus célèbre de tous ceux de la sainte, remonte à l'année 1571. Le mardi de Pâques, Térése était au milieu de ses filles de Salamanque, à la récréation du soir, lorsque la sœur Isabelle de Jésus chanta quelques couplets exprimant la douleur d'une âme que consume le désir de voir Dieu. (Voir t. II des *Œuvres*, note de la Relation XIII.) La sainte entra soudain dans une profonde extase, et, comme elle ne revenait pas à elle, il fallut la transporter dans sa cellule. Ce fut au sortir de ce ravissement, et dans les plus célestes ardeurs de l'amour divin, qu'elle écrivit les strophes qui vont suivre. Yepès a donné, dans sa Vie de sainte Térése, le texte entier de cette Poésie. (Lib. III, cap. xxiii.) Depuis, elle a trouvé place dans beaucoup des éditions des *Œuvres*. Elle a été plusieurs fois traduite en vers français. On trouve parmi les Poésies de saint Jean de la Croix un chant sur le même sujet ; bon nombre des couplets ne sont qu'une reproduction de ceux de sainte Térése. Voir Docum. 28. — La Fuente : *Poesia I.* (Éd. de 1861.)

Je vis, mais sans vivre en moi-même,  
J'attends en mon brûlant désir,  
Si haute vie, ô Dieu que j'aime,  
Que je meurs de ne pas mourir !

O toute divine alliance !...

L'amour qui m'embrase est si vif  
Que mon Dieu devient mon captif  
Et mon cœur obtient délivrance.

---

*Vivo sin vivir en mí,  
Y tan alta vida espero,  
Que muero porque no muero.*

*Aquesta divina unión  
Del amor con que yo vivo,  
Hace á Dios ser mi cautivo,  
Y libre mi corazón :*

Dieu mon prisonnier!... ô souffrance  
Si difficile à soutenir,  
Que je meurs de ne pas mourir!

Hélas! bien longue est cette vie!  
Combien ces exils sont amers,  
Durs cette prison et ces fers  
Dans lesquels l'âme est asservie!  
L'attente qui me crucifie  
Me fait en tel excès souffrir  
Que je meurs de ne pas mourir!

Hélas! Que la vie est amère!...  
On n'y jouit pas du Seigneur.  
Si l'amour est plein de douceur,  
Le long espoir n'est que misère.  
Otez-moi cette charge austère,  
Dieu, son poids me fait défailir,  
Car je meurs de ne pas mourir!

Je vis, mais par la confiance  
Qu'un jour enfin je dois mourir.

*Mas causa en mi tal pasión  
Ver á Dios mi prisionero,  
Que muero porque no muero.*

*¡ Ay ! ¡ qué larga es esta vida,  
Qué duros estos destierros,  
Esta cárcel y estos hierros,  
En que el alma está metida !  
Sólo esperar la salida  
Me causa un dolor tan fiero,  
Que muero porque no muero.*

*¡ Ay ! ¡ qué vida tan amarga  
Do no se goza el Señor !  
Y si es dulce el amor,  
No lo es la esperanza larga.  
Quiteme Dios esta carga,  
Más pesada que de acero,  
Que muero porque no muero.*

*Sólo con la confianza  
Vivo de que he de morir,*

En mourant, je pourrai saisir  
 La vie, ineffable espérance.  
 Mort, qui m'en donnes l'assurance,  
 Pourquoi tant tarder à venir?  
 Ah ! je meurs de ne pas mourir !

Qu'il est fort, l'amour qui me presse !  
 Vie, hâte-toi de m'épargner !  
 Te perdre, afin de te gagner,  
 C'est ce qui reste à ma faiblesse.  
 Viens donc, ô mort, douce caresse,  
 Viens, légère comme un soupir,  
 Car je meurs de ne pas mourir !

Plus haut cette vie est placée,  
 C'est la véritable. Ici-bas,  
 En vivant l'on n'en jouit pas,  
 Sinon quand la mort est passée.  
 O mort, sois donc plus empressée !  
 Mourante, je vis sans finir,  
 Et je meurs de ne pas mourir !

*Porque muriendo el vivir  
 Me asegura mi esperanza.  
 Muerte, do el vivir se alcanza,  
 No te tardes, que te espero,  
 Que muero porque no muero.*

*Mira que el amor es fuerte,  
 Vida, no me seas molesta ;  
 Mira que sólo te resta,  
 Para ganarte, perderte.  
 Venga ya la dulce muerte,*

*Venga el morir muy ligero,  
 Que muero porque no muero.*

*Aquella vida de arriba  
 Es la vida verdadera.  
 Hasta que esta vida muera,  
 No se goza estando viva.  
 Muerte, no me seas esquiva :  
 Vivo muriendo primero,  
 Que muero porque no muero.*

Vie, ah ! que donner davantage  
 A mon Dieu qui seul vit en moi,  
 Si ce n'est de te perdre, toi,  
 Pour mieux voir son divin visage.  
 Je ne veux que lui pour partage,  
 L'atteindre en mourant, le saisir !  
 Et je meurs de ne pas mourir !

Puisque de lui je suis absente,  
 Quelle existence puis-je avoir ?  
 Souffrir sans mourir, peut-on voir  
 Une torture plus cuisante ?  
 J'ai pitié de moi, gémissante.  
 Que mon mal est lent à guérir !  
 Oui, je meurs de ne pas mourir !

Sortant de l'eau, le poisson même  
 Trouve en la mort soulagement :  
 Qui sent de la mort le tourment,  
 S'en fait un remède suprême.  
 Quelle mort égale, à l'extrême,

*Vida, ¿ qué puedo yo darle  
 A mi Dios, que vive en mí,  
 Si no es perderte á ti,  
 Para mejor á El gozarle ?  
 Quiero muriendo alcanzarle,  
 Pues á El solo es el que quiero,  
 Que muero porque no muero.*

*Estando ausente de ti,  
 ¿ Qué vida puedo tener,  
 Sino muerte padecer*

*La mayor que nunca vi ?  
 Lástima tengo de mí,  
 Por ser mi mal tan entero,  
 Que muero porque no muero.*

*El pez que del agua sale  
 Aun de alivio no carece.  
 A quien la muerte padece,  
 Al fin la muerte le vale.  
 ¿ Qué muerte habrá que se iguale*

La vie où je me vois languir?  
Ah! je meurs de ne pas mourir!

Si mon soulagement commence  
Quand je te vois au Sacrement,  
De toi j'ai le regret immense  
De ne jouir entièrement.  
Tout me devient pire souffrance!  
Ne point te voir à mon désir!...  
Ah! je meurs de ne pas mourir!

Seigneur, quand joyeuse et tremblante,  
J'ai l'espérance de te voir,

De te perdre sans le vouloir  
Soudain je ressens l'épouvante,  
Et ma douleur sans cesse augmente.

Espérer toujours, et pâtir!...  
Ah! je meurs de ne pas mourir!

De cette mort toi seul m'arraches!  
Donne-moi la vie, ô mon Dieu!  
Je me trouve esclave en ce lieu

*A mi vivir lastimero?  
Que muero porque no muero.*

*Quando me empiezo á aliviar  
Viéndote en el Sacramento,  
Me hace más sentimiento  
El no poderte gozar.  
Todo es para más penar,  
Por no verte como quiero,  
Que muero porque no muero.*

*Quando me gozo, Señor,  
Con esperanza de verte,  
Viendo que puedo perderte,  
Se me dobla mi dolor,  
Viviendo en tanto pavor  
Y esperando como espero,  
Que muero porque no muero.*

*Sácame de aquesta muerte,  
Mi Dios, y dame la vida;  
No me tengas impedida*

Où me retiennent tant d'attaches...  
 Je meurs pour te voir ! Tu te caches !  
 Vivre sans toi me fait gémir,  
 Et je meurs de ne pas mourir !

Je pleurerai la mort certaine  
 Où ma vie est réduite ici,  
 Tandis que la retient ainsi  
 De mes péchés la lourde chaîne.  
 O Dieu, quand donc, libre de peine,  
 Pourrai-je dire sans mentir  
 Que je meurs de ne pas mourir ?

*En este lazo tan fuerte :  
 Mira que muero por verte  
 Y vivir sin ti no puedo,  
 Que muero porque no muero.*

*Lloraré mi muerte ya*

*Y lamentaré mi vida,  
 En tanto que detenida  
 Por mis pecados está.  
 ¡ Oh ! mi Dios, ¿ cuándo será  
 Cuando yo diga de vero  
 Que muero porque no muero ?*

### POÉSIE III

#### Même sujet.

Ces strophes sont sur le même thème que les précédentes. La seconde est presque identique à la première de la *Glose*; la troisième est toute semblable à la seconde. La pièce, depuis longtemps placée dans les éditions espagnoles des Œuvres de sainte Térèse, a été autographiée en 1884 par D. Antonio Selfa. Voir ce que nous avons dit de cette reproduction à propos de la Poésie I. — La Fuente : *Poesia II*.

Je vis hors de moi, tout éprise,  
Depuis que je me meurs d'amour,  
Car je vis en Dieu sans retour,  
Et c'est pour lui qu'il m'a conquise.  
Il a gravé cette devise  
En mon cœur qu'il sut agrandir :  
Ah! je meurs de ne pas mourir!

O toute divine alliance!...  
L'amour qui m'embrase est si vif  
Que mon Dieu devient mon captif  
Et mon cœur obtient délivrance.  
Dieu mon prisonnier!... ô souffrance  
Si difficile à soutenir,  
Que je meurs de ne pas mourir!

---

*Vivo ya fuera de mí  
Después que muero de amor,  
Porque vivo en el Señor  
Que me quiso para sí.  
Cuando el corazón le di,  
Puso en mí este letrero :  
Que muero porque no muero.*

*Esta divina unión  
Y el amor con que yo vivo  
Hace á mí Dios cautivo  
Y libre mi corazón;  
Y causa en mí tal pasión  
Ver á Dios mi prisionero,  
Que muero porque no muero.*

Hélas ! bien longue est cette vie !  
 Combien ces exils sont amers,  
 Durs cette prison et ces fers  
 Dans lesquels l'âme est asservie !  
 L'attente qui me crucifie  
 Me fait en tel excès souffrir,  
 Que je meurs de ne pas mourir !  
 Achève, et cesse ton injure,  
 O vie, angoisse de l'exil !  
 Car en mourant, que reste-t-il,  
 Que l'allégresse toute pure ?  
 De me consoler je t'adjure,  
 O mort ! Apaise mon désir,  
 Car je meurs de ne pas mourir !

*¡ Ay ! ¡ qué larga es esta vida !  
 ¡ Qué duros estos destierros,  
 Esta cárcel y estos hierros  
 En que está el alma metida !  
 Sólo esperar la salida  
 Me causa un dolor tan fiero,  
 Que muero porque no muero.*

*Acaba ya de dejarme,  
 Vida, no me seas molesta ;  
 Porque muriendo, ¿ qué resta  
 Sino vivir y gozarme ?  
 No dejes de consolarme,  
 Muerte, que así te requiero,  
 Que muero porque no muero.*



## POÉSIE IV

### Soupir vers la Patrie céleste.

Nous empruntons cette stance (1) au *Devocionario Clásico-Poético* de D. Miguel Mir, de l'Académie espagnole, intitulé *Al pié del altar* (1902). Nulle indication n'y est fournie au sujet de ces vers, qui, pour la forme et la pensée, ne sont pas indignes de sainte Térése.

De la vie éternelle, ô céleste Patrie,  
Où ne doit pénétrer jamais la sombre mort !  
Nul bonheur n'est complet pour l'âme endolorie,  
Tant qu'à jouir de toi soupire son effort.  
Quand viendra ce départ, mon Dieu, je vous en prie,  
Pour voir et pour goûter un si fortuné sort ?  
Éternelle est chaque heure, à s'écouler trop lente.  
Je meurs de vivre encor tant que dure l'attente.

---

*¡ Oh Patria celestial de eterna Vida,  
Donde no ha de llegar jamás la muerte !  
Yo no podré tener dicha cumplida  
Mientras suspiro por gozarte y verte.  
¿ Cuando será, mi Dios, esta partida,  
Para gozar de tan dichosa suerte ?  
Eterno es cada instante que se tarda,  
Y muero de vivir mientras se aguarda.*

---

(1) Cette stance, appelée *octave*, est devenue en Italie, en Espagne et en Portugal, la forme par excellence de l'épopée. Elle se compose de six vers sur deux rimes, entrecroisés, et suivis de deux vers rimant ensemble et d'une rime différente des deux autres. La Poésie VI, ci-après, est également une *octave*. (Note du traducteur.)

## POÉSIE V

### A la Beauté éternelle.

Sainte Tèreſe elle-même transcrivit ces strophes à son frère Laurent dans une lettre du 2 janvier 1577, disant qu'elle les avait composées alors qu'elle se trouvait « plongée dans une oraison profonde ». La Poésie était plus longue, puisque la sainte ajoute : « Je ne me souviens plus du reste. » Dans une lettre du 17 janvier suivant, elle cite de nouveau trois vers de la première strophe. — La Fuente : *Poesia V.*

O Beauté qu'on voit surpasser  
Les beautés même les plus pures !  
Vous causez la douleur, mais sans jamais blesser,  
Et, sans faire souffrir, parvenez à chasser  
Le fol amour des créatures.

O nœud qui joignez fortement  
Deux choses pourtant si contraires,  
Pourquoi vous détacher ? Car votre enlacement  
Plus serré donne force, et fait tenir vraiment  
Pour des biens toutes les misères.

---

*¡ Oh hermosura que excedéis  
A todas las hermosuras !  
Sin herir dolor hacéis,  
Y sin dolor deshacéis  
El amor de las criaturas.*

*¡ Oh nudo que así juntáis  
Dos cosas tan desiguales !  
No sé por qué os desatáis,  
Pues atado fuerza dais  
A tener por bien los males.*

Par vous ce qui n'est pas se joint  
 Avec l'Être infini, suprême.  
 En achevant toujours, vous ne finissez point,  
 Sans digne objet d'amour, aimer vous est besoin.  
 Vous exaltez le néant même.

*Quien no tiene sér juntáis  
 Con el Sér que no se acaba :  
 Sin acabar acabáis,*

*Sin tener que amar amáis,  
 Engrandecéis nuestra nada.*

*Quien no tiene sér juntáis  
 Con el Sér que no se acaba :  
 Sin acabar acabáis,  
 Sin tener que amar amáis,  
 Engrandecéis nuestra nada.*

*Sin tener que amar amáis,  
 Engrandecéis nuestra nada.*

## POÉSIE VI

### Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin.

La Fuente a le premier publié cette stance, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia X.*

Combien il est heureux le cœur toujours aimant,  
Qui sait mettre en Dieu seul son unique pensée !  
Il trouve en Lui sa gloire et son contentement,  
Et toute créature est pour Lui renoncée.  
Oublieux de soi-même, il vit sans nul tourment,  
Car toute son ardeur est en son Dieu fixée.  
Ainsi calme et paisible, il traverse, joyeux,  
De cette mer les flots constamment furieux.

---

*¡ Dichoso el corazón enamorado  
Que en solo Dios ha puesto el pensamiento !  
Por Él renuncia todo lo criado,  
Y en Él halla su gloria y su contento.  
Aun de sí mismo vive descuidado,  
Porque en su Dios está todo su intento :  
Y así alegre pasa y muy gozoso  
Las ondas deste mar tempestuoso.*

## POESIE VII

### Blessure d'amour.

Ces deux strophes ont toujours été attribuées à sainte Térèse. Le père Frédéric de Saint-Antoine écrivait en 1754 (*Vita di santa Teresa di Gesù*, lib. I, cap. xvii), qu'elles avaient été retrouvées au monastère de Séville en 1700. Les carmélites de cette ville nous ont écrit cette année 1909 qu'elles n'avaient de ces strophes ni autographe ni transcription. — La Fuente : *Poesia XXVI*.

Au plus profond de mes entrailles  
Je ressentis un coup subit;  
Comme une flèche ardente au milieu des batailles,  
Son cachet tout divin en exploits s'inscrivit.  
Cette blessure crucifie  
Et surpasse toute douleur;  
Elle est mortelle pour mon cœur,  
Mais cette mort donne la vie.

Comment tuer et donner vie ?  
Être la vie, et puis mourir ?  
Comment, à la douleur étroitement unie,

---

*En las internas entrañas  
Sentí un golpe repentino;  
El blasón era divino,  
Porque obró grandes hazañas.  
Con el golpe fui herida,  
Y aunque la herida es mortal,*

*Y es un dolor sin igual,  
Es muerte que causa vida.  
Si mata, ¿ cómo da vida ?  
Y si vida, ¿ cómo muere ?  
¿ Cómo sana, cuando hiere,*

Alors qu'elle a blessé, peut-elle donc guérir?  
 Elle a de si saintes finesses,  
 Que d'après dangers elle sort  
 Triomphante, et, sans nul effort,  
 Accomplit de grandes prouesses.

*Y se ve con él unida?  
 Tiene tan divinas mañas,  
 Que en un tan acerbo trance*

*Sale triunfando del lance,  
 Obrando grandes hazañas.*

*Y en un golpe de lanza,  
 Se ve con él unida?  
 Tiene tan divinas mañas,  
 Que en un tan acerbo trance*

*Se sale triunfando del lance,  
 Obrando grandes hazañas.  
 En un golpe de lanza,  
 Se ve con él unida?*

## POÉSIE VIII

### Dilectus meus mihi et ego illi.

La Fuente a publié ces strophes en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia VI.*

Je me suis déjà tout abandonnée,  
Et mon changement est si consommé,  
Que mon Bien-Aimé, douce destinée !  
Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand le doux Chasseur, prompt à me poursuivre,  
Me frappa soudain de son dard vainqueur,  
L'amour, dans les bras duquel je dois vivre,  
Devint le champ-clos où tomba mon cœur.  
Ma vie est en lui si renouvelée

Et mon changement est si consommé,  
Que mon Bien-Aimé, douce destinée !  
Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé.

Quand il m'eut lancé sa divine flèche,  
L'imprégnant des suc d'un venin d'amour,

---

*Ya toda me entregué y di,  
Y de tal suerte he trocado,  
Que mi Amado es para mi  
Y yo soy para mi Amado.*

*Cuando el dulce Cazador  
Me tiró y dejó rendida,  
En los brazos del amor*

*Mi alma quedó caída ;  
Y cobrando nueva vida,  
De tal manera he trocado,  
Que mi Amado es para mi  
Y yo soy para mi Amado.*

*Tiróme con una flecha  
Enherbolada de amor,*

Avec son Auteur, entré par la brèche,  
 Mon âme ne fit plus qu'un dès ce jour.  
 De tout autre amour elle est détournée.  
 Je livre à mon Dieu mon cœur enflammé,  
 Car mon Bien-Aimé, douce destinée !  
 Est à moi, qui suis à mon Bien-Aimé !

*Y mi alma quedó hecha  
 Una con su Criador.  
 Ya yo no quiero otro amor,*

*Pues á mi Dios me he entregado,  
 Y mi Amado es para mí  
 Y yo soy para mi Amado.*



## POÉSIE IX

### Recherche amoureuse.

La pensée qui sert de base à cette Poésie se trouve dans la Relation XV : « J'entendis ces paroles : *Ne cherche pas à m'enfermer en toi, mais cherche à t'enfermer en moi.* » La pièce de vers a été publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède. L'abbé Plasse en a donné une traduction en vers français dans son livre : *Souvenirs du pays de sainte Thérèse* (1873), p. 237. — La Fuente : *Poesia IV.*

Chère âme, tu dois te chercher en moi,  
Et tu dois aussi me chercher en toi.

L'amour a pu seul, ô merveille !  
Ame, en moi retracer tes traits,  
Si bien que nul peintre jamais  
Ne peindrait image pareille,  
Eût-il de l'art tous les secrets.  
Par mon amour tu fus formée  
Belle entre toutes ; c'est pourquoi,  
Peinte au cœur même de ton Roi,  
Si tu te perdais, bien-aimée,  
Tu devrais te chercher en moi.

---

*Alma, buscarte has en mi,  
Y á mi buscarne has en ti.*

*De tal suerte pudo Amor,  
Alma, en mi te retratar,  
Que ningun sabio pintor  
Supiera con tal primor*

*Tal imagen estampar.*

*Fuiste por amor criada  
Hermosa, bella, y así  
En mis entrañas pintada,  
Si te perdieras, mi amada  
Alma, buscarte has en mi.*

En mon cœur où vit ton empreinte  
 Je sais que tu te trouveras,  
 Et quand tu t'y regarderas,  
 En traits si vifs te voyant peinte,  
 Ame, tu t'en réjouiras.  
 Si tu ne savais pas, peut-être,  
 En quel endroit me chercher, moi,  
 De ci, de là, dans ton émoi,  
 Ne va pas pour le reconnaître,  
 Car tu dois me chercher en toi.

Parce qu'en toi reste fixée  
 Ma demeure, mon doux séjour,  
 Je frappe à toute heure du jour,  
 Quand je trouve dans ta pensée  
 La porte close à mon amour.  
 Me chercher hors de toi, chimère !  
 Or, si tu veux me trouver, moi,  
 Il suffit d'un cri de ta foi  
 Pour que j'accoure à ta prière,  
 Car tu dois me chercher en toi.

*Que yo sé que te hallarás  
 En mi pecho retratada,  
 Y tan al vivo sacada,  
 Que, si te ves, te holgarás,  
 Viéndote tan bien pintada.*

*Y si acaso no supieres  
 Donde me hallarás á Mi,  
 No andes de aquí para allí,  
 Sino, si hallarme quisieres  
 A Mi, buscarme has en ti.*

*Porque tú eres mi aposento,  
 Eres mi casa y morada,  
 Y así llamo en cualquier tiempo,  
 Si hallo en tu pensamiento  
 Estar la puerta cerrada.*

*Fuera de ti no hay buscarme,  
 Porque para hallarme á Mi,  
 Bastará sólo llamarme,  
 Que á ti iré sin tardarme,  
 Y á Mi buscarme has en ti.*

## POÉSIE X

### Échange d'amour.

Cette pièce de vers a été publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XI*.

Si pour moi votre amour ici-bas est semblable  
A celui dont pour vous je brûle, ô Dieu si doux,  
Comment hésiterais-je en ce commerce aimable,  
Et vous, Seigneur, pourquoi vous arrêteriez-vous ?

- Chère âme, que veux-tu de moi ?
- Mon Dieu, vous voir, pas autre chose.
- Et que crains-tu le plus de toi ?
- De vous perdre et d'en être cause.

Je demande un amour qui jamais ne finit,  
Qui remplisse mon âme et soit sans nul partage.  
Vous possédant, mon Dieu, qu'elle fasse un doux nid,  
Au lieu qu'elle verra lui plaire davantage.

*Si el amor que me tenéis,  
Dios mío, es como el que os tengo,  
Decidme : ¿ en qué me detengo ?  
O Vos ¿ en qué os detenéis ?*

- Alma, ¿ qué quieres de mí ?
- Dios mío, no más que verte.

— ¿ Y qué temes más de ti ?  
— Lo que más temo es perderte.

*Un amor que ocupe os pido,  
Dios mío, mi alma os tenga,  
Para hacer un dulce nido  
Adonde más la convenga.*

Quel désir, dites-moi, pourrait-elle former,  
 L'âme dont l'existence est en son Dieu cachée,  
 Sinon d'aimer toujours, de plus en plus aimer ?  
 Et quand de vos ardeurs la flamme l'a touchée,  
 Revenir dans ce feu d'amour se consumer ?

*Un alma en Dios escondida  
 ¿ Qué tiene que desear,  
 Sino amar y más amar,*

*Y en amor toda encendida  
 Tornarte de nuevo á amar ?*

## POÉSIE XI

### Offrande de soi au Bien-Aimé.

Cette Poésie semble le développement d'une parole qu'on lit au chap. XXI de la *Vie de sainte Térèse écrite par elle-même* : « Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté. Je vous ai tout donné, je vous appartiens; disposez de moi selon votre bon plaisir. » De tout temps elle a été considérée comme l'œuvre de la sainte, et elle figure comme telle en plusieurs recueils. La Fuente, en la plaçant dans son édition de 1861, dit qu'il existe à la Bibl. nat. de Madrid, au volume des *Manuscritos de santa Teresa y san Juan de la Cruz*, une copie de ces vers, portant qu'ils sont donnés « tels que les chantait le vénérable prêtre Julien d'Avila, compagnon de sainte Térèse dans ses pérégrinations, lequel les répétait souvent comme ayant été composés par elle ». Cette pièce a été attribuée à la mère Hiéronyme de l'Assomption, abbesse des clarisses de Manille (1555-1630), par son biographe, le franciscain Barthélemy de Letona. D. Manuel Serrano y Sanz estime qu'il y a là une erreur, provenant sans doute de ce qu'une transcription de ces vers aura été trouvée parmi les papiers de la mère Hiéronyme. (*Apuntes para una Biblioteca de Escritoras españolas*, t. I, art. *Sor Jerónima de la Asunción*, p. 64 et 635.) — La Fuente : *Poesía XXVII*.

Je suis à vous, ô Dieu, car vous m'avez fait naître :  
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

O souveraine Majesté !

O vous, la Sagesse éternelle !

A mon âme douce Bonté,

Être un ! Grandeur essentielle !

Voyez l'extrême vileté

---

*Vuestra soy, para Vos nació:  
¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

*Soberana Majestad,*

*Eterna Sabiduría,  
Bondad buena á el alma mía,  
Dios, un Sér, Bondad y Alteza,  
Mirad la suma vileza*

De l'humble chant d'amour que j'ose me permettre.  
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Je suis à vous, œuvre de votre main ;  
Je suis à vous, par vous seul rachetée.  
Vous me souffrez ! Et guidant mon chemin,  
Pour être à vous, vous m'avez invitée,  
Pour me garder toujours, jusqu'à la fin.

Je suis à vous, sans qui j'aurais dû cesser d'être :  
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Qu'ordonnez-vous, ô mon trop bon Seigneur,  
Qu'un serviteur si pauvre puisse faire ?

A quel devoir un esclave pécheur

Peut-il s'offrir, ô Maître, pour vous plaire ?

Mon doux Amour, voyez mon faible cœur.

Devant vous, sans frayeur, oserait-il paraître ?

Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Je veux saisir et mettre en votre main

Mon cœur, mon corps, et ma vie et mon âme,

Et ma tendresse et tout mon être humain.

*Que hoy os canta amor asi.*

¿ Qué queréis, Señor, de mí ?

*Vuestra soy, pues me criasteis,*

*Vuestra, pues me redimisteis,*

*Vuestra, pues que me sufristeis,*

*Vuestra, pues que me llamasteis,*

*Vuestra, pues me conservasteis,*

*Vuestra, pues no me perdi.*

¿ Qué queréis hacer de mí ?

¿ Qué mandáis, pues, buen Señor,

Que haga un tan vil criado ?

¿ Cuál oficio le habéis dado

A este esclavo pecador ?

*Veisme aquí, mi dulce Amor,*

*Amor dulce veis aquí :*

¿ Qué mandáis hacer de mí ?

*Veis aquí mi corazón,*

*Yo le pongo en vuestra palma,*

*Mi cuerpo, mi vida y alma,*

Céleste Époux, que mon amour réclame.

Cher Rédempteur, car de vous seul j'ai faim.

Je viens m'offrir à vous, hélas ! trop tard peut-être ;  
Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Que mon destin soit la vie ou la mort,

Santé parfaite ou longue maladie,

Honneur ou honte, espérance ou remord,

Donnez-moi guerre ou bien paix garantie,

Rendez-moi forte, ou faible en mon effort ;

J'accepte sans murmure et c'est là mon bien-être :

Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Réservez-moi richesse ou pauvreté,

Soulagement ou sombre défaillance,

Donnez tristesse ou paisible gaité,

L'enfer, ou bien du ciel la jouissance,

Vie agréable, ardent soleil d'été,

Puisque à tout pleinement mon cœur veut se soumettre.

Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

*Mis entrañas y afición :*  
*Dulce Esposo y redención,*  
*Pues por vuestra me ofrecí,*  
*¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

*Dadme muerte, dadme vida,*  
*Dad salud ó enfermedad,*  
*Honra ó deshonra me dad,*  
*Dadme guerra ó paz cumplida,*  
*Flaqueza ó fuerza á mi vida,*

*Que á todo diré que sí :*  
*¿ Qué queréis hacer de mí ?*

*Dadme riqueza ó pobreza,*  
*Dad consuelo ó desconsuelo,*  
*Dadme alegría ó tristeza,*  
*Dadme infierno, ó dadme cielo,*  
*Vida dulce, sol sin velo,*  
*Pues del todo me rendí :*  
*¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

Accordez-moi le don de l'oraison,  
 Ou laissez-moi languir en sécheresse.  
 De l'abondance ouvrez-moi l'horizon,  
 Ou que stérile ici-bas je paraisse,  
 Arbre maudit, sans fruit ni floraison,  
 Vous pouvez, malgré tout, me faire encor renaître.  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Accordez-moi tout l'esprit du savant,  
 Ou, par amour, laissez-moi l'ignorance.  
 Que l'abondance orne mon cœur fervent,  
 Ou que la faim m'accable de souffrance,  
 Faites la nuit ou le jour triomphant,  
 Retournez-moi partout où vous voudrez me mettre.  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Si vous voulez m'assurer le repos,  
 Que, par amour, en vous je me repose ;  
 D'un dur labeur offrez-moi les fardeaux,  
 Qu'en travaillant à mourir je m'expose.

*Si queréis, dadme oración (1),  
 Si no, dadme sequedad ;  
 Si abundancia y devoción,  
 Y si no, esterilidad.  
 Soberana Majestad,  
 Sólo hallo paz aquí :  
 ¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

*Dadme pues sabiduría,  
 O, por amor, ignorancia ;*

*Dadme años de abundancia,  
 O de hambre y carestía ;  
 Dad tiniebla ó claro día ;  
 Revolvedme aquí ó allí :  
 ¿ Qué queréis hacer de mí ?*

*Si queréis que esté holgando,  
 Por amor quiero holgar ;  
 Si me mandáis trabajar,  
 Morir quiero trabajando.*

(1) Cette strophe et la suivante manquent en diverses éditions.



Où ? Quand ? Comment ? C'est mon ferme propos.  
 Dites, ô mon Amour ! puis-je vous méconnaître ?  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Qu'on me présente ou Calvaire ou Thabor,  
 Désert aride ou terre plantureuse,  
 Soit Job lépreux, et qu'effleure la mort,  
 Soit Jean ravi dans une étreinte heureuse,  
 Vigne opulente ou bien stérile encor,  
 Si votre volonté daigne ainsi le permettre :  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

Que ce soit Joseph enchaîné,  
 Ou de l'Égypte chef suprême,  
 Le roi David infortuné,  
 Ou ceint du royal diadème,  
 Jonas aux flots abandonné,  
 Ou, délivré, venant à Ninive apparaître :  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

*Decid, ¿ dónde, cómo ó cuándo ?  
 Decid, dulce Amor, decid :  
 ¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

*Dadme Calvario ó Tabor,  
 Desierto ó tierra abundosa ;  
 Sea Job en el dolor,  
 O Juan que al pecho reposa ;  
 Sea yo viña fructuosa,  
 O estéril, si cumple así :*

*¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

*Sea Josef puesto en cadenas (1),  
 O de Egipto adelantado ;  
 Sea David sufriendo penas,  
 O David ya encumbrado ;  
 Sea Jonás anegado,  
 O libertado de allí :  
 ¿ Qué mandáis, Señor, de mí ?*

(1) Cette strophe et la suivante font défaut dans plusieurs éditions.

Par mon silence ou par ma voix,  
 Riche de fruits ou sans culture,  
 Sous la rigueur des vieilles lois,  
 Ou dans la douceur que procure  
 L'Évangile du Christ en croix,  
 En moi, vous seul vivez ; votre amour me pénètre.  
 Que voulez-vous de moi, Seigneur, mon divin Maître ?

---

*Esté callando ó hablando,  
 Haga fruto ó no le haga ;  
 Muéstreme la Ley mi llaga,  
 Goce de Evangelio blando ;*

*Esté penando ó gozando,  
 Solo Vos en mí vivid :  
 ¿ Qué mandáis hacer de mí ?*

## POÉSIE XII

### Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie

Cette Poésie de sainte Térèse semble être restée jusqu'ici inédite en espagnol, comme en français. Nous la donnons d'après un manuscrit de la Bibl. nat. de Madrid (Ms. x, 395), où on la trouve sous ce titre : *Romance escrito por nuestra madre santa Teresa en la fundación de Soria*. On doit donc lui assigner la date de 1581.

Seigneur, mon souverain Époux,  
Je viens, souffrez que j'aïlle à vous ;  
Faites que point je ne dévie,  
Et qu'en votre océan si doux  
Ce ruisselet entre à la vie.

Très doux Époux, secourez-moi ;  
Donnez à mon âme en émoi  
La palme que l'amour mérite,  
Et que sans trouble et sans effroi,  
Entre vos bras elle s'abrite.

Pour moi vous ouvrirez les bras ;  
J'ose vous en prier tout bas,

---

*Soberano Esposo mio,  
Ya voy, dejadme llegar.  
No me deis, Señor, desvío,  
Para que entre en vuestro mar  
Este pequeñuelo río.*

*Socorredme, dulce Esposo,*

*Y dad la debida palma  
A mi cuidado amoroso,  
Para que descanse el alma  
En los brazos de su Esposo.*

*Vuestros brazos me daréis,  
Que si á pediros me atrevo,*

Car ma dette énorme s'impose ;  
 Vous ne la regarderez pas :  
 Vous me devez si peu de chose !

Gardez, noble Époux, les accords ;  
 Libre de liens, l'âme alors  
 De ses embrassements est sûre,  
 Car vos bras s'ouvrent sans efforts  
 Pour les lui rendre avec usure.

Si vous m'ouvrez les bras, je veux  
 Livrer mon cœur, butin pieux,  
 Puisque l'attire votre flamme ;  
 Tournez, ô Christ, tournez les yeux  
 Vers moi dont vous enlevez l'âme.

Puisque je vous donnai mon cœur,  
 Que vos blessures, doux Vainqueur,  
 A mon âme servent d'entrée.  
 Elles sont les portes d'honneur  
 Qui m'ouvriront votre empyrée.

*Es porque no miraréis  
 A lo mucho que yo os debo  
 Y poco que me debéis.*

*Cumpli, Esposo, los conciertos :  
 Quitando al alma los lazos (1),  
 Serán mis abrazos ciertos,  
 Pues que para darla abrazos  
 Tenéis los brazos abiertos.*

*Sí Vos los brazos me dais,*

*Yo os doy el alma en despojos ;  
 Y pues ya me la sacáis,  
 Volved, mi Cristo, los ojos  
 A quien el alma lleváis.*

*Pues mi corazón os di,  
 Denme esas llagas consuelo :  
 Entre el alma por ahí,  
 Pues son las puertas del cielo,  
 Que se abrieron para mí.*

(1) Le ms. porte *brazos*, mais il paraît nécessaire pour le sens de lire *lazos*.

Vos nobles hôtes sont si grands,  
 Que je n'ai point place en leurs rangs,  
 Moi, pauvre femme ; au moins puissé-je,  
 Posant au seuil mes pas tremblants,  
 Suivre de loin ce beau cortège !

De l'amour suivant la leçon,  
 Ma pauvre âme vit de façon  
 Qu'elle attend de vous son remède,  
 Car elle offre, pour sa rançon,  
 L'*Agnus Dei* qu'elle possède.

Prenez-moi pour vôtre, ô Bonté !

Sans regarder ma pauvreté.

Dites, irai-je sans défaite ?

« Oui », dites-vous, en vérité,

Puisque vous inclinez la tête.

Maintenant est venu le jour

De voir jusqu'où mène l'amour,

Si nos tendresses sont bien franches,

Car je viens me cacher autour

De ce tronc d'arbre et dans ses branches.

*Huéspedes tenéis y tales  
 Que no sé si he de caber ;  
 Mas, puesta en vuestros umbrales,  
 Quepa esta pobre mujer  
 Entre tantos cardenales.*

*Mi alma vive de manera,  
 Guardando de amor las leyes,  
 Que en Vos su remedio espera,  
 Pues tiene tal Agnus Dei  
 Colgado á su cabecera.*

*Por vuestra me recibid,  
 No miréis á mi pobreza.  
 Si iré segura decid ;  
 Mas, pues bajáis la cabeza,  
 Diciéndome estáis que sí.*

*Ahora es tiempo que veamos  
 Adónde llega el querer,  
 Si es verdad que nos amamos,  
 Pues que me vengo á esconder  
 Entre este árbol y sus ramos.*

En cet état, Époux aimé,  
De crainte mon cœur alarmé  
N'a d'appui qu'en votre tendresse ;  
C'est le refuge bien fermé  
Où je veux demeurer sans cesse.

Ici-bas, de l'adieu dernier  
La douleur ne peut m'effrayer,  
Si de vous je me suis saisie,  
Quand la mort viendra me broyer,  
Puisque entre mes mains j'ai la vie.

A moi si vous êtes remis,  
Nous resterons tous deux unis  
En des délices ineffables ;  
Entre mes mains un Dieu s'est mis !  
Je suis en ses mains adorables !

*Siendo así, Esposo sagrado,  
Entre aqueas ansias bravas  
Válgame vuestro cuidado,  
Pues me asgo á las aldabas  
Porque me valga el sagrado.*

*Desta postrer despedida  
Yo no temo el dolor fuerte,  
Si con Vos, mi Cristo, asida,*

*A la hora de la muerte  
Tengo en mis manos la vida.*

*Si en las manos tengo á Vos,  
Con regalos soberanos  
Ya estamos juntos los dos,  
Pues que Dios está en mis manos  
Y yo en las manos de Dios.*

## POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS

### POUR LA VIE SPIRITUELLE

#### POÉSIE XIII

#### **Sursum Corda.**

Cette Poésie, inédite jusqu'à ce jour en espagnol et en français, se conserve au monastère de Ségovie. On y retrouve les sentences connues sous le nom de *Signet de sainte Térèse*, que nous avons données au tome II des *Oeuvres : Sentences, Notes et Fragments divers*, n° 1.

Chère âme, élève ta pensée ;  
Monte au ciel, oui, monte toujours,  
Et par rien ne sois angoissée,  
Et que rien ne trouble tes jours.  
Pour que sa grâce te soutienne,  
Suis Jésus-Christ et d'un grand cœur ;  
A sa suite, quoi qu'il advienne,  
Que rien ne t'inspire la peur.

---

*Eleva el pensamiento,  
Al cielo sube,  
Por nada te acongojes,  
Nada te turbe :*

*A Jesucristo sigue  
Con pecho grande,  
Y venga lo que venga,  
Nada te espante.*

Vois-tu, la gloire de ce monde  
 Est vaine gloire, assurément,  
 Où rien de stable ne se fonde,  
 Où tout passe après un moment.  
 Aspire aux célestes richesses,  
 Qui doivent survivre au trépas ;  
 Fidèle et riche en ses promesses,  
 Dieu seul, Dieu seul ne change pas.

Aime-le comme il le mérite,  
 Ce Dieu plein d'immense bonté ;  
 Nul amour vrai n'a de mérite  
 Sans patience et fermeté.  
 Garde en ton âme la foi vive  
 La confiance jusqu'au bout ;  
 Qui croit, espère, à tout arrive ;  
 Quand il demande, il obtient tout.

Même si l'enfer le harcèle  
 Et le poursuit de ses terreurs,  
 A son Dieu quiconque est fidèle,  
 Se rira de vaines fureurs.

*Ves la gloria del mundo,  
 Es gloria vana :  
 Nada tiene de estable,  
 Todo se pasa.  
 Aspira á lo celeste,  
 Que siempre dura.  
 Fiel y rico en promesas,  
 Dios no se muda.*

*Amale cual merece  
 Bondad inmensa,*

*Pero no hay amor fino  
 Sin la paciencia.  
 Confianza y fe viva  
 Mantenga el alma,  
 Que quien cree y espera  
 Todo lo alcanza.*

*Del infierno acosado  
 Aunque se viere,  
 Burlará sus furores  
 Quien á Dios tiene.*



Qu'il soit assailli de disgrâce,  
 D'abandon, de croix, d'insuccès,  
 En Dieu seul son trésor se place  
 Et rien ne lui manque jamais.

Arrière donc, biens de la terre !  
 Allez, vains bonheurs sans profit !  
 A qui perdrait tout pour lui plaire,  
 Dieu seul suffit.

*Venganle desamparos,  
 Cruces, desgracias :  
 Siendo Dios su tesoro,  
 Nada le falta.*

*Id, pues, bienes del mundo,  
 Id, dichas vanas :  
 Aunque todo lo pierda,  
 Dios solo basta.*

## POÉSIE XIV

### En voyage.

La Fuente a publié ces couplets en 1861, d'après les Recueils de Madrid et de Guadalajara, *Poesía XXV*.

---

Marchons vers le ciel,  
Vierges du Carmel.

Allons-y mortifiées,  
Toujours humbles, méprisées,  
Laisant tout appui mortel,  
Vierges du Carmel.

Au saint vœu d'obéissance  
Portons-nous sans résistance.  
C'est là notre but réel,  
Vierges du Carmel.

---

La pauvreté fut la route  
Par où nous vint, sans nul doute,

---

*Caminemos para el cielo,  
Monjas del Carmelo.*

*Vamos muy mortificadas,  
Humildes y despreciadas,  
Dejando el consuelo,  
Monjas del Carmelo.*

*Al voto de la obediencia  
Vamos, no haya resistencia,  
Que es nuestro blanco y consuelo,  
Monjas del Carmelo.*

*La pobreza es el camino,  
El mesmo por donde vino*

Notre Souverain du ciel,  
Vierges du Carmel.

De nous aimer Dieu ne cesse,  
Il nous appelle, il nous presse ;  
Sans peur suivons son appel,  
Vierges du Carmel.

Allons chercher la richesse  
Où jamais de la détresse  
Ne ronge le ver cruel,  
Vierges du Carmel.

Suivons notre père Élie  
En abdiquant notre vie,  
Fortement et sans appel,  
Vierges du Carmel.

Notre volonté brisée  
Du double esprit d'Élisée  
Nous obtient le don du ciel,  
Vierges du Carmel.

*Nuestro Emperador del cielo,  
Monjas del Carmelo.*

*No deja de nos amar  
Nuestro Dios y nos llamar :  
Sigámosle sin recelo,  
Monjas del Carmelo.*

*Vámonos á enriquecer,  
Adonde nunca ha de haber  
Pobreza ni desconsuelo,*

*Monjas del Carmelo.*

*Al padre Elias siguiendo,  
Nos vamos contradiciendo,  
Con su fortaleza y celo,  
Monjas del Carmelo.*

*Nuestro querer renunciado,  
Procuremos el doblado  
Espiritu de Eliseo,  
Monjas del Carmelo.*

## POÉSIE XV

### Maximes spirituelles.

Cette prose rimée se trouve à la Bibl. nat. de Madrid. (Ms. x, 393.) La Fuente l'a publiée en 1861 (t. II, p. 331), d'après un autre manuscrit qui présente certaines différences.

Quand notre Dieu corrige,  
Grandement il afflige;  
Mais derrière un nuage obscur,  
Il envoie un jour clair et pur.

Qui cherche ici-bas du soulagement,  
N'aura pour sa part nul contentement.

Qui s'abandonne à Dieu quand le chagrin le froisse,  
Ne connaîtra jamais le trouble ni l'angoisse.

Qui saurait aveugler son propre jugement,  
Bientôt aurait trouvé complet apaisement.

Il n'est pas de plus grand plaisir  
Que d'être sans aucun désir;

---

*Cuando Dios corrige  
Grandemente aflige,  
Mas tras un nublado  
Envía un día claro.*

*Quien busca alivio en el suelo,  
No tendrá consuelo.*

*Quien á Dios se arroja,  
No tendrá congoja.*

*Quien su juicio ciega,  
Presto se sosiega*

*No hay mayor placer  
Que no tener querer.*

Mais quel amer chagrin nous cause  
L'ardent désir de quelque chose!

La moins lourde, quoi qu'on fasse,  
Est la croix que l'on embrasse.

Quand je n'ai point de volonté,  
Je vis dans la tranquillité.

La bonne discipline, en toute vérité,  
Doit châtier d'abord la propre volonté.

Tâche d'agir en telle sorte  
Que tout te soit de bon emploi;  
Mais bien plus encore il importe  
Que tu juges tout mal de toi.

Que rien ne te trouble l'esprit  
De ce qui passe et qui finit.

Facile est à l'âme endurente  
L'existence dure à subir.  
A celle qui ne sait souffrir  
Toute vie est mort violente.

*Y es pesar amargo  
Este querer algo.*

*No es la más pesada  
La cruz abrazada.*

*No queriendo nada,  
Vivo descansada.*

*El buen disciplinar  
Es en la voluntad.*

*Procura siempre un modo*

*Que sienta bien de todo,  
Y es muy buen sentir  
Todo mal de ti.*

*No te turbe nada  
De lo que aquí se acaba.*

*A la que es sufrida,  
Fácil le es cualquier vida.  
A la que no sabe sufrir,  
Cualquier vida le será morir.*

Qui veut aimer Dieu sans souffrir  
 N'a vraiment pas grand'chose à faire.  
 L'amour vaillant, pour s'aguerrir,  
 A toute épreuve doit se plaire.

Si par des croix de rien tu te crois défrayée,  
 Ame, tu te verras toujours crucifiée.

Qui de tous ses défauts prudemment se méfie,  
 S'en corrige aisément dès qu'il se mortifie.

Qui méprise son intérêt,  
 Est servi toujours à souhait.  
 Qui cherche sa commodité,  
 En tout trouve difficulté.

La mortification  
 Soulage l'affliction.

Lorsque j'éprouve un désir captivant,  
 Je meurs vivant.

*Quien ama á Dios sin padecer  
 Poco tiene que hacer.  
 El amor fuerte y esforzado  
 Es el trabajado.*

*Si tú haces cruces de nada,  
 Siempre te verás crucificada.*

*Quien malas mañas ha,  
 Si se mortifica las perderá.*

*Quien no busca su provecho,  
 Todo lo halla hecho.  
 Quien quiere su comodidad,  
 En todo halla dificultad.*

*La mortificación  
 Alivia la aflicción.*

*Cuando algo quiero,  
 Viviendo muero.*

Qui veut vivre avec assurance,  
 Content dans la religion,  
 Doit dissimuler sa souffrance,  
 Sans aucune affectation.

*El que quiere vivir contento en la religión,  
 Disimule su pasión.*

## POÉSIE XVI

### En route pour le ciel.

Ces couplets furent composés par sainte Térèse en 1581, à la fondation de Soria. Le texte s'en conserve en ce monastère. La Fuente l'a publié dans son édition de 1881, t. VI, *Documentos relativos á Santa Teresa y sus obras*, n° XXXVIII.

Marchons toutes vers le ciel,  
En embrassant la croix sainte,  
Humbles vierges du Carmel,  
Et suivons Jésus sans crainte,  
Répondons à son appel ;  
C'est la lumière et la voie,  
C'est l'incomparable joie,  
Humbles vierges du Carmel.

Si nous gardons les trois vœux,  
Plus chèrement que nos yeux,  
De mille ennuis délivrées,  
Contre tout chagrin mortel  
Nous nous verrons assurées,  
Humbles vierges du Carmel.

---

*Caminemos para el cielo,  
Monjas del Carmelo.  
Abracemos bien la Cruz  
Y sigamos á Jesús,  
Que es nuestro camino y luz,  
Lleno de todo consuelo,  
Monjas del Carmelo.*

*Si guardáis mas que los ojos  
La profesión de tres votos,  
Libraros ha de mil enojos,  
De tristeza y desconsuelo,  
Monjas del Carmelo.*



Quant au vœu d'obéissance,  
 Quoique de haute science,  
 Il n'est pour lui d'autre offense  
 Que si l'on fait résistance :  
 Nous en préserve le Ciel!  
 Humbles vierges du Carmel.

Qu'avec grand soin se conserve  
 Le saint vœu de chasteté.  
 Que Dieu seul soit souhaité ;  
 En Lui vivons sans réserve,  
 Sans plus voir rien de mortel,  
 Humbles vierges du Carmel.

Le vœu nommé pauvreté,  
 S'il se garde en pureté,  
 Est tout rempli de richesse ;  
 Il nous comble d'allégresse ;  
 C'est pour nous la clef du ciel,  
 Humbles vierges du Carmel.

*El voto de la obediencia,  
 Aunque es de muy alta ciencia,  
 Jamás se le hace ofensa  
 Sino cuando hay resistencia :  
 De ésta os libre Dios del cielo,  
 Monjas del Carmelo.*

*El voto de castidad  
 Con gran cuidado guardad :  
 A solo Dios desead,*

*Y en El mismo os encerrad,  
 Sin mirar cosas del suelo,  
 Monjas del Carmelo.*

*El que llaman de pobreza,  
 Si se guarda con pureza,  
 Está lleno de riqueza  
 Y abre las puertas del cielo,  
 Monjas del Carmelo.*

Si nous agissons ainsi,  
 Nous vaincrons tout adversaire,  
 Jouissant sans nul souci,  
 D'un repos que rien n'altère,  
 Avec qui fit terre et ciel,  
 Humbles vierges du Carmel.

*Y si así lo hacemos,  
 Los contrarios venceremos  
 Y á la fin descansaremos*

*Con el que hizo tierra y cielo,  
 Monjas del Carmelo.*

# POÉSIES A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT ET DES PROFESSIONS

## POÉSIE XVII

### Pour une prise d'habit.

Cette Poésie fut composée, selon toute apparence, en septembre 1569, au couvent de Medina del Campo, pour la prise d'habit de la sœur Isabelle des Anges (Ruiz), qui mourut cinq années plus tard en odeur de sainteté au couvent de Salamanque (1574). Au rapport du père André de l'Incarnation, l'original était au xviii<sup>e</sup> siècle chez les carmélites de San Sebastián. La Fuente en a publié le texte en 1861, *Poesia XVI*, d'après une copie du père Manuel de Sainte-Marie qui se trouve à la Bibl. nat. de Madrid, aux volumes des *Manuscritos de san Juan de la Cruz y de santa Teresa*. Au témoignage du père Manuel, cette copie fut prise, en 1759, sur une autre gardée au monastère des carmélites de Valladolid. L'original, dit-il, était en la possession du père Joseph de la Mère de Dieu, qui mourut prieur de Ségovie. Il existe à la Bibl. nat. de Madrid plusieurs autres transcriptions de cette Poésie. Des pièces de vers que sainte Térèse composa pour les prises d'habit de ses religieuses, c'est la seule qui nous ait été conservée intégralement.

Afin que vous soyez, ô ma sœur, vigilante,  
On vous donna ce voile en ce jour solennel.  
Il ne s'agit pour vous de rien moins que du ciel ;  
Dès lors ne soyez point au devoir négligente.

---

*Hermana, porque veléis,  
Os han dado hoy este velo,*

*Y no os va menos que el cielo :  
Por eso no os descuidéis.*

Ce voile charmant, simple et gracieux,  
 Vous dit de veiller, joyeuse et fidèle,  
 Et le jour, la nuit, faire sentinelle,  
 Jusqu'à l'heure où vient l'Époux glorieux.  
 Or, comme un larron, déjà très fameux,  
 Il viendra soudain contre toute attente.  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne ne sait l'heure qu'il saisit,  
 Est-ce la première ou seconde veille?  
 Est-ce la troisième, et quand tout sommeille?  
 Tout chrétien l'ignore, et Lui seul choisit.  
 Veillez donc, ma sœur, veillez sans répit.

A votre trésor pour que nul n'attente,  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Attentive et sage, ayez dans vos mains,  
 Luisante toujours, la lampe allumée,  
 Votre voile au front, veillant animée,  
 Portant constamment la ceinture aux reins.  
 N'ayez pas les yeux de sommeil éteints.  
 Gardez qu'en la nuit le péril n'augmente.  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

*Aquese velo gracioso  
 Os dice que estéis en vela,  
 Guardando la centinela  
 Hasta que venga el Esposo,  
 Que, como ladrón famoso,  
 Vendrá cuando no penséis :  
 Por eso no os descuidéis.*

*No sabe nadie á cuál hora,  
 Si en la vigilia primera,  
 En la segunda ó tercera,  
 Todo cristiano lo inora.*

*Pues, velad, velad, hermana,  
 No os roben lo que tenéis :  
 Por eso no os descuidéis.*

*En vuestra mano encendida  
 Tened siempre una candela,  
 Y estad con el velo en vela,  
 Las renes muy bien ceñidas.  
 No estéis siempre amodorrida,  
 Mirad que peligrareis :  
 Por eso no os descuidéis.*

Que l'huile ruisselle au vase garni,  
 Plein d'œuvres de zèle et de vrai mérite,  
 Et que votre soin constamment évite  
 Qu'au foyer s'éteigne un feu démuni,  
 Car vous resteriez hors du seuil béni,  
 Si vous ne teniez votre lampe ardente.  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Personne, à coup sûr, ne vous prêtera  
 L'huile qui vous manque, et pour faire emplette  
 Si vous allez loin, ô vierge indiscreète,  
 Vous pourriez tarder quand l'Époux viendra,  
 Et, la porte close, on vous laissera,  
 Malgré vos appels et votre épouvante.  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

Suivant mes avis, ayez soin, ma sœur,  
 D'accomplir toujours comme une âme forte,  
 Jusqu'au jour final où vous serez morte,  
 Tout ce qu'aujourd'hui choisit votre cœur.  
 Car ayant ainsi veillé, sans torpeur  
 Vous suivrez l'Époux, fière et triomphante.  
 Ma sœur, ne soyez jamais négligente.

*Tened óleo en la aceitera  
 De obras y merecer,  
 Para poder proveer  
 La lámpara, no se muera ;  
 Porque quedaréis de fuera  
 Si entonces no la tenéis :  
 Por eso no os descuidéis.*

*Nadie os le dará prestado,  
 Y si lo vais á comprar,  
 Podriades mucho tardar,  
 Y el Esposo haber entrado ;*

*Y desde una vez cerrado,  
 No hay entrar, aunque llaméis :  
 Por eso no os descuidéis.*

*Tened continuo cuidado  
 De cumplir como alma fuerte,  
 Hasta el día de la muerte,  
 Lo que habéis hoy profesado ;  
 Porque habiendo así velado,  
 Con el Esposo entraréis :  
 Por eso no os descuidéis.*

## POÉSIE XVIII

### Pour une prise d'habit.

Le père Joseph de Sainte-Térèse, au tome III de la *Reforma de los Descalzos* (lib. XIII, cap. xxi), donne le thème ou refrain d'une pièce de vers que la sainte mère composa et fit chanter le jour où elle donna les livrées du Carmel à Hiéronyme de l'Incarnation (de Villarroel), fille d'Hélène de Quiroga. C'était au couvent de Medina del Campo, le 13 janvier 1573. On ne peut que regretter la disparition des strophes qui formaient le développement de ce thème. La Fuente l'a donnée dans son Introduction aux Poésies de sainte Térèse.

Jeune fille, qui donc vous conduisit ici,  
De la sombre vallée où règne la tristesse ? —  
C'est Dieu, qui ravit ma tendresse,  
C'est ma bonne fortune aussi.

---

*¿ Quién os trajo acá, doncella,  
Del valle de la tristura ? —  
Dios y mi buena ventura.*

## POÉSIE XIX

### Pour une profession.

Ces vers furent composés à Salamanque en 1571, pour la profession de la sœur Isabelle des Anges (Ruiz), dont la sainte mère avait déjà chanté la prise d'habit. Au rapport de La Fuente, c'est le père André de l'Incarnation qui le relate dans ses *Misceláneas*, en disant qu'il existait une copie de ces strophes à Ségovie et à Batuecas. La Fuente dit n'avoir pu en rencontrer le texte. D. Manuel Serrano y Sanz l'a signalé en 1905, comme étant à la Bibl. nat. de Madrid (Pp. 210). Nous l'avons trouvé, d'après ses indications, ce qui nous permet de le donner pour la première fois en espagnol et en français.

Que mon plaisir soit dans les pleurs,  
Dans la crainte ma quiétude,  
Mon vrai repos dans les douleurs,  
Mon calme dans la lassitude !

Dans les tempêtes mon amour,  
Et mon bonheur dans les blessures,  
Ma vie en la mort chaque jour,  
Mon réconfort dans les injures !

Mon trésor dans la pauvreté,  
Mon triomphe au combat sans cesse,  
Mon soutien dans l'activité,  
Mon contentement en tristesse.

---

*Sea mi gozo en el llanto,  
Sobresalto mi reposo,  
Mi sosiego doloroso,  
Y mi bonanza el quebranto.  
Entre borrascas mi amor,  
Y mi regalo en la herida,*

*Esté en la muerte mi vida,  
Y en desprecios mi favor.  
Mis tesoros en pobreza,  
Y mi triunfo en pelear,  
Mi descanso en trabajar,  
Y mi contento en tristeza.*

Ma lumière en l'obscurité,  
 Et ma grandeur dans la bassesse,  
 La croix toute ma sûreté,  
 Mon droit sentier et ma noblesse.

Mon honneur en l'abaissement,  
 Et ma palme dans la souffrance,  
 Dans mes pertes accroissement,  
 En ma faiblesse, ma puissance.

Dans la faim mon rassasiement,  
 Dans la crainte mon espérance,  
 Dans l'effroi mon apaisement,  
 Dans l'amertume complaisance.

Dans l'abaissement ma hauteur,  
 Dans les longs oublis ma mémoire,  
 Mon renom dans la défaveur,  
 Et dans l'outrage ma victoire.

Ma couronne est dans le mépris,  
 Aux peines ma béatitude.  
 Reléguée au coin du logis,  
 Que j'estime ma solitude!

*En la escuridad mi luz,  
 Mi grandeza en puesto bajo.  
 De mi camino el atajo  
 Y mi gloria sea la cruz.  
 Mi honra sea el abatimiento,  
 Y mi palma padecer,  
 En las menguas mi crecer,  
 Y en menoscabos mi aumento.  
 En el hambre mi hartura,  
 Mi esperanza en el temor,*

*Mis regalos en pavor,  
 Mis gustos en amargura.  
 En olvido mi memoria,  
 Mi alteza en humillación,  
 En bajeza mi opinión,  
 En afrenta mi vitoria.  
 Mi lauro esté en el desprecio,  
 En las penas mi afición.  
 Mi dignidad sea el rincón,  
 Y la soledad mi aprecio.*



J'ai confiance au Christ Sauveur,  
 En lui seul mon cœur se repose.  
 Sa lassitude est ma vigueur,  
 Et l'imiter m'est toute chose.

C'est l'appui de ma fermeté,  
 C'est mon rempart et ma défense,  
 Témoin de ma sincérité,  
 C'est Lui le sceau de ma constance.

*En Cristo mi confianza,  
 Y de El solo mi asimiento,  
 En sus cansancios mi aliento,  
 Y en su imitación mi holganza.*

*Aquí estriba mi firmeza,  
 Aquí mi seguridad,  
 La prueba de mi verdad,  
 La muestra de mi firmeza.*

## POÉSIE XX

### Pour une profession.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XII*.  
La troisième strophe espagnole est fort obscure; on peut croire qu'il y a  
faute de transcription.

Oh! que bienheureuse est la pastourelle  
Qui, dans ce beau jour, se donne, fidèle,  
Au Berger divin qui sut la gagner,  
Lui qui règne et doit à jamais régner!

Quel sort bienheureux! Puisque sa tendresse  
Mérita d'avoir un si noble Époux!

Je n'oserai plus la voir parmi nous,  
Gilles, oui, déjà la crainte m'opresse,  
Car l'Époux si grand qu'elle a su gagner,  
Règne et désormais doit toujours régner.

Demande-lui donc, que lui donna-t-elle,  
Qu'il pût emporter jusqu'à son hameau?

— Elle offrit son cœur à son Pastoureau,  
Et de son plein gré ce fut son cadeau.

— Ma foi! c'est bien peu, pauvre pastourelle!

---

*¡ Oh ! ¡ dichosa la zagala  
Que hoy se ha dado á un tal Zagal,  
Que reina y ha de reinar !*

*Venturosa fué su suerte,  
Pues mereció tal Esposo.  
Ya yo, Gil, estoy medroso,  
No la osaré más mirar,*

*Pues ha tomado Marido  
Que reina y ha de reinar.*

*Pregúntale qué le ha dado  
Para que lleve á su aldea.  
— El corazón le ha entregado  
Muy de buena voluntad.  
— ¡ Mi fe ! poco le ha pagado,*

Un Berger si beau peut s'en indigner,  
Car il règne et doit à jamais régner.

— Si plus elle avait, plus riche l'offrande.  
Pour la prévenir, gentil villageois,  
Prenons ce panier, laissons-lui le choix.  
Elle en peut tirer tout ce que demande  
L'Époux amoureux, sans rien dédaigner,  
Car il règne et doit à jamais régner.

— Ainsi nous voyons sa dot tout entière ;  
Mais que lui rendra le Berger puissant ?  
— Lui, pour l'acheter, répandit son sang.  
— Oh ! précieux don ! Heureuse héritière !  
Bergère qu'il faut vraiment louer,  
D'avoir satisfait le divin Berger.

— Il devait l'aimer, l'aimer sans mesure,  
Puisqu'il lui fit don d'un si grand trésor.  
Il lui donna tout, ajoutant encor  
Jusqu'au vêtement, jusqu'à la chaussure.  
Déjà son Époux, il la veut soigner,  
Car il règne et doit à jamais régner.

*Que es muy hermoso el Zagal,  
Y reina y ha de reinar.*

*— Si más tuviera más diera.  
Porque le avisas, charillo,  
Tomemos el cobanillo ;  
Sirvanos, deja sacar ;  
Pues ha tomado Marido  
Que reina y ha de reinar.*

*— Pues vemos lo que dió ella,  
¿ Qué la ha de dar el Zagal ?*

*— Con su sangre la ha comprado.  
— ¡ Oh ! ¡ qué precioso caudal !  
¡ Y dichosa tal zagala  
Que contenta á este Zagal !*

*— Mucho la debía amar,  
Pues le dió tan gran tesoro.  
¿ No ves que se lo da todo,  
Hasta el vestir y calzar ?  
Mira que es ya su Marido,  
Que reina y ha de reinar.*

— Si nous la prenions, quelle heureuse aubaine !  
 Elle veillera sur notre troupeau.  
 Nous l'égayérons au son du pipeau.  
 Gagnons l'amitié d'une telle reine,  
 Sans que son Époux veuille s'éloigner,  
 Lui qui doit sans fin sur nous tous régner.

— *Bien será que la tomemos  
 Para este nuestro rebaño,  
 Y que la regocijemos*

*Para ganar su amistad,  
 Pues ha tomado Marido  
 Que sin fin ha de reinar.*

## POÉSIE XXI

### Pour une profession.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XIV*.

Oh ! quelle faveur sans égale !  
Quel mariage saint est ici contracté !  
C'est le Roi de la Majesté,  
Qui devient cet Époux que nul autre n'égale.

Oh ! combien est heureux le sort  
Qu'attendait votre âme charmée !  
Dieu vous prend pour sa bien-aimée,  
Lui qui vous conquit par sa mort.  
A le servir montrez-vous forte,  
Suivant le doux serment prêté,  
Car le Roi de la Majesté  
Est l'Époux qui vous reconforte.

Riches bijoux vous donnera  
Ce noble Époux, ce Roi céleste.  
Sa consolation vous reste,  
Et nul ne vous la ravira.

---

*¡ Oh qué bien tan sin segundo !  
¡ Oh casamiento sagrado !  
Que el Rey de la Majestad  
Haya sido el desposado.  
¡ Oh qué venturosa suerte  
Os estaba aparejada,  
Que os quiere Dios por amada,  
Y haos ganado con su muerte !*

*En servirle estad muy fuerte,  
Pues que lo habeis profesado,  
Que el Rey de la Majestad  
Es ya vuestro desposado.  
Ricas joyas os dará  
Este Esposo, Rey del cielo ;  
Daros ha mucho consuelo,  
Que nadie os lo quitará,*

Un esprit humble en sa présence,  
 C'est là ce qu'il veut mettre en vous.  
 Il est votre Roi, votre Époux,  
 Il en aura bien la puissance.

Il vous donnera, ce Seigneur,  
 Amour saint et vertu si pure,  
 Que vous pourrez, je vous l'assure,  
 Du monde perdre la terreur,  
 Et mieux encor du démon même  
 Qui, dès ce jour, est garrotté,  
 Car le Roi de la Majesté  
 Est aujourd'hui l'Époux suprême.

*Y sobre todo os dará  
 Un espíritu humillado.  
 Es Rey y bien lo podrá,  
 Pues quiere hoy ser desposado.*

*Mas os dará este Señor  
 Un amor tan santo y puro,*

*Que podréis, yo os lo aseguro,  
 Perder al mundo el temor,  
 Y al demonio muy mejor,  
 Porque hoy queda maniatado ;  
 Que el Rey de la Majestad  
 Ha sido hoy el desposado.*

## POÉSIE XXII

### Pour une profession.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XIII*.

Vous qui livrez les bons combats  
Sous cet étendard salulaire,  
Ne dormez pas, ne dormez pas,  
Car il n'est point de paix sur terre !

Comme un chef valeureux et fort,  
Voulut mourir notre Dieu même ;  
Nous qui lui donnâmes la mort,  
Suivons ce Seigneur qui nous aime.  
Oh ! quel sort plein de doux appas  
Produisit pour lui cette guerre !  
Ne dormez pas, ne dormez pas,  
Parce que Dieu manque à la terre !

Avec un grand contentement,  
Sur la croix s'offrant en victime,  
Il nous illumina vraiment  
Par sa patience sublime.

---

*Todos los que militáis  
Debajo de esta bandera,  
Ya no durmáis, ya no durmáis,  
Pues que no hay paz en la tierra.*

*Ya como capitán fuerte  
Quiso nuestro Dios morir :  
Comencémosle á seguir,  
Pues que le dimos la muerte.*

*¡ Oh ! ¡ qué venturosa suerte  
Se le siguió desta guerra !  
Ya no durmáis, ya no durmáis,  
Pues Dios falta de la tierra.*

*Con grande contentamiento  
Se ofrece á morir en cruz,  
Por darnos á todos luz  
Con su grande sufrimiento.*

Oh ! quel victorieux trépas !  
 Et qu'heureuse fut cette guerre !  
 Ne dormez pas, ne dormez pas,  
 Parce que Dieu manque à la terre !

Point de lâche au cœur anxieux ;  
 Risquons la vie en sacrifice.  
 Nul ne saurait la garder mieux  
 Qu'en la perdant à son service.  
 Puisque Jésus, guidant nos pas,  
 Sert de récompense à la guerre,  
 Ne dormez pas, ne dormez pas,  
 Car il n'est point de paix sur terre.

Offrons-nous courageusement,  
 Pour Jésus, à donner nos vies,  
 Et nous irons joyeusement  
 A ses noces trois fois bénies.  
 Suivons ses drapeaux pas à pas,  
 Le Christ en avant nous éclaire.  
 Point de crainte ! Ne dormez pas,  
 Car il n'est point de paix sur terre.

*¡ Oh glorioso vencimiento !  
 ¡ Oh dichosa aquesta guerra !  
 Ya no durmáis, ya no durmáis,  
 Pues Dios falta de la tierra.*

*No haya ningún cobarde,  
 Aventuremos la vida,  
 Pues no hay quien mejor la guarde  
 Que el que la da por perdida.  
 Pues Jesús es nuestra guía  
 Y el premio de aquesta guerra ;*

*Ya no durmáis, ya no durmáis,  
 Porque no hay paz en la tierra.*

*Ofrezcámonos de veras  
 A morir por Cristo todas,  
 Y en las celestiales bodas  
 Estaremos placenteras.  
 Sigamos estas banderas,  
 Pues Cristo va en delantera :  
 No hay que temer, no durmáis,  
 Pues que no hay paz en la tierra.*



## POÉSIE XXIII

### Pour une profession.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XV.*

Notre Époux, dans sa tendresse  
Nous veut en prison.  
O gai ! C'est bien l'allégresse  
De la religion !

Riches noces que lui-même  
Daigna préparer Jésus,  
Donnant aux âmes qu'il aime  
La lumière des élus !  
Suivons la croix, doux emblème,  
En grande perfection.  
O gai ! C'est le but suprême  
De la religion !

C'est l'état humble et modeste  
Choisi de Dieu par amour,  
Où du péché si funeste  
Il nous défend chaque jour.

---

*Pues que nuestro Esposo  
Nos quiere en prisión,  
A la gala, gala  
De la religión.*

*¡ Oh ! ¡ qué ricas bodas  
Ordenó Jesús !  
Quiérenos á todas,  
Y danos la luz.*

*Sigamos la cruz  
Con gran perfección :  
A la gala, gala  
De la religión.*

*Este es el estado  
De Dios escogido,  
Con que del pecado  
Nos ha defendido.*

Il veut, aimable promesse,  
 Consoler dans l'oraison  
 Qui sait rester en liesse  
 Dans cette prison.

Il nous veut grandes princesses  
 Au sein des gloires sans fin,  
 Si, pour gagner des richesses,  
 Nous laissons ce monde vain,  
 Et sa fange et ses ivresses,  
 Sources de perte.  
 O gai ! Voilà les largesses  
 De la religion !

O désirable esclavage  
 De si grande liberté !  
 Vie heureuse et sans nuage  
 Pour toute l'éternité !  
 Je veux que mon cœur s'enchaîne  
 Dans cette réclusion.  
 O gai ! C'est l'aimable chaîne  
 De la religion !

*Hanos prometido  
 La consolación,  
 Si nos alegramos  
 En esta prisión*

*Darnos ha grandezas  
 En la eterna gloria,  
 Si por sus riquezas  
 Dejamos la escoria  
 Que hay en este mundo  
 Y su perdición :*

*A la gala, gala  
 De la religión.*

*¡ Oh ! ¡ qué captiverio  
 De gran libertad !  
 ¡ Venturosa vida  
 Para eternidad !  
 No quiero librar  
 Ya mi corazón :  
 A la gala, gala  
 De la religión.*

POÉSIES POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR  
ET DES SAINTS

POÉSIE XXIV

A la Croix du Sauveur.

Au rapport du père André de l'Incarnation, dans ses *Miscelâneas*, ces trois strophes se trouvaient au xviii<sup>e</sup> siècle chez les carmélites de Salamanque, tracées de la main de la sœur Guimar du Saint-Sacrement, avec une attestation de cette religieuse portant qu'elles étaient bien de sainte Térèse. On trouve au Registre conventuel de cette communauté une religieuse de ce nom, quatorzième professe du monastère (1576). Une copie de cette poésie se gardait à Ségovie et une autre à Batuecas. La Fuente l'a donnée d'après un manuscrit de la Bibl. nat. de Madrid, *Poesia XXVIII*. Il manque une partie de l'avant-dernier vers.

Croix, repos savoureux de ma vie éperdue,

O croix, soyez la bienvenue!

Le plus faible deviendra fort,

Noble étendard, sous votre égide.

O vie, où revit notre mort,

---

*¡Cruz, descanso sabroso de mi vida,  
Vos sedís la bienvenida!*

*¡ Oh bandera en cuyo amparo  
El más flaco será fuerte!  
¡ Oh vida de nuestra muerte,*

Vous brisez sa chaîne perfide.  
 Du lion maîtrisant l'effort,  
 Par vous sa puissance est vaincue.  
 O croix ! Soyez la bienvenue !  
 Étranger à la liberté,  
 Qui vous hait dans les fers s'enlace ;  
 Mais nul écart n'est redouté  
 De qui s'approche et vous embrasse.  
 Heureux empire en vérité,  
 Où n'entre pas le mal qui tue !  
 O croix ! Soyez la bienvenue !

Par vous l'homme fut délivré,  
 Lui, longtemps captif et sans aide.  
 Par vous le mal est réparé,  
 Si coûteux qu'en fût le remède :  
 Dieu vous fit le gage assuré  
 D'une joie encore inconnue.  
 O croix ! Soyez la bienvenue !

*Que bien la has resucitado !  
 Al león has amansado,  
 Pues por ti perdió la vida.  
 ¡ Vos seáis la bienvenida !*

*Quien no os ama está cautivo  
 Y ajeno de libertad ;  
 Quien á vos quiere llegar  
 No tendrá en nada desvío.  
 ¡ Oh dichoso poderío*

*Donde el mal no halla cabida !  
 ¡ Vos seáis la bienvenida !*

*Vos fuisteis la libertad  
 De nuestro gran cautiverio ;  
 Por vos se reparó el mal  
 Con tan costoso remedio.  
 Para con Dios fuisteis medio  
 De alegría . . . . .  
 ¡ Vos seáis la bienvenida !*

## POÉSIE XXV

### A la Croix.

D'après la tradition constante des carmélites de Soria, les strophes suivantes furent composées par sainte Térèse dans leur couvent nouvellement fondé, pour y être chantées le 14 septembre 1581, à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la Croix : pieuse dévotion qui depuis lors a toujours été en usage. La Fuente a fait mention de ces strophes dans son édition de 1861, mais sans en donner le texte qu'il disait ne pas connaître. Il leur a donné place dans son édition de 1881, aux *Documentos relativos á Santa Teresa y sus obras*, t. VI, n° XXXVIII.

En la croix est vie et joie,  
Du ciel c'est l'unique voie.  
  
Sur la croix est le Seigneur,  
Roi du ciel et de la terre ;  
D'elle la paix vient au cœur,  
Même au milieu de la guerre.  
Elle bannit d'ici-bas  
Les maux auxquels sont en proie  
Les mortels jusqu'au trépas.  
Du ciel c'est l'unique voie.

---

*En la cruz está la vida  
Y el consuelo,  
Y ella sola es el camino  
Para el cielo.*

*En la cruz está el Señor  
De cielo y tierra,*

*Y el gozar de mucha paz,  
Aunque haya guerra.  
Todos los males destierra  
En este suelo,  
Y ella sola es el camino  
Para el cielo.*

De la croix, au Bien-Aimé  
 L'Épouse dit, amoureuse,  
 Que cet arbre est proclamé  
 Une palme précieuse,  
 Dont le fruit a la saveur  
 Du Dieu du ciel qui l'envoie,  
 Que cette insigne faveur  
 Du ciel est l'unique voie.

La croix, arbre verdoyant,  
 Est le désir de l'Épouse,  
 A son ombre s'asseyant  
 Dans sa tendresse jalouse,  
 Pour jouir du Bien-Aimé,  
 Il faut qu'enfin elle voie  
 Que la croix, au cœur charmé,  
 Du ciel est l'unique voie.

La sainte croix, n'est-ce point  
 Un olivier tutélaire ?  
 De son huile elle nous oint  
 Et nous donne la lumière.

*De la cruz dice la Esposa  
 A su Querido  
 Que es una palma preciosa  
 Donde ha subido,  
 Y su fruto le ha sabido  
 A Dios del cielo,  
 Y ella sola es el camino  
 Para el cielo.*

*Es la cruz el árbol verde  
 Y deseado*

*De la Esposa, que á su sombra  
 Se ha sentado  
 Para gozar de su Amado,  
 El Rey del cielo,  
 Y ella sola es el camino  
 Para el cielo.*

*Es una oliva preciosa  
 La santa cruz,  
 Que con su aceite nos unta  
 Y nos da luz.*

O mon âme, prends la croix,  
 Avec une grande joie ;  
 Ne redoute pas son poids ;  
 Du ciel c'est l'unique voie.

Pour l'âme qui toute à Dieu  
 Reste constamment soumise,  
 Du monde, après son adieu,  
 Courageusement déprise,  
 Arbre de vie est la croix.  
 Sous son fardeau si l'on ploie,  
 Plus de craintes, plus d'effrois :  
 Du ciel c'est l'unique voie.

Depuis que fut mis en croix  
 Notre Sauveur adorable,  
 La gloire brille en ce bois,  
 L'honneur est son fruit durable.  
 Même en souffrant la douleur,  
 C'est la vie avec la joie,  
 Car pour guider notre cœur,  
 Du ciel c'est l'unique voie.

*Alma mía, toma la cruz  
 Con gran consuelo,  
 Que ella sola es el camino  
 Para el cielo.*

*Al alma que á Dios está  
 Toda rendida,  
 Y muy de veras del mundo  
 Desasida,  
 La cruz le es árbol de vida  
 Y de consuelo,*

*Y un camino deleitoso  
 Para el cielo.*

*Despues que se puso en cruz  
 El Salvador,  
 En la cruz está la gloria  
 Y el honor,  
 Y en el padecer dolor  
 Vida y consuelo,  
 Y el camino más seguro  
 Para el cielo.*

## POÉSIE XXVI

### Pour Noël.

Un fragment autographe de cette Poésie se trouve chez les carmélites déchaussées de Florence. La Fuente en a publié le texte en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XVIII*. Nous avons gardé, aux vers espagnols des deux dernières strophes, l'orthographe de sainte Térése, d'après une reproduction photographique qui nous a été envoyée par les carmélites de Florence.

Bergers, qui veillez avec tant d'entrain  
Sur vos blancs troupeaux, dans ce lieu champêtre,  
Voici qu'un Agneau pour vous vient de naître,  
Sachez qu'il est Fils du Dieu souverain !

Pauvre et méprisé, suivant notre voie,  
Il vient. Commencez à le bien garder :  
Sans que nous puissions en avoir la joie,  
Le loup peut venir et nous l'emporter.

— Gilles, donne-moi vite la houlette  
Que nul n'ôte de ma forte main,  
Pour garder l'Agneau du loup qui le guette.  
Sais-tu pas qu'il est le Dieu souverain ?

Holà ! de plaisir et de peine ensemble  
Quel combat étrange en moi s'engagea !  
S'il est Dieu, celui qui naît, que t'en semble ?  
Comment pourrait-il être mort déjà ?

---

*¡ Ah ! pastores que veláis  
Por guardar vuestro rebaño,  
¡ Mirá que os nace un Cordero,  
Hijo de Dios soberano !*

*Viene pobre y despreciado,  
Comenzalde ya á guardar,  
Que el lobo os le ha de llevar,  
Sin que le hayamos gozado.*

*— Gil, dame acá aquel cayado  
Que no me saldrá de mano,  
No nos lleven al Cordero.  
¿ No ves que es Dios soberano ?*

*Sonzas que estoy aturdido  
De gozo y de penas junto.  
Si es Dios el que os ha nacido,  
¿ Cómo puede estar difunto ?*



— Aussi bien que Dieu cet enfant est homme,  
Il aura toujours sa vie en sa main.  
Vois, il est l'Agneau que tout le ciel nomme,  
Le Fils bien-aimé du Dieu souverain.

Je ne sais pourquoi chacun le demande,  
Puisqu'ensuite on veut le combattre à mort.  
Gilles, par ma foi, mieux vaut qu'il se rende  
Au pays heureux dont il vint d'abord ;  
Car c'est le péché qui du ciel exile,  
Et le seul vrai bien est tout en sa main.  
— Puisqu'il est venu, qu'il souffre docile,  
Ce Dieu parmi nous si grand souverain !

— Tu ne parais pas souffrir de ses peines.  
Il fut vrai jadis, tout comme aujourd'hui,  
Qu'en tirant profit des douleurs humaines,  
On compte pour rien le malheur d'autrui.  
— Ne vois-tu donc pas quel titre il emporte ?  
Pasteur d'un troupeau sans nombre et sans fin.  
— Néanmoins, pour moi c'est chose très forte,  
Que puisse mourir un Dieu souverain !

— ¡ Oh ! que es hombre también junto.  
La vida estará en su mano :  
Mirá que es este Cordero  
Hijo de Dios soberano.

No se para qué le piden,  
Pues le dan despues tal gerra.  
Mia fe, Jil, mijor sera  
Que se nos torne a su tierra,  
Si el pecado nos destierra  
Y esta el bien todo en su mano.

— ¡ Ya que a venido padezca  
Este Dios tan soberano !

— Poco te duele su pena.  
¡ O como es cyerto, del ombre,  
Cuando nos viene provecho,  
El mal ajeno se asconde !  
— ¿ No ves que gana rrenombre  
De pastor de gran rrebaño ?  
— Con todo, es cosa muy fuerte  
Que muera Dios soberano !

## POÉSIE XXVII

### Pour Noël.

Un fragment autographe de ce morceau se conserve chez les carmélites déchaussées de Florence, comme celui de la Poésie XXVI. La Fuente en a publié le texte en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XX*. Nous reproduisons fidèlement, dans la transcription espagnole des trois premières strophes, l'orthographe de sainte Térése.

Aujourd'hui même un Berger bienfaisant,  
Notre parent, ô Gilles, nous arrive,  
Pour nous sauver. Il faut donc qu'on le suive,  
Puisqu'il est un Dieu tout-puissant.

Et c'est pour cela que de la fournaise,  
Prison de Satan, il nous tire à l'aise ;  
Mais il est parent de notre cher Blaise,  
Comme de Menga, comme de Laurent.  
Oh ! qu'il est vraiment un Dieu tout-puissant !

— S'il est Dieu, comment a-t-on pu le vendre,  
Et sur une croix s'est-il laissé pendre ?

— Tuant le péché, c'est pour nous apprendre  
Que s'il veut souffrir, lui, quoique innocent,  
Gilles, c'est qu'il est un Dieu tout-puissant.

---

*Oy nos viene a rredimir  
Un çagal, nuestro pariente,  
Jil, que es Dios obnipotente.*

*Por eso nos a sacado  
De prision a Satanas ;  
Mas es pariente de Bras,  
Y de Menga, y de Llorente,*

*¡ O ! que es Dios obnipotente !*

*— Pues si es Dios ¿ como es vendido ?  
Y muere crucificado ?*

*— ¿ No ves que mato el pecado  
Padeciendo el ynocente ?  
Jil, que es Dios obnipotente.*

Ma foi! je l'ai vu naissant, et sa mère  
Est une très belle et douce Bergère.

— S'il est Dieu, comment a-t-il voulu, frère,  
A si pauvre monde être obéissant?

— Ne vois-tu donc pas qu'il est tout-puissant?

Laisse-là, crois-moi, ces questions vaines,  
Pour le bien servir unissons nos peines.  
Puisqu'il vient mourir en brisant nos chaînes,  
Mourons avec lui, nous, mon cher Laurent,  
Car c'est, tu le vois, un Dieu tout-puissant!

*¡ Mi fe! yo lo vi nacido  
Y una muy linda Zagala.  
— Pues, si es Dios, ¿ cómo ha querido  
Estar con tan pobre gente?  
— ¿ No ves que es omnipotente?*

*Dejate desas preguntas,  
Miremos por le servir;  
Y pues El viene á morir,  
¡ Muramos con El, Lorente,  
Pues es Dios omnipotente!*

## POÉSIE XXVIII

### Pour Noël.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XVII*.

Puisque notre Dieu, dans sa bonté sainte,  
Nous donna l'amour, ce n'est pas douteux,  
N'ayons désormais plus aucune crainte,  
Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

Le Père éternel, grâce sans seconde !  
Nous donne son Fils, son unique Amour.  
Il vient aujourd'hui paraître en ce monde,  
D'une pauvre grange il fait son séjour.  
Oh ! quelle allégresse, après notre plainte !  
Enfin l'homme est Dieu : destin bienheureux !  
N'ayons désormais plus aucune crainte,  
Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

— Comment donc, Pascal, en cette aventure,  
Si haute franchise et si grands efforts,  
Pour ainsi choisir une pauvre bure,  
En abandonnant nos mondains trésors ?

---

*Pues el amor  
Nos ha dado Dios,  
No hay que temer :  
¡ Muramos los dos !*

*Danos el Padre  
A su único Hijo :  
Hoy viene al mundo  
En un pobre cortijo.*

*¡ Oh gran regocijo,  
Que ya el hombre es Dios !  
No hay que temer :  
¡ Muramos los dos !*

*— Pues ¿ cómo, Pascual,  
Hizo esa franqueza,  
Que toma un sayal,  
Dejando riqueza ?*

— C'est la pauvreté que son cœur préfère.  
 Suivons-le, du moins, soyons courageux.  
 Puisque comme nous homme il vient se faire,  
 Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

— Et pour ce bienfait si grand, si sublime,  
 Quel prix en retour lui donnera-t-on ?  
 — De grands coups de fouet, exécration crime !  
 Barbarie étrange et forfait sans nom !  
 Ah ! quelle profonde et noire tristesse,  
 Que notre salut lui soit tant coûteux !  
 Si c'est vrai, pour nous, allons sans faiblesse,  
 Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

— Eh ! comment oser traiter de la sorte  
 Celui que l'on sait être tout-puissant ?  
 De méchantes gens, lui formant escorte,  
 Le feront mourir, perdant tout son sang.  
 — S'il en est ainsi, Laurent, nous qu'il aime,  
 Dérobons-le vite à ces furieux.  
 — Et ne vois-tu pas qu'il le veut lui-même ?  
 Mourons tous les deux ! Mourons tous les deux !

— *Más quiere pobreza.*  
*Sigámosle nos,*  
*Pues ya viene hombre :*  
*¡ Muramos los dos !*

— *Pues ¿ qué le darán*  
*Por esta grandeza ?*  
 — *Grandes azotes*  
*Con mucha cruera.*  
*¡ Oh ! ¡ qué gran tristeza*  
*Será para nos !*

*Si esto es verdad,*  
*¡ Muramos los dos !*

— *Pues ¿ cómo se atreven,*  
*Siendo Omnipotente ?*  
*El ha de ser muerto*  
*De una mala gente.*

— *Pues si eso es, Llorente,*  
*Hurtémosle nos.*  
 — *¿ No ves que él lo quiere ?*  
*¡ Muramos los dos !*

## POÉSIE XXIX

## Pour Noël.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Guerva, *Poesia XXII*.

Petit servant, regarde vite,  
 Qui donc appelle si matin?  
 — Ce sont des anges en visite,  
 Et l'aube s'annonce au lointain.

J'ai senti, tantôt, la brise légère,  
 Qui me paraissait comme une chanson.  
 Viens, Blaise, allons voir la douce Bergère,  
 Alors je saurai d'où venait le son.

Petit servant, regarde vite,  
 Qui donc appelle si matin?  
 — Ce sont des anges en visite,  
 Et l'aube s'annonce au lointain.

Est-elle parente avec notre alcade?  
 Quelle est cette fille? Il faut le savoir.  
 — Fille du Dieu Père, en cette bourgade  
 Elle brille, étoile, au fond du ciel noir.

*Mi gallejo, mira quién llama.*  
 — Angeles son, que ya viene el alba.

*Hème dado un gran zumbido*  
*Que parecía cantillana:*  
*Mira, Bras, que ya es de día,*  
*Vamos á ver la Zagala.*

*Mi gallejo, mira quién llama.*  
 — Angeles son, que ya viene el alba.

*¿ Es pariente del alcalde,*  
*U quién es esta doncella?*  
 — *Ella es hija de Dios Padre,*  
*Relumbra como una estrella.*

Petit servant, regarde vite,  
 Qui donc appelle si matin?  
 — Ce sont des anges en visite,  
 Et l'aube s'annonce au lointain.

*Mi gallejo, mira quién llama.  
 — Angeles son, que ya viene el alba.*

## POESIE XXX

### Pour la Circoncision.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après les Recueils de Madrid, de Cuerva et de Guadalajara, *Poesía XXIII*. Le texte donné par La Fuente semble présenter une lacune à l'avant-dernière strophe ; nous avons cru devoir y suppléer par un vers, qu'on nous a dit se rencontrer en quelques copies.

Hélas ! je suis tout en émoi.  
Regarde, petit Dominique,  
Cet enfant, de Dieu Fils unique,  
Verse son sang. Dis-moi pourquoi.  
  
Pourquoi sur lui fait-on justice ?  
Je le demande en gémissant.  
Il n'est point en lui de malice,  
Car cet enfant est innocent.  
Il eut même la convoitise,  
Et je ne sais vraiment pourquoi,  
De m'aimer beaucoup, sans feintise.  
Dominique, le sais-tu, toi ?  
  
Done, à peine a-t-il pris naissance,  
Qu'on va déjà le tourmenter !  
— Oui, sa mort brise la puissance  
Du mal qu'il cherche à supplanter.

---

*Vertiendo está sangre,  
¡ Dominguito, eh !  
Yo no sé por qué.*

*¿ Por qué, te pregunto,  
Hacen del justicia,  
Pues es inocente  
Y no tiene malicia ?  
Tuvo gran codicia,*

*Yo no sé por qué,  
De mucho amarme.  
¡ Dominguito, eh !*

*¿ Pues luego en naciendo  
Le han de atormentar ?  
— Si que está muriendo  
Por quitar el mal.*



Oh ! quel grand Pasteur va-t-il être ?  
 Par ma foi ! rempli de vertu,  
 Nous n'aimerions pas un tel maître ?  
 Eh ! Dominique, qu'en dis-tu ?

Pourquoi, je te demande encore,  
 Ne l'as-tu donc pas regardé ?  
 Car l'innocence le décore.

— Oui, déjà me l'ont raconté

Petit Blaise et Laurent lui-même.

— Ce serait bien dommage, hélas !

De ne pas aimer qui nous aime,

Cher Dominique, n'est-ce pas ?

*¡ Oh ! qué gran Zagal*

*Será, por mi fe !*

*[¡ Y no lo amaremos !]*

*¡ Dominguillo, eh !*

*Yo no sé por qué*

*Tu no lo has mirado,*

*Que es Niño inocente.*

*— Ya me lo han contado*

*Brasillo y Llorente.*

*— Gran inconveniente*

*Será de no amalle.*

*¡ Dominguillo, eh !*

## POÉSIE XXXI

### Pour la Circoncision.

On lit, en tête de cette Poésie, au Recueil de Cuerva : « Autres vers composés par la même sainte Tèreſe pour la fête de la Circoncision, dont elle était très dévote. Une veille de cette fête, tandis que les religieuses se trouvaient à la récréation du soir, la sainte sortit de sa cellule emportée par une merveilleuse ferveur. Dans un admirable transport d'esprit, elle dansait et chantait. Elle voulut que la communauté se joignit à elle, ce qui eut lieu au milieu d'une allégresse spirituelle extraordinaire. La danse dont la sainte mère et ses filles usaient en ce temps-là n'était pas régulièrement ordonnée ni avec accompagnement de guitare. On se contentait de frapper dans ses mains selon cette parole du roi David : *Omnes gentes, plaudite manibus*, en allant et venant de-ci de-là, avec plus d'harmonie et de grâce spirituelle que d'artifice humain. » Cette poésie, publiée par La Fuente en 1861, *Poesia XXI*, se trouve dans les Recueils de Cuerva, de Gualajara et de Madrid. La première strophe manque dans celui de Cuerva.

Cet enfant

Vient pleurant.

Gilles, ne sois pas rebelle,

Regarde, car il t'appelle.

Sur la terre, il vint du ciel,

Pour faire cesser la guerre.

Sa lutte commence, austère,

Son sang coule, c'est réel.

---

*Este Niño viene llorando :  
Mirale, Gil, que te está llamando.*

*Vino del cielo à la tierra  
Para quitar nuestra guerra.  
Ya comienza la pelea,  
Su sangre está derramando :*

Gilles, ne sois pas rebelle,  
Regarde, car il t'appelle.

Si puissant fut son amour,  
Que pleurer est peu de chose.  
Au courage, il se dispose,  
Devant commander un jour.

Gilles, ne sois pas rebelle,  
Regarde, car il t'appelle.

Il doit être cher à tous.  
Oh ! qu'il est juste qu'on pleure !  
Il commence de bonne heure  
A verser son sang pour nous.  
Gilles, ne sois pas rebelle,  
Regarde, car il t'appelle.

— S'il ne venait pour mourir,  
En son nid il prendrait gîte.  
— Vois-tu pas qu'il nous visite  
En lion qui sait rugir ?  
Gilles, ne sois pas rebelle,  
Regarde, car il t'appelle.

*Mirale, Gil, que te está llamando.*

*Fué tan grande el amorio,  
Que no es mucho estar llorando,  
Que comienza á tener brio,  
Habiendo de estar mandando :  
Mira, Gil, que te está llamando.*

*Caro nos ha de costar,  
Pues comienza tan temprano*

*A su sangre derramar.*

*Deberemos de estar llorando :  
Mira, Gil, que te está llamando.*

— *No viniera él á morir,  
Pudiera estarse en su nido.*  
— *¿ No ves, Gil, que si ha venido  
Es como león bramando ?  
Mira, Gil, que te está llamando.*

— Pascal, que veux-tu de moi  
 Par tes grands cris d'anathème ?  
 — Que tu l'aimes, puisqu'il t'aime  
 Et tremble de froid pour toi.  
 Gilles, ne sois pas rebelle,  
 Regarde, car il t'appelle.

— Dime, Pascual, ¿ que me quieres,  
 Que tantos gritos me das ?  
 — Que le ames, pues que te quiere,

Y por ti está tiritando.  
 Mira, Gil, que te está llamando.

## POÉSIE XXXII

### Pour l'Épiphanie.

Publiée par La Fuente en 1861, d'après le Recueil de Tolède, *Poesia XIX*.

Puisque dans le ciel, sans voile,  
Vient d'apparaître l'étoile,  
Cher troupeau, loin de nos toits,  
Allez donc avec les Rois.

Allons tous voir le Messie  
Qui chez nous veut s'établir ;  
En lui chaque prophétie  
Sous nos yeux va s'accomplir.  
Puisqu'en nos jours, sans nul voile,  
Vient d'apparaître l'étoile,  
Cher troupeau, loin de nos toits,  
Allez donc avec les Rois.

Ah ! ses attrait nous captivent !  
A lui nos dons précieux,  
Car bientôt les Rois arrivent,  
Brûlant d'un zèle pieux.

---

*Pues que la estrella  
Es ya llegada,  
Vaya con los Reyes  
La mi manada.*

*Vamos todos juntos  
A ver al Mesias,  
Que vemos cumplidas  
Ya las profecias ;*

*Pues en nuestros dias  
Es ya llegada,  
Vaya con los Reyes  
La mi manada.*

*Llevémoste dones  
De grande valor,  
Pues vienen los Reyes  
Con tan gran hervor.*

Oh ! combien doit se complaire  
 Notre divine Bergère,  
 En voyant, loin de nos toits,  
 Mon troupeau suivre les Rois !

Laurent, pas d'inquiétude ;  
 Ne cherche aucune raison  
 Pour voir, avec certitude,  
 Un Dieu dans cet enfançon.  
 Que ton cœur soit sa conquête,  
 Pour moi, je ne m'inquiète,  
 Que de voir loin de nos toits,  
 Mon troupeau suivre les Rois.

*Alégrase hoy  
 Nuestra gran Zagala,  
 Vaya con los Reyes  
 La mi manada.*

*No cures, Llorente,  
 De buscar razón*

*Para ver que es Dios  
 Aqueste garzón.  
 Dale el corazón,  
 Y yo esté empeñada,  
 Vaya con los Reyes  
 La mi manada.*

## POÉSIE XXXIII

### A saint Hilarion.

Sainte Térèse portait une dévotion spéciale à saint Hilarion, ce héros de la solitude et l'un des pères de son ordre. Elle se recommandait avec ferveur à sa protection dans les alarmes que lui causèrent, pendant une période de son existence, la crainte d'être le jouet des esprits de ténèbres. (*Vie écrite par elle-même*, chap. xxvii.) Elle dédia un ermitage sous l'invocation de ce saint, au monastère de Saint-Joseph d'Avila. (Dép. de la sœur Térèse de Jésus, Inform. d'Avila, 1610.) La Fuente a donné le premier cette pièce de vers, d'après la Copie de Tolède, *Poesia IX*.

Un guerrier aujourd'hui remporte la victoire  
Sur le monde et ses défenseurs.  
Faisons volte-face, ô pécheurs,  
Et suivons ce sentier qui conduit à la gloire!

Au désert il faut le suivre.  
Avant l'immortalité,  
Il faut mériter de vivre  
En si haute pauvreté.  
Quelle habileté surpasse  
Celle de notre guerrier?  
Pécheurs, faisons volte-face,  
Suivons-le dans ce sentier!

---

*Hoy ha vencido un guerrero  
Al mundo y sus valedores.  
¡ Vuelta, vuelta, pecadores,  
Sigamos este sendero !*

*Sigamos la soledad,  
Y no queramos morir*

*Hasta ganar el vivir  
En tan subida pobreza.  
¡ Oh ! ¡ qué grande es la destreza  
De aqueste nuestro guerrero !  
¡ Vuelta, vuelta, pecadores,  
Sigamos este sendero !*

Les armes de pénitence  
 Lui font vaincre Lucifer.  
 Luttant par la patience,  
 De crainte il est à couvert.  
 Nous pouvons suivre la trace  
 De ce vaillant chevalier.  
 Pécheurs, faisons volte-face,  
 Suivons-le dans ce sentier!

Il n'eut qu'une sauvegarde,  
 Ce fut d'embrasser la croix.  
 Aux lumières qu'elle darde  
 Les pécheurs ont tous des droits.  
 Heureux amours dont la grâce  
 Enflamme notre guerrier!  
 Pécheurs, faisons volte-face,  
 Suivons-le dans ce sentier!

Il tient déjà la couronne,  
 Et la souffrance a pris fin.  
 A ses mérites Dieu donne  
 La gloire du séraphin.

*Con armas de penitencia  
 Ha vencido á Lucifer,  
 Combate con la paciencia,  
 Ya no tiene que temer.  
 Todos podemos valer,  
 Siguiendo este caballero.  
 ¡ Vuelta, vuelta, pecadores,  
 Sigamos este sendero!*

*No ha tenido valedores,  
 Abrazóse con la cruz :*

*Siempre en ella hallamos luz,  
 Pues la dió á los pecadores.  
 ¡ Oh! ¡ qué dichosos amores  
 Tuvo este nuestro guerrero!  
 ¡ Vuelta, vuelta, pecadores,  
 Sigamos este sendero!*

*Ya ha ganado la corona  
 Y se acabó el padecer,  
 Gozando ya el merecer,  
 Con muy encumbrada gloria.*



O victoire de la grâce  
 En notre puissant guerrier !  
 Pécheurs, faisons volte-face,  
 Suivons-le dans ce sentier !

*¡ Oh venturosa victoria  
 De nuestro fuerte guerrero !*

*¡ Vuelta, vuelta, pecadores,  
 Sigamos este sendero !*

## POÉSIE XXXIV

### A saint André.

Ces vers ont été publiés par le père Antoine de Saint-Joachim, l'année 1768, dans son *Año Teresiano*, t. XI (*día 30 de noviembre*), d'après le Recueil de Tolède. — La Fuente, *Poesía VII*.

Si, par amour, souffrir fait déjà percevoir  
Au fond des plus amers calices  
De si ravissantes délices,  
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Que sera donc pour nous la vue  
De l'éternelle Majesté,  
Puisque André, la croix entrevue,  
D'allégresse fut transporté ?  
Si même en la souffrance aiguë,  
D'un bonheur certain j'ai l'espoir,  
Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir !

Quand l'amour grandit à l'extrême,  
Il ne peut rester sans agir,  
Et le fort, pour celui qu'il aime,  
Veut des combats à soutenir.

---

*Si el padecer con amor  
Puede dar tan gran deleite,  
¿ Qué gozo nos dará el verte !  
¿ Qué será cuando veamos  
A la eterna Majestad,  
Pues de ver Andrés la cruz  
Se pudo tanto alegrar ?*

*¿ Oh ! que no puede faltar  
En el padecer deleite.  
¿ Qué gozo nos dará el verte !  
El amor cuando es crecido  
No puede estar sin obrar,  
Ni el fuerte sin pelear,  
Por amor de su Querido.*

Vainqueur du Bien-Aimé lui-même,  
 Quel bien ne peut-il recevoir?  
 Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir!

Si la mort de tous se fait craindre,  
 Comment douce est-elle pour toi?  
 — C'est qu'une vie il faut atteindre  
 Plus sublime, qui s'offre à moi.  
 Christ, par la mort qui vint t'étreindre,  
 Le plus faible est fort au devoir.

Quelle joie, ô mon Dieu, que celle de te voir!

O croix sainte, bois admirable  
 Et plein de majesté pour nous,  
 Puisque, jadis si méprisable,  
 Tu choisis un Dieu pour Époux!  
 A toi je viens, grâce ineffable!  
 Indigne de te recevoir.

Quelle joie enivrante est celle de te voir!

*Con esto le habrá vencido,  
 Y querrá que en todo acierte.  
 ¡ Qué gozo nos dará el verte !*

*Pues todos temen la muerte,  
 ¿ Cómo te es dulce el morir ?  
 — ¡ Oh ! que voy para vivir  
 En mas encumbra da suerte.  
 ¡ Oh mi Dios, que con tu muerte,  
 Al más flaco hiciste fuerte !*

*¡ Qué gozo nos dará el verte !*

*¡ Oh Cruz ! madero precioso,  
 Lleno de gran majestad,  
 Pues siendo de despreciar,  
 Tomaste á Dios por esposo ;  
 A ti vengo muy gozoso,  
 Sin merecer el quererte :  
 Esme muy gran gozo el verte !*

## POÉSIE XXXV

### A sainte Catherine, martyre.

Sainte Térèse révérait particulièrement cette sainte. Elle lui dédia un ermitage à Saint-Joseph d'Avila et fit représenter son image sur la muraille. (Dép. de la sœur Térèse de Jésus.) La Fuente a publié cette Poésie d'après le Recueil de Tolède, *Poesía VIII*.

O grande Amante  
Du Dieu jaloux!  
Étoile ardente,  
Protégez-nous!

Dès votre âge le plus tendre  
Vous choisîtes un Époux;  
Votre amour, prompt à s'éprendre,  
N'eut plus de repos pour vous.  
Vous ne serez pas suivie  
De l'âme faible et sans feu,  
Qui trop estime la vie  
Et craint de mourir pour Dieu.

---

*¡ Oh gran Amadora  
Del eterno Dios,  
Estrella luciente,  
Amparadnos vos !*

*Desde tierna edad  
Tomastes Esposo ;*

*Fué tanto el amor,  
Que no os dió reposo.  
Quien es temeroso  
No se llegue á vos,  
Si estima la vida  
Y el morir por Dios (?)*

Regardez, âmes trop lâches,  
 Cette vierge de clarté,  
 Qui de l'or rompt les attaches,  
 Et méprise la beauté.

Soudain, voyez-la saisie  
 Par un dur persécuteur.  
 La souffrance, elle est choisie  
 Par son grand et noble cœur.

Elle éprouve tant de peine  
 De vivre sans son Époux,  
 Que, de ses tourments, la gêne  
 Lui semble un repos bien doux.  
 Tout devient joie et l'enivre.  
 Elle est prête à tout souffrir ;  
 Elle refuse de vivre ;  
 Elle veut déjà mourir.

Voulons-nous, sort désirable,  
 Savourer sa joie en paix ?  
 A poursuivre un repos stable,  
 Ne nous fatiguons jamais.

*Mirad, los cobardes,  
 Aquesta doncella,  
 Que no estima el oro  
 Ni verse tan bella,  
 Metida en la guerra  
 De persecución,  
 Para padecer  
 Con gran corazón.*

*Más pena le da  
 Vivir sin su Esposo,*

*Y así en los tormentos  
 Hallaba reposo.  
 Todo le es gozoso,  
 Quiere ya morir,  
 Pues que con la vida  
 No puede vivir.*

*Las que pretendemos  
 Gozar de su gozo,  
 Nunca nos cansemos,  
 Por hallar reposo.*

O trompeuse tromperie !  
 L'âme est sans amour, sans cœur,  
 Qui voudrait être guérie,  
 Quand vivre même est douleur !

*¡ Oh engaño engañoso !  
 Y qué sin amor*

*Es querer sanar,  
 Viviendo el dolor !*

# STROPHES COMPOSÉES PAR SAINTE TÉRÈSE

ET SES RELIGIEUSES

## POÉSIE XXXVI

### Pour l'éloignement d'un incommode fléau.

Ces couplets nous ont été conservés par le père François de Sainte-Marie, au tome II de la *Reforma de los Descalzos* (lib. VI, cap. xxiii). Il raconte comment, dans les premiers temps de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, les filles de sainte Térèse demandèrent à leur mère la permission de remplacer leur tunique intérieure d'étamine par une serge grossière, qui leur tint lieu de cilice. La sainte y consentit. Mais la vermine s'étant promptement engendrée dans ce vêtement, les sœurs s'en trouvèrent inquiétées durant l'oraison. Elles firent part de leur tourment à sainte Térèse, qui les encouragea maternellement à la patience. Le même jour, après matines, la sainte les voyait rentrer au chœur en ordre de procession, un crucifix en tête, des cierges allumés à la main, chantant un naïf couplet qu'elles avaient composé pour la circonstance. Elles vinrent prendre la bénédiction de leur mère. Celle-ci improvisa sur-le-champ, pour répondre à ses filles, les strophes que nous allons donner. Dans la suite, le vêtement de serge dut être abandonné comme nuisible à la santé, mais la sainte obtint la préservation de toute vermine non seulement pour ses filles d'Avila, mais pour celles qui, en tout pays et dans la suite des temps, se montreraient par leur ferveur dignes de leurs devancières. — La Fuente, *Poesia XXIV*.

#### *Le chœur.*

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,  
Céleste Roi de la nature,  
Délivrez d'une engeance, incommode fléau,  
Cet humble habit de bure !

---

El coro  
¡ Pues nos dais vestido nuevo,  
Rey celestial,

*Librad de la mala gente  
Este sayal!*

*Sainte Térèse.*

O mes filles, prenant la croix,  
 Ayez l'âme fière.  
 Jésus, vers qui montent vos voix,  
 Lui, votre lumière,  
 Vous défendra sous son drapeau,  
 Dans cette aventure.

*Le chœur.*

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,  
 Cet humble habit de bure !

*Sainte Térèse.*

La bestiole, en l'oraison  
 Parfois inquiète  
 L'esprit faible en dévotion  
 Et l'âme imparfaite.  
 Mais en Dieu, tranquille bientôt,  
 Le cœur se rassure.

*Le chœur.*

Délivrez d'une engeance, incommode fléau,  
 Cet humble habit de bure !

S<sup>a</sup> Teresa

*Hijas, pues tomáis la cruz,  
 Tened valor,  
 Y á Jesús, que es vuestra luz,  
 Pedid favor :  
 El os será defensor  
 En trance tal.*

El coro

*¡ Librad de la mala gente  
 Este sayal !*

S<sup>a</sup> Teresa

*Inquieta este mal ganado  
 En la oración  
 El ánimo mal fundado  
 En devoción ;  
 Mas en Dios el corazón  
 Tened igual.*

El coro

*¡ Librad de la mala gente  
 Este sayal !*



*Sainte Tèreſe.*

Puisque vous vîntes pour mourir,  
 Point de défaillance !  
 Ne craignez plus, à l'avenir,  
 Si vilaine engeance.  
 Trouvez remède en Dieu plutôt,  
 Contre sa morsure.

*Le chœur.*

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,  
 Céleste Roi de la nature,  
 Délivrez d'une engeance, incommode fléau,  
 Cet humble habit de bure !

*Ensemble.*

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,  
 Céleste Roi de la nature,  
 Délivrez d'une engeance, incommode fléau,  
 Cet humble habit de bure !

S<sup>te</sup> Teresa

*Pues vinisteis á morir,  
 No desmayéis,  
 Y de gente tan civil  
 No temeréis ;  
 Remedio en Dios hallaréis  
 En tanto mal.*

El coro

*¡ Pues nos dais vestido nuevo,**Rey celestial,*

*Librad de la mala gente  
 Este sayal !*

Todas

*¡ Pues nos dais vestido nuevo,  
 Rey celestial,  
 Librad de la mala gente  
 Este sayal !*

POÉSIES  
ATTRIBUÉES A SAINTE TÉRÈSE

REMARQUES

SUR LES DEUX PIÈCES DE VERS QUI SUIVENT

---

Comme nous l'avons dit dans notre *Introduction aux Poésies de sainte Tère*se, les deux morceaux qui suivent semblent avoir été attribués à tort à notre sainte. En 1861, La Fuente écrivait du premier : « On trouve à Rome, aux Archives de la Procure générale de la Congrégation espagnole des Carmes déchaussés, une feuille volante, manuscrite, portant ces vers et les attribuant à sainte Tèrese. On me remit la copie que j'insère ici, tout en exprimant le doute qu'ils fussent réellement d'elle. L'édition des œuvres de la sainte mère, qui se fit à Naples en 1845, renferme cette poésie traduite en italien, et l'attribue à cette sainte. Malgré tout, je ne crois pas qu'elle soit d'elle, car les termes ne sont pas les siens; de plus le style, trop châtié et travaillé, ne ressemble pas à celui de sainte Tèrese, qui a plus de feu et d'entrain. Ces vers ont été imprimés en Espagne, il y a peu d'années, sous le nom du vénérable père Manuel Padial, jésuite de Cordoue, qui vivait vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, et il est certain qu'ils semblent plutôt appartenir à cette époque qu'à celle de sainte Tèrese. Du reste, cette poésie ne manque pas de valeur au point de vue mystique et littéraire, et par conséquent elle mérite d'être insérée en cette collec-

tion, quand ce ne serait que pour avoir été jugée digne de figurer comme de sainte Térése. » (T. II, *Apéndices, Secc. Segunda : Cartas, revelaciones y escritos atribuidos á santa Teresa.*)

Le sonnet qui vient ensuite a été attribué par les uns à saint François-Xavier, par les autres à sainte Térése. La pensée qui en fait le thème est digne de l'un et de l'autre, mais l'attribution semble toute gratuite et ne repose sur rien de sérieux. Pour ce qui concerne notre sainte, il est manifeste que la facture de ce morceau dénote plus d'habileté qu'on n'en trouve dans ses poésies authentiques : le sonnet à Jésus crucifié est l'œuvre d'un versificateur exercé. On peut le lire, sous le nom de saint François-Xavier, au *Romancero y cancionero sagrados*, de la *Biblioteca de autores españoles*. (Rivadeneira, Madrid, 1833.)

Depuis un certain nombre d'années, on a répandu en France, sous le nom de sainte Térése, une apostrophe au Christ en croix, pièce en prose qui s'inspire visiblement de la même pensée que le *Sonnet à Jésus crucifié*. Elle débute ainsi : « Est-ce que tu crois, ô Toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume, pour les palmes, les harpes, les merveilles, les délices espérées de ton ciel ? » Et se termine par : « Je suis prosternée à genoux, silencieuse ; mais tout mon corps tressaille sous les tourments de ton corps ; les ronces de ton front s'enfoncent dans mes tempes ; les clous de tes mains déchirent mes mains ; la plaie de ton flanc saigne sous mon cœur ! Et quoique je sois ici dans la poussière, je me confonds si bien avec mon Dieu, que je me sens là-haut crucifiée avec toi !... » Nous ignorons quel est l'auteur de ce morceau, mais nous ne pensons pas qu'après avoir lu les écrits de sainte Térése, on puisse y reconnaître l'œuvre de notre sainte.

## I

## Qu'est-ce que l'amour ?

Écoute, ô mon cœur : en ce jour,  
Je te dirai ce qu'est l'amour.

Quand l'amour agit et travaille,  
A quelque labeur obligé,  
S'il s'arrête découragé,  
S'il se fatigue ou s'il défaille,

Je dis sans détour :  
Ce n'est pas l'amour.

Quand l'amour doucement implore  
Par amoureuse attention,  
S'il déchoit en dévotion,  
S'attédie, s'inquiète encore,

Je dis sans détour :  
Ce n'est pas l'amour.

Quand il s'épuise en sécheresse  
Sous le poids de l'oppression,  
S'il répugne à l'affliction,  
N'est pas ferme, se plaint, se blesse,

Je dis sans détour :  
Ce n'est pas l'amour.

## ¿ Qué es amor ?

Oye, corazón mío,  
Te diré lo que es amor.

Quando el amor está obrando  
Lo que tiene obligación,  
Si flaquea, si se cansa,  
Si desmaya, no es amor.

Quando el amor está orando  
Con amorosa atención,  
Si decae, si se entibia,  
Si se inquieta, no es amor.

Quando en sequedad padece  
Tormento de una opresión,  
Si no sufre, si no es firme,  
Si se queja, no es amor.

Lorsque le Bien-Aimé s'absente  
 Et le laisse tout désolé,  
 S'il s'apeure, s'il est troublé,  
 S'il s'abat et s'impatiente,  
 Je dis sans détour :  
 Ce n'est pas l'amour.

Lorsque la Piété céleste  
 A l'exaucer diffère, hélas !  
 S'il ne croit pas, n'espère pas,  
 Et n'attend pas, humble et modeste,  
 Je dis sans détour :  
 Ce n'est pas l'amour.

Lorsque l'amour a de lui-même  
 Intime satisfaction,  
 Croit servir en perfection  
 Le Dieu qu'il adore et qu'il aime,  
 Je dis sans détour :  
 Ce n'est pas l'amour.

Lorsque dans la fortune adverse,  
 En tout échec malencontreux,  
 Il n'est pas humble, et, tout joyeux,  
 N'est pas affable à qui l'exerce,  
 Je dis sans détour :  
 Ce n'est pas l'amour.

*Cuando el amante se ausenta  
 Y le deja en aflicción,  
 Si se acobarda y se turba,  
 Si se abate, no es amor.*

*Cuando la piedad divina  
 Dilata la petición,  
 Si no cree, si no espera,  
 Si no aguarda, no es amor.*

*Cuando tiene de si mismo  
 El amor satisfacción  
 De que ama, de que adora,  
 De que sirve, no es amor.*

*Cuando en la adversa fortuna  
 Y en toda tribulación,  
 No es humilde, no es alegre,  
 No es afable, no es amor.*

Quand les faveurs lui sont données  
 En large ou mince portion,  
 S'il les veut avec passion,  
 Les prend, à lui seul ramenées,  
 Je dis sans détour :  
 Ce n'est pas l'amour.

**Réponse à la question :**  
**Qu'est-ce que l'amour ?**

Si rien de ce qu'on vient d'écrire  
 Ne se nomme à bon droit l'amour,  
 Mon cœur, je demande à mon tour :  
 Qu'est donc l'amour ? Veux-tu le dire ?

C'est la douce inclination  
 D'un cœur vers la Beauté divine,  
 Et que la charité termine,  
 Commencant en dilection.

Si tu désires la souffrance,  
 Pour qui tant a voulu souffrir,  
 Si lui plaire est ton seul plaisir,  
 Porter sa croix ta jouissance,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

*Cuando favores recibe  
 En una y otra porción,  
 Si los quiere, si los toma,  
 Si le llenan, no es amor.*

**Respuesta á la pregunta :**  
**¿ Qué es amor ?**

*Y pues nada de lo dicho  
 Se llama amor con razón,  
 Pregunto, corazón mio,*

*¿ No me dirás qué es amor ?*

*Amor es un dulce afecto  
 Del alma para con Dios,  
 Que termina en caridad,  
 Comenzando en dilección.*

*Si deseas padecer  
 Por quien tanto padeció,  
 Y en el padecer te alegras  
 Y en la cruz, esto es amor.*

Si ton cœur ici-bas convoite  
 De toujours vivre humilié,  
 Méprisé de tous, oublié,  
 Pour Jésus, dans la voie étroite,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si l'on n'aime pas les louanges,  
 Si, quand un honneur est rendu,  
 On le réfère, confondu,  
 A son Bien-Aimé, Roi des Anges,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si, lorsque l'infortune accable,  
 Le cœur, avec sérénité,  
 Persévère dans la gaité  
 Et dans la paix inaltérable,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si l'on veut en tout contredire  
 Ta volonté, fâcheux ennui !  
 La soumettre à celle d'autrui,  
 Par obéissance y souscrire,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

*Si en este mundo apetece  
 Vivir en humillación,  
 Y que todos te desprecien  
 Por Jesús, esto es amor.*

*Si no apetece alabanzas,  
 Y cuando le dan loor  
 Le refiere confundido  
 A su Amado, esto es amor.*

*Si en medio de adversidades  
 Persevera el corazón  
 Con serenidad, con gozo  
 Y con paz, esto es amor.*

*Si á su voluntad en todo  
 Contradice con tesón,  
 Posponiéndola á la ajena  
 Por obediencia, es amor.*

Si le cœur jamais ne s'attache,  
 Durant ses méditations,  
 Aux douces consolations,  
 Et même, en priant, s'en arrache,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

S'il vient quelque douceur insigne  
 Reçue en contemplation,  
 Qu'on renonce à cette onction,  
 Sachant bien qu'on en est indigne,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si l'on connaît bien sa bassesse,  
 Et de Dieu l'immense grandeur,  
 Si, se méprisant dans son cœur,  
 On exalte son Dieu sans cesse,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si dans une égale allégresse  
 On reçoit joie, affliction ;  
 Si peine ou satisfaction  
 Ne refroidit pas la tendresse,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

*Si cuando está meditando  
 No pega su corazón  
 A los consuelos anejos  
 Al orar, esto es amor.*

*Si las dulzuras que advierte  
 Cuando está en contemplación,  
 Sabiendo no merecerlas,  
 Las renuncia, esto es amor.*

*Si conoce su bajeza  
 Y la grandeza de Dios,  
 Y despreciándose á sí,  
 A Dios exalta, es amor.*

*Si se ve igualmente alegre  
 En gozo que en aflicción,  
 Y ni penas ni contentos  
 La entibian, esto es amor.*



Si d'une douleur très aiguë  
 On se sent le cœur transpercé  
 Voyant le Bien-Aimé blessé,  
 Par l'offense qu'il a reçue,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si l'on souhaite avec instance  
 Voir atteindre l'unique but  
 Tant d'âmes que, pour leur salut,  
 Créa la divine Puissance,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

Si tout ce que l'on peut produire,  
 Ses pensers, ses œuvres, sa voix,  
 On les offre d'un libre choix  
 Au Bien-Aimé qui les désire,  
 Je dis sans détour :  
 Voilà bien l'amour.

*Si se mira traspasada  
 De agudísimo dolor,  
 Al contemplar á su Amado  
 Ofendido, esto es amor.*

*Si desea eficazmente  
 Que cuantas almas crió*

*La divina Omnipotencia  
 Se salven, esto es amor.*

*Y en fin, si cuanto produce  
 Su pensar, su obrar, su voz,  
 Quiere que sea en obsequio  
 De su Amado, esto es amor.*

## II

## Sonnet à Jésus Crucifié.

Pour t'aimer, ô mon Dieu, ce qui le plus m'engage,  
Ce n'est pas le beau ciel à mes efforts promis ;  
L'enfer tant redouté ne me fait davantage  
Cesser de t'offenser comme tes ennemis.

C'est toi seul, mon Jésus, lorsque je t'envisage  
Cloué sur cette croix, tous les membres meurtris,  
Quand j'aperçois ton corps si blessé par l'outrage,  
Et de ta mort l'angoisse au milieu des mépris.

Et de telle façon ton amour me pénètre  
Que, sans ton paradis, moi, je te chérirais ;  
Si l'enfer n'était pas, toujours je te craindrais.

Tes dons ne me sont rien pour que je t'aime, ô Maître,  
Mais de ce que j'attends si je désespérais,  
Tout autant que je t'aime encor je t'aimerais.

*No me mueve, mi Dios, para quererte  
El cielo que me tienes prometido,  
Ni me mueve el infierno tan temido  
Para dejar por eso de ofenderte.*

*Tú me mueves, mi Dios ; muéveme el  
Clavado en esa cruz y escarnecido ;  
Muéveme ver tu cuerpo tan herido ;  
Muévenme tus afrentas y tu muerte.*

*Muéveme en fin tu amor, y en tal  
[manera  
Que, aunque no hubiera cielo, yo te  
[amara,  
Y aunque no hubiera infierno, te  
[temiera.*

*No me tienes que dar por que te quiera,  
Pues, aunque lo que espero no es  
[perara,  
Lo mismo que te quiero te quisiera.*

# DOCUMENTS

RELATIFS A SAINTÉ TÉRÈSE ET A SES ÉCRITS

# DOCUMENTS

RELATIFS A SAINTE TÉRÈSE ET A SES ÉCRITS

Copies des saints etes publiés par son d'...

Vive dieu et son  
Y de son...  
Que...

En...  
Y...  
D...  
B...  
M...  
P...  
M...



## DOCUMENTS

RELATIFS A SAINTE TÉRÈSE ET A SES ÉCRITS

---

### DOCUMENT 28.

POÉSIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

(Voir Poésie II, p. 337.)

*Nous empruntons cette pièce au Recueil des Poésies de saint Jean de la Croix publié en 1904 à Burgos sous ce titre : San Juan de la Cruz. Poesías. Colección formada por el P. Angel María de santa Teresa, carmelita descalzo.*

### Coplas del alma que pena por ver á Dios.

Vivo sin vivir en mí,  
Y de tal manera espero  
Que muero porque no muero.

En mí yo no vivo ya,  
Y sin Dios vivir no puedo ;  
Pues sin él y sin mí quedo,  
Este vivir ¿ qué será ?  
Mil muertes se me hará,  
Pues mi misma vida espero,  
Muriendo porque no muero.

Esta vida que yo vivo  
 Es privación de vivir;  
 Y así, es continuo morir  
 Hasta que viva contigo;  
 Oye, mi Dios, lo que digo,  
 Que esta vida no la quiero,  
 Que muero porque no muero.

Estando ausente de ti,  
 ¿Qué vida puedo tener,  
 Sino muerte padecer,  
 La mayor que nunca vi?  
 Lástima tengo de mí,  
 Pues de suerte persevero,  
 Que muero porque no muero.

El pez que del agua sale,  
 Aun de alivio no carece,  
 Que la muerte que padece,  
 Al fin la muerte le vale;  
 ¿Qué muerte habrá que se iguale  
 A mi vivir lastimero,  
 Pues si más vivo más muero ?

Cuando me empiezo aliviar  
 De verte en el Sacramento,  
 Háceme más sentimiento  
 El no te poder gozar;  
 Todo es para más penar,  
 Y mi mal es tan entero,  
 Que muero porque no muero.

Y si me gozo, Señor,  
 Con esperanza de verte,  
 En ver que puedo perderte  
 Se me dobla mi dolor,  
 Viviendo en tanto pavor,  
 Y esperando como espero,  
 Que muero porque no muero.

Sácame de aquesta muerte,  
Mi Dios, y dame la vida :  
No me tengas impedida  
En este lazo tan fuerte ;  
Mira que muero por verte,  
Y de tal manera espero,  
Que muero porque no muero.

Lloraré mi muerte ya,  
Y lamentaré mi vida  
En tanto que detenida  
Por mis pecados está.  
¡ Oh mi Dios ! ¿ Cuándo será  
Cuando yo diga de vero :  
Vivo ya porque no muero ?

## DOCUMENT 29.

### DÉPOSITION JURIDIQUE DE JULIEN D'AVILA

*Cette déposition, encore inédite en espagnol et en français, porte ce titre au premier procès d'Avila (1595-1596) : Déclaration qu'a présentée par écrit Julien d'Avila, chapelain du couvent de Saint-Joseph. Julien la lut le 24 avril 1596, devant don Pierre de Tablarès, archidiacre d'Avila, chargé de faire les informations diocésaines sur le renom de sainteté de la mère Tèreze de Jésus.*

Moi, Julien d'Avila, je déclare en premier lieu que je fis la connaissance de la sainte mère Tèreze de Jésus fort peu de temps avant qu'elle fondât le premier couvent des Déchaussées d'Avila. Cependant je savais déjà, et je sais très positivement, qu'elle est née à Avila, et que ses parents habitaient tout près de Saint-Dominique, fort ancienne paroisse de la ville. Autant que je m'en puis souvenir, j'ai vu son père : c'était un homme fort bien fait, qu'on appelait *le tolédan*. J'ai su depuis qu'il se nommait Alphonse Sanchez de Cepeda, et sa mère, doña Béatrix de Ahumada. Ce sont, je le sais, des gens nobles et de qualité; tous leurs proches sont tenus pour tels dans Avila.

Je déclare que depuis que j'ai fait la connaissance de la sainte mère Tèreze de Jésus, vers l'année 1562 — celle-là même où elle établit le premier couvent de l'ordre primitif des anciens Pères du Carmel, celui des Déchaussées d'Avila, qui porte le titre de Saint-Joseph et dont elle fut la fondatrice, — j'ai traité et conversé avec elle, je l'ai confessée et communiée l'espace d'environ vingt ans, sauf quelques intervalles provenant de voyages que j'eus à faire par son ordre et pour l'utilité de ses fondations, ainsi que je le dirai plus loin. En outre, dans la plupart des voyages et des fondations que la sainte mère eut à réaliser, au cours de ces vingt années jusqu'au jour où Dieu la rappela à lui, c'est moi qui l'ai escortée et assistée. Je séjournais dans les localités où se faisaient les fondations, aussi longtemps que ma présence était néces-



saire; sur son ordre, je rentrais ensuite à Avila. En conséquence, les réponses que je donnerai aux questions qui me seront faites reposent, non sur des renseignements reçus, mais sur ce que j'ai vu de mes yeux et sur les communications que j'ai eues avec elle durant tout ce temps. Je déclare aussi que pour les débuts et la conduite de ses fondations, j'étais seul à l'aider et à m'occuper de ses affaires. Et par le fait, elle n'avait alors personne qu'elle pût en charger plus facilement, d'abord parce que je fus le premier chapelain du monastère d'Avila, ensuite parce qu'avant même d'exercer cette fonction, elle savait parfaitement que je m'employais pour elle du plus grand cœur et que je mettais toute la diligence en mon pouvoir pour exécuter ses ordres. Effectivement, j'étais entièrement persuadé que Dieu l'assistait d'une façon très particulière en toutes ses entreprises.

Dans ses voyages, je la communiais tous les jours lorsque nous en avions le moyen. Jamais, quand la chose était possible, je ne manquais de célébrer la messe en chemin, et d'ordinaire c'était moi qui la confessais, ainsi que ses compagnes. J'étais témoin de la régularité et de la fidélité aux lois de la clôture qu'elle gardait en ses voyages, fidélité aussi parfaite que si elle se fût trouvée à l'intérieur du cloître. En arrivant au lieu où elle devait s'arrêter, elle se procurait aussitôt, dans l'auberge ou hôtellerie où elle entrait, une pièce où personne ne pût pénétrer, et la clôture y était gardée autant que faire se pouvait. Elle confiait à l'une de ses compagnes la fonction de portière, afin que nul n'entrât dans la pièce où elle était avec ses religieuses. Et afin qu'aucune des sœurs non plus n'en sortit pour quoi que ce fût, nous choisissions une femme de l'hôtellerie, celle qui nous paraissait la plus sûre, et elle était seule à entrer dans la pièce ou à en sortir pour les choses nécessaires. Tout cela se faisait pour que personne ne pût voir la sainte mère et les religieuses qu'elle menait avec elle, et que de leur côté celles-ci ne vissent personne. Lorsqu'elles sortaient de l'hôtellerie pour se remettre en route, elles étaient couvertes de leurs voiles, en sorte que nul, soit sur les chemins, soit dans les hôtelleries, ne pouvait voir leurs visages. On savait seulement que c'étaient des religieuses, parce qu'elles portaient leurs habits de bure, leurs manteaux de même étoffe et leurs voiles noirs.

Bien que certains voyages fussent très longs, par exemple celui de Séville et d'autres encore, jamais la mère ni ses religieuses ne se couchaient. Elles passaient les nuits en oraison vocale et mentale, récitant

leurs heures et faisant leurs autres dévotions. Quelquefois même, elles pratiquaient les pénitences et les mortifications qu'elles eussent pu faire dans leurs monastères, et cela, avec le secret et la réserve usités dans le cloître. De ceci peuvent témoigner plusieurs religieuses qui vivent encore, et qui ont fait avec elle bien des voyages.

La ferveur qui animait cette servante de Dieu était telle, qu'aucune appréhension des difficultés ne l'arrêtait. Par les chemins, elle ne craignait ni les pluies ni les neiges en temps d'hiver, ni les fortes chaleurs au temps de l'été. En certains voyages, nous étions mouillés sans relâche, mais nous n'en fournissions pas moins notre étape. Une fois, comme il avait plu deux jours sans interruption, nous arrivâmes à une hôtellerie où nous étions presque aussi trempés de la pluie que sur les chemins. Mais elle supportait ces inconvénients, et d'autres plus pénibles, avec un courage viril, nous encourageant tous et nous animant à souffrir pour l'amour de Dieu. Quant à elle, c'était son bonheur. De là vient qu'elle ne redoutait aucune tribulation.

Une fois, je la conduisais à Salamanque au temps des plus fortes chaleurs. Pour ce motif, nous partîmes à une heure avancée, et nous dûmes faire deux ou trois lieues par une obscurité profonde. Nous menions avec nous une bête de somme, qui portait cinq cents ducats, destinés à payer la maison qu'on avait achetée dans cette ville. La bête s'écarta du chemin, de façon que tous ceux de la troupe la perdirent de vue. Elle ne reparut point de la nuit, et nous la regardions comme perdue, quand au matin un homme se remit à sa recherche, et la trouva, couchée un peu à l'écart de la route et n'ayant point bougé de là. La servante de Dieu avait un courage si grand et si universel, que quand bien même l'animal ne se fût point retrouvé, elle n'en eût pas été fort affligée, tant elle était persuadée que Celui pour qui elle entreprenait voyages et travaux était assez puissant pour la tirer de tous périls et de toutes tribulations. Sa confiance était telle, que rien ne lui semblait difficile, pourvu qu'elle atteignit le but qu'elle se proposait.

Le lendemain, l'extrême chaleur nous obligea de nouveau à voyager pendant les ténèbres d'une nuit fort obscure. Comme une partie de la troupe allait à pied et que l'autre était montée sur des mules, que de plus les chemins étaient mauvais, nous nous trouvâmes divisés. Je cherchai à rappeler notre monde, afin de nous réunir, et je priai la sainte mère de rester où elle se trouvait, avec sa compagne, une religieuse de l'Incarnation, nommée doña Quiterie. Comme les Déchaussées

étaient encore peu nombreuses, elle s'aidait au début de ses fondations des religieuses de l'Incarnation : quelques unes se fixaient dans ses monastères et y faisaient profession de la règle primitive ; les autres rentraient dans leur couvent. Je dis donc : « Restez ici — c'était à la porte de la maison d'un laboureur — pendant que j'irai faire avancer les retardataires, en sorte qu'on se réunisse et qu'on n'aille plus chacun de son côté. »

J'allai retrouver ceux dont je parlais, puis je revins avec eux pour prendre la sainte mère, mais il faisait tellement obscur, que je ne pus jamais retrouver le lieu où je l'avais laissée. Bien que le hameau fût très petit, j'eus beau le parcourir bien des fois, je ne la retrouvai point. Je dis aux autres : « Sans doute, elle est en avant avec sa compagne. Marchons et rejoignons-la. » Nous marchâmes jusqu'à ce que nous eussions retrouvé nos autres compagnons. Je pensais que la mère les avait rejoints. Quand je leur eus demandé si elle était avec eux et qu'ils m'eurent répondu négativement, Dieu sait en quel état se trouva mon âme, partie par le chagrin, partie par la confusion, car je me disais que si nous avions perdu la mère, la faute en était à ma mauvaise organisation ! Je revins précipitamment sur mes pas et mis une telle hâte, tant à pousser des cris dans l'espoir qu'on me répondrait, qu'à refaire le chemin assez long déjà parcouru, que je rencontrai la sainte mère et doña Quiterie qui arrivaient avec un paysan, lequel, moyennant récompense, leur montrait la route.

Grande fut notre joie à tous de revoir notre fondatrice à notre tête. Aussi bien prenions-nous les choses avec gaieté et contentement, non avec chagrin et fâcherie, car Dieu donnait à la sainte mère une force d'âme admirable en présence des incidents qui se présentaient.

D'autre part, il ne manquait point de la mortifier en ses voyages de bien des manières. C'est ce qui arriva spécialement en celui de Séville. Nous atteignîmes une *venta* où se trouvaient les hommes les plus pervers que j'aie rencontrés de ma vie. Nous avions avec nous le père Grégoire de Nazianze, qui venait de recevoir l'habit à Veas et qui se rendait à Séville pour y faire son noviciat. Ces hommes dirent à ce récent novice mille méchancetés, et il n'y avait aucun moyen de leur imposer silence. Les répréhensions ne faisaient, tout au contraire, qu'allumer davantage leur colère et les exciter à vomir tout ce qui leur venait à la bouche. Finalement le Seigneur permit qu'il s'élevât entre eux une contestation, sur quoi ils dégainèrent leurs épées les

uns contre les autres et quittèrent tous la *venta*, nous laissant en repos. Pendant tout ceci, la mère et les religieuses se tenaient dans leurs chars couverts, de façon que ces gens ne les virent point. S'ils les eussent aperçues, ils auraient traité la sainte mère comme ils avaient traité le père. Mais rien de tout cela ne pouvait troubler notre sainte, ni la tirer de son oraison et de son recueillement continuel.

Il y eut bien à souffrir dans cette *venta*. Comme la chaleur était excessive, le plus petit *jarro* d'eau coûtait deux *maravedis*, et il en fallait bon nombre pour chaque religieuse, de sorte que le vin se trouvait à bien meilleur marché que l'eau. Ce fut certainement une grande mortification, mais il en advint à la mère une autre encore, qui, vu sa réserve et sa sainteté, lui fut extrêmement sensible.

Nous nous arrangâmes pour arriver à Cordoue à l'aurore d'un des jours de la Pentecôte. Comme la sainte mère tâchait toujours, autant que possible, de n'être vue de personne, nous nous informâmes où la messe pourrait se dire sans témoins, avant que les habitants de Cordoue nous eussent aperçus. On nous dit qu'il y avait hors de la ville un ermitage où l'on nous donnerait ce qu'il fallait pour célébrer. Nous allions franchir le pont, quand on nous arrêta, déclarant que pas un char ne pouvait le passer sans la permission du *corrégidor* ou de l'alcade majeur. Il me fallut donc aller trouver le *corrégidor*, tandis qu'Antoine Gaytan se rendait chez l'alcade pour demander l'autorisation. Il était si grand matin, que plus de deux heures se passèrent avant qu'on fit droit à notre requête. Une fois l'autorisation apportée, impossible aux chars de passer par la porte. Tout cela était aussi contraire que possible au but que poursuivait la mère. Et en effet, les religieuses avaient beau être retirées dans leurs chars, la foule ne tarda pas à s'amasser, se livrant à mille conjectures sur les voyageurs qu'ils pouvaient renfermer. Nous ne savions plus que devenir. Quant à la mère, elle gardait au milieu de tout cela une sérénité et une paix imperturbables. Finalement on coupa l'extrémité des essieux, et en inclinant les chars sur le côté, avec les efforts réunis de je ne sais combien de gens qu'il fallut appeler, ils passèrent sans qu'une seule des religieuses eût mis pied à terre et se fût découverte.

Mais voici un autre incident, qui mortifia sensiblement la sainte mère. Dans l'ermitage qu'on nous avait indiqué, la fête de la Pentecôte se célébrait avec danses et procession solennelle. L'heure était trop avancée pour que nous pussions rentrer dans la ville, et il n'y avait

pas d'autre endroit pour dire la messe si ce n'est cet ermitage, qui déjà se trouvait plein de monde. La mère en eut tant de peine, que si je lui avais déclaré qu'on pouvait sans péché omettre l'audition de la messe, elle l'eût fait sans scrupule, tant il lui paraissait difficile qu'un pareil nombre de religieuses se mêlât à cette foule. Mais quand je lui eus dit que quelque inconvénient qu'il s'y rencontrât par ailleurs, il ne convenait pas de renoncer à la messe alors qu'on pouvait l'entendre, elle se rendit. Nous rangeâmes les religieuses en ordre de procession, bien couvertes de leurs voiles. La sainte mère marchait la dernière, comme protégeant l'arrière-garde de son armée. C'est ainsi qu'à la grande surprise de tout ce monde, nous fîmes irruption dans la foule, qui nous environnait à droite et à gauche, semblable à des escadrons ennemis.

Pour moi, je prends les devants et, poussé par la nécessité où je me trouve de dire promptement la messe et de tirer les religieuses de ce mauvais pas, j'entre dans la sacristie d'un air très délibéré. Je me revêts sans tarder des ornements sacerdotaux, et je me munis d'hosties pour les communier toutes. Bien m'en prit d'avoir mis tant de hâte à monter à l'autel, car autrement j'aurais eu beaucoup de mal à y parvenir. En effet, le prêtre chargé de l'ermitage étant arrivé, il se mit à tancer le sacristain de m'avoir donné des ornements. Apparemment il était scrupuleux, et s'il avait pu me faire déloger de l'autel, il n'y eût pas manqué. Apprenant que j'avais pris des hosties pour communier les religieuses, il se persuada, je suppose, que je n'en avais pas le pouvoir. Il revêtit son surplis, avec une étole, et se plaça à mon côté. Je soupçonnai sur-le-champ ce que ce pouvait être, mais je ne lui laissai point le loisir de m'adresser des observations, et je me retournai au temps opportun afin que les religieuses récitassent le *Confiteor*. Il fut embarrassé, et n'osa, au milieu de cette foule, contester avec moi. Il attendit donc le moment où je me dépouillai des ornements et m'adressa alors une verte semonce. Comme j'étais venu à bout de ce que je prétendais, Dieu m'accorda la patience et je lui répondis en peu de mots, car je brûlais de me voir hors de ce tumulte.

Nous fîmes remonter les religieuses dans leurs chars et nous nous mîmes, par un soleil de feu, à chercher sur la route un endroit où il nous fût possible de trouver de l'ombre pour déjeuner. Une arche de pont s'offrit à nous, et ce fut sous cette arche que nous dûmes passer la sieste, bien que tout n'y fût pas aussi décent que le méritait la com-

pagnie que nous amenions. La sainte mère portait tout avec tant d'aisance et si peu de chagrin, qu'elle nous enlevait à nous celui que nous aurions pu éprouver, si grand fût-il. Tant il est vrai que tout fâche, tout contrarie les gens colères et mélancoliques, tandis qu'au contraire les dévots et les humbles trouvent partout sujet de dévotion et occasion de mérite, s'exemptant ainsi de peine et acquérant une grande récompense.

La sainte mère nous en était un frappant exemple dans les incidents qui se présentaient. Elle avait tant d'amabilité et de charité, que voyant le besoin que nous avions tous de quelque sainte récréation qui relevât notre courage, elle composa au moment où nous allions passer le Guadalquivir en bac, de fort gracieux couplets. Et réellement, elle avait une grâce particulière pour aplanir d'une façon céleste toutes sortes de difficultés. De fait, ces couplets nous apportèrent une agréable distraction et nous firent oublier en partie les ennuis de la route.

C'était bien nécessaire, car un batelier nous trompa, en nous disant que son bac pouvait nous passer tous, alors qu'il était fait non pour passer les chars, mais pour passer les gens seulement et quelques bêtes de selle. Afin de gagner de l'argent, il risqua donc ce qui aurait pu nous coûter cher. Finalement nous réussîmes à passer sans encombre les religieuses et les gens. Quant aux chars, il fallut les diviser pour les passer, et comme à ce moment le câble n'était pas attaché sur l'autre rive du fleuve, il se trouva qu'un char se mit à descendre en aval de la rivière. La rame ne suffisait pas pour lui imprimer la direction voulue, en sorte qu'aux yeux de tous, le bac, avec les mules et le char, s'en allait à la dérive. Il nous fallut nous saisir tous du câble, qui se trouvait détaché et lié au bac. Nous étions comme des gens en imminent péril de naufrage : une partie des religieuses criaient vers Dieu, les genoux en terre ; les autres aidaient à tirer sur le câble, car nous étions bien peu d'hommes pour travailler à retenir le bac. Il en vint un pourtant, qui nous regardait du haut d'une petite tour, proche de là. Il nous donna secours, mais ce fut l'assistance de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui nous délivra de ce péril. En effet, le bac s'arrêta dans une partie vaseuse et put de cette façon échapper au courant de l'eau. Nous étions sauvés.

Le récit de ces tribulations et de ces dangers peut donner une idée de ce que la sainte mère devait souffrir, elle sur qui pesait la responsabilité entière, une idée aussi de la prudence et de la patience qu'elle

déployait. Tout cela, du reste, ne lui causait ni trouble, ni distraction. Elle s'en remettait totalement à Dieu, prenant toutefois par ailleurs, et faisant prendre largement, toutes les mesures en son pouvoir. Et quand les mesures humaines étaient insuffisantes, elle remettait les choses entre les mains de Dieu, et sa Majesté la tirait heureusement de toutes les difficultés, montrant bien que sa providence la gardait d'une manière spéciale en toutes ses voies.

Elle avait si justement mesuré la dépense que devait entraîner le voyage de Veas à Séville — voyage de cinquante lieues, je crois, — que les frais de la route une fois payés et rémunération faite aux conducteurs, il ne se trouva pas une *blanca* d'excédant ou de déficit au moment où nous arrivâmes en vue de Séville. Je me trompe, comme elle le dit elle-même, il lui restait une *blanca* quand nous entrâmes dans cette ville. Elle montra bien que son courage et sa confiance reposaient sur son Dieu et non sur les hommes, puisqu'elle eut la hardiesse d'entrer dans une cité où les habitants eux-mêmes ne se connaissent pas les uns les autres, accompagnée de sept ou huit religieuses et n'ayant pas de quoi les nourrir. Sa confiance que Dieu ne lui manquerait point était telle, que parmi les riches du siècle, il n'en est pas un qui puisse compter si absolument sur les sommes qu'il porte avec lui, que cette sainte mère comptait sur son Dieu. Je le répète, elle ne possédait pas une *blanca* et n'en avait pas une de revenu. Et néanmoins, à peu de temps de là, elle avait non seulement de quoi vivre, mais de quoi faire l'acquisition d'une maison de valeur considérable — comme nous le dirons en parlant de cette fondation — et de plus, de quoi fournir à moi et à mon compagnon, Antoine Gaytan, l'argent nécessaire pour nous en revenir de Séville à Avila.

Par où l'on voit clairement la foi vive que la mère avait en Dieu, et cette espérance si éclatante et si rare, telle qu'on la trouve dans les saints, enfin cette charité ardente que ni les épreuves, ni les contradictions, ni les entraves, ni le peu de bienveillance qu'elle rencontra, avec bien d'autres inconvénients qu'il serait trop long de rapporter, ne furent capables de refroidir. Non, rien ne pouvait éteindre en elle cette charité et cet amour de Dieu qu'elle montrait en toutes circonstances. Aussi pouvait-elle à bon droit s'écrier avec saint Paul : *Qui pourra nous séparer de la charité et de l'amour de Jésus-Christ* (1) ? Je

(1) *Quis nos separabit a charitate Christi ?* (Rom., VIII, 35.)

déclare donc, en qualité de témoin oculaire, que nul événement prospère ou adverse, qu'il concernât les biens, l'honneur, la vie ou toute autre chose, ne l'empêchait de poursuivre ses fondations, tant elle était certaine que Dieu ne lui manquerait jamais. Et par le fait, il ne lui manqua point, mais, bien au contraire, la secourut toujours fort particulièrement, ainsi que je le dirai en répondant aux questions qui me seront adressées.

Je commencerai par exposer le but qu'elle se proposa en entreprenant ces fondations et les moyens dont elle usa pour l'atteindre. Puis, laissant de côté ses voyages, car il serait trop long de rapporter tous les faits qui les marquèrent, je me bornerai à relater quelque chose des fondations elles-mêmes.

Répondant à la question que renferme cette information relativement à la foi, à l'espérance et à la charité de la sainte mère Tèreise de Jésus, je répons d'abord, que j'aurai beau exposer ce que j'en pense, ce sera, à mon jugement, si peu de chose en comparaison de ce que j'en ai reconnu, que je croirai n'en avoir rien dit. Et pourtant, en pareille matière, c'est surtout par les effets que l'on juge des vertus, car, nous le savons, les vertus sont spirituelles et ne se révèlent que par les œuvres. Je dis donc en premier lieu que j'ai vu et reconnu comment la grande ferveur et l'ardent amour de Dieu dont la mère Tèreise de Jésus était douée, la portèrent à ne se pas contenter du genre de vie qu'elle menait à l'Incarnation d'Avila. Bien que ce genre de vie fût édifiant, c'était, après tout, celui des monastères où s'observait la règle mitigée par dispense pontificale, en sorte qu'on n'y pratiquait pas l'austérité réclamée par sa ferveur. Dieu lui inspira donc d'ériger un monastère où les religieuses seraient en petit nombre et où s'observerait toute la perfection dont les femmes sont capables. Sa pensée, en effet, se portait sur la règle primitive des anciens Pères, laquelle excluait toute propriété et prescrivait des austérités rigoureuses, comme le jeûne, l'abstinence perpétuelle de viande hors le cas de nécessité, le séjour solitaire à l'intérieur des cellules, dans la méditation continuelle de la loi de Dieu. Telles furent, avec d'autres encore, les motifs qui la déterminèrent à entreprendre l'établissement du premier monastère d'Avila, car elle n'avait nullement la pensée qu'il serait suivi de plusieurs autres. Celles qui y seraient reçues devaient s'adonner tout entières à l'oraison, à la mortification et à la pénitence, toutes choses vers lesquelles se portaient ses désirs. Elle tenta donc



l'entreprise, mue par l'Esprit-Saint, non par la chair et le sang, ou la propre volonté, car ce qu'elle se proposait leur était entièrement contraire.

Remplie de cette foi vive et de ce zèle ardent pour les intérêts de Dieu, plaçant toute son espérance en lui, bien plus qu'en ses efforts personnels, elle s'anima généreusement à prendre les moyens humains en son pouvoir et qui lui étaient connus. En effet, outre que Dieu lui prêtait secours pour réussir, elle était naturellement fort prudente et savait se conduire au milieu des circonstances difficiles qui s'offraient à elle, de quelque nature qu'elles fussent. Elle le montra bien en ceci, et Dieu, de son côté, fit bien paraître qu'il entendait lui accorder secours et protection en une affaire qui regardait son service. La chose se vit clairement au milieu des difficultés qui, par la permission divine, l'assaillirent en cette première fondation. On reconnut alors, jusqu'à l'évidence, que si Dieu n'avait pas été l'instigateur de ce dessein, la mère n'eût jamais pu le mener à bien. De fait, la contradiction qu'elle eut à endurer de la part de gens de toutes classes, que le démon excitait à entraver cette œuvre, ne s'adressait pas à un prélat ou à un puissant seigneur du siècle, ou bien à quelque personne considérable par son opulence, qui, à prix d'argent, aurait pu tenir tête à l'orage, mais à une femme qui, toute courageuse qu'elle était, se trouvait dépourvue de ressources, de liberté et d'appuis humains. Malgré tout, munie de la faveur divine, elle surmonta tous ses contradicteurs, et non seulement réussit à établir ce monastère d'Avila, mais en fit la source et la pépinière destinée à peupler de plantes semblables toute la Castille, tant la Vieille que la Nouvelle. Et même son œuvre ne se borna point au royaume d'Espagne, puisqu'en peu de temps le Portugal, Gènes et les Indes en furent peuplés, et que le monde entier est en voie de s'en peupler de même. Ceci, je l'ai vu de mes yeux, moi qui ai voyagé avec la sainte mère pendant sa vie. Et depuis sa mort, il est manifeste que les monastères vont se multipliant, comme se sont multipliés ceux de la règle de saint François et de saint Dominique.

Je dirai quelle est la cause de ceci, conformément à ce que je sais et à ce que j'ai constaté, ayant été en relation avec beaucoup de monastères de religieuses et l'étant encore. Après avoir examiné et considéré la chose avec attention, ma pensée est qu'il n'y avait pas alors dans l'Église de Dieu de monastères de femmes où s'observât toute la

perfection religieuse accessible à la faiblesse humaine, ainsi qu'il y en avait pour les hommes. Certainement il se rencontrait beaucoup de perfection dans les autres communautés de femmes, une clôture sévère, une étroite pauvreté, une rigoureuse obéissance, et cela, à des degrés divers suivant les monastères. Pourtant, j'ose dire qu'en fait de pratique continuelle de l'oraison mentale, en fait de mortification, de mépris de soi et de toutes choses, en fait de clôture, d'obéissance rigoureuse, d'entière pauvreté et d'autres semblables observances, aucun ordre n'atteignait jusque-là. Par où l'on voit que c'est Dieu lui-même qui inspira cette sainte mère et la choisit comme instrument pour accomplir des choses si héroïques et si importantes pour l'Église de Dieu, afin qu'il y ait chez les femmes des âmes parfaites comme il y en a chez les hommes. Je dis encore ceci : Bien que chez les hommes il s'en trouve de parfaits, beaucoup de ceux qu'on qualifie de saints auront peine à s'élever à la hauteur qu'atteignent un grand nombre des religieuses dont je parle.

Je reviens aux oppositions que rencontra la sainte mère au sujet du premier monastère d'Avila. Elles furent aussi considérables et aussi violentes que celles dont se virent assaillies toutes les œuvres saintes que le démon s'est efforcé d'entraver. Et même, à en juger par ce que la mère eut à souffrir extérieurement, je ne dis pas assez en disant aussi violentes, parce qu'on peut assurer avec toute sorte de raison et de vérité que ce fut l'opposition la plus forte qu'on ait jamais vue, ou dont on ait lu le récit dans les livres. J'ai vu de mes yeux comment, dans la matinée du jour de saint Barthélemy de l'année 1562, où le monastère fut érigé et le très saint Sacrement placé, ce n'étaient que cris de joie, louanges données à Dieu, affirmations qu'il venait de s'accomplir un événement tout céleste. Cela toutefois ne dura que jusqu'à midi. Dès lors, les gens les plus qualifiés de la ville commencèrent à dire tout le mal possible du monastère et de celle qui en avait été la promotrice. Cette opinion, une fois émise, trouva tous les autres si soumis qu'il n'y eut plus personne pour en parler avantageusement. Chacun, au contraire, en disait tout le mal qui lui venait à l'esprit. Et ceci se passait non seulement chez les séculiers, mais encore chez les religieux. Les hommes de savoir en particulier blâmaient l'entreprise aussi sévèrement que si elle eût été entachée de toutes sortes d'infamies.

A cette clameur universelle, les régidors de la ville, le corrégidor

et la municipalité tout entière résolurent de supprimer le monastère et de jeter dehors les quatre religieuses auxquelles on avait donné l'habit. Cette décision prise, le corrégidor se rendit au nouveau couvent pour signifier aux religieuses d'avoir à sortir sur l'heure, parce qu'autrement l'on enfoncerait les portes. La mère n'était plus là, ses supérieurs lui ayant ordonné de rentrer à l'Incarnation. Les novices répondirent qu'elles ne sortiraient que sur l'injonction de qui les avait fait entrer ; que si l'on voulait briser les portes, on pouvait les briser, mais que l'on devait prendre garde à ce que l'on ferait. Le très saint Sacrement avait été placé par ordre de l'évêque, don Alvaro de Mendoza, alors évêque d'Avila, homme de grand courage et protecteur déclaré des gens de vertu, et qui, par suite, soutenait les intérêts du monastère. Pour ce motif, le corrégidor n'osa exécuter son dessein, mais il chercha à le faire réussir sans péril par une autre voie, à savoir par l'avis des gens doctes. Il fit donc tenir l'assemblée la plus solennelle et la plus digne qu'on eût jamais vue et qu'il fût possible de voir dans Avila, de si grave affaire qu'il pût être question. Effectivement, on réunit pour cette consultation à la salle du conseil toute la municipalité et les chefs du corps de ville, afin qu'ils parlassent au nom de la localité entière ; on convoqua de même, au nom du chapitre de l'église cathédrale, des membres de ce chapitre ; enfin, tous les ordres ayant des monastères de religieux dans Avila envoyèrent deux religieux de chaque couvent. La réunion étant au complet, l'affaire fut discutée et les avis se trouvant d'accord, tous, *una voce dicentes*, déclarèrent qu'il fallait supprimer le monastère. Ainsi, régidors et représentants de la ville, membres du chapitre, religieux les plus savants de tous les monastères, qui prirent part à l'assemblée, furent unanimes à dire qu'il n'y avait qu'une chose à faire : anéantir le couvent sur l'heure. Seul, le maître Daza, homme très instruit et très exemplaire, proposa au nom de l'évêque d'Avila quelques raisons, fort bonnes d'ailleurs, en faveur du monastère. Mais l'on n'en fit aucun cas, et l'on s'attacha à l'avis de la majorité de l'assemblée. La conclusion générale fut donc qu'on supprimerait le monastère. J'ajoute pourtant que les députés du chapitre, pour ne pas aller contre leur évêque, gardèrent le silence, ne disant de l'affaire ni bien ni mal. Il était clair que tout cela venait d'une permission de Dieu, qui voulait manifester avec plus d'évidence que cette œuvre était sienne. Et, en effet, les hommes furent impuissants à prévaloir contre elle.

La mère eut bien besoin de la foi, de l'espérance et de la charité dont elle était animée, pour être en état de soutenir une contradiction si violente. On comprendra facilement avec quelle sollicitude elle attendait qu'on vint lui dire ce qui s'était décidé dans une assemblée si solennelle, car bien que les supérieurs de son ordre lui eussent commandé de rentrer à l'Incarnation et d'abandonner les quatre novices qui avaient pris l'habit, ils l'autorisèrent cependant à faire de là les négociations en son pouvoir pour la défense de son monastère. Elle était donc aux aguets, attendant l'issue des événements. A la nouvelle de la décision prise en conseil, elle ne perdit point courage et ne put se persuader que le monastère serait anéanti. Elle avait, au contraire, une foi si ferme et tant d'espérance qu'il subsisterait, ainsi qu'elle l'avait appris de Notre-Seigneur lui-même, que plus elle voyait croître l'opposition, plus elle se fortifiait dans l'espérance que l'œuvre était de Dieu et que c'était le démon qui, sentant bien à quel point la gloire divine y était intéressée, déployait toute son astuce pour y mettre obstacle.

Il est certain qu'humainement la sainte mère eût été impuissante à soutenir une si furieuse opposition, si le Seigneur, pour qui elle avait tenté l'entreprise, ne l'eût assistée et consolée par ses divins encouragements. Elle raconte en son livre qu'en ce temps-là, comme on venait lui annoncer que le monastère allait être anéanti, Dieu lui adressa ces paroles : *Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant ? Que crains-tu ?* Par où l'on voit combien le Seigneur prenait cette affaire à sa charge, et voulait que l'on sût que c'était lui qui permettait à l'enfer et à la puissance de ce monde réunis, de s'élever contre elle. Il y avait là une preuve manifeste que ce n'était pas l'ouvrage d'une femme, ni l'effet de l'industrie humaine, mais l'œuvre du bras tout-puissant de Dieu, qui entendait ériger ce saint ordre, l'édifier, le fonder et l'exalter par la voie dont il s'est servi pour édifier et fonder sa sainte Église dans le monde, choisissant pour cela, non les puissants, mais les faibles, non les savants, mais les ignorants, non les heureux du monde, mais les méprisés du monde, afin de bien faire paraître que ce n'était pas l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu.

Les contradictions et les persécutions mêmes que le démon mettait en œuvre pour détruire le dessein de Dieu servirent à faire croître et grandir l'Église, dont il est écrit que les portes et la puissance de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Ce fut ce même moyen que

Dieu choisit pour l'érection des religieuses et des religieux déchaussés de la règle primitive. Et l'expérience a fait voir que non seulement toutes les contradictions auxquelles la sainte mère a été en butte n'ont pas empêché ses fondations, mais qu'elles les ont au contraire favorisées. Ceci, la sainte mère le comprenait et le croyait fortement; aussi les oppositions, au lieu de l'arrêter, l'encourageaient et renouvelaient son ardeur, comme nous le dirons plus loin en répondant aux questions qui nous seront posées. Par où l'on voit clairement que Dieu a choisi la sainte mère pour instrument de la fondation de cet ordre et de l'exaltation de son Église. Elle disait souvent que pour accroître d'un seul le nombre des sanctuaires dans l'Église de Dieu, elle passerait par toutes les souffrances du monde; et Dieu lui accorda de voir ce nombre accru, par ses mains et par ses soins, de tous ceux que nous voyons et qui se verront dans la suite. Dieu l'ayant choisie pour instrument, de même qu'il choisit les apôtres au début de l'Église, il dut, par une conséquence nécessaire, la douer de toutes les qualités et de toutes les grâces convenables à un emploi si relevé. Car c'est là sa conduite ordinaire : lorsqu'il choisit quelqu'un pour un office, il lui donne en même temps la grâce indispensable pour s'en bien acquitter. C'est ce qu'on a vu en cette servante de Dieu. Il l'a dotée de toutes les grâces et de tous les dons qui lui étaient nécessaires pour les œuvres grandes et difficiles qu'elle accomplit durant sa vie, et que ses fils et ses filles réalisent après elle, comme on le voit aujourd'hui.

Je reviens à la persécution que nous avons commencé à rapporter. L'affaire aboutit à un procès ordinaire, pour lequel il fallait de l'argent et des solliciteurs, et la mère en manquait absolument, n'ayant même personne qui voulût prendre en mains les intérêts du monastère. Comme c'étaient le corrégidor et la municipalité qui plaidaient contre celui-ci, aucun notaire, procureur ou homme de loi, ne se souciait de prêter secours ni de faire les démarches nécessaires. Les choses en vinrent à ce point que moi, qui en qualité d'ecclésiastique ne dépendais point d'eux, et me mettais peu en peine d'agir à l'encontre du corrégidor et des autres, je faisais les démarches qui d'ordinaire incombent aux procureurs. J'allai donc notifier au corrégidor une certaine signification qui était nécessaire, et de cette façon l'affaire put être remise au Conseil royal. Dans la suite, ce fut Gonzalve de Aranda, un ecclésiastique tout dévoué à la sainte mère, qui alla représenter le couvent. Le Conseil ordonna qu'un receveur de Madrid viendrait faire information

au nom du monastère et au nom de la ville. Pendant que cette information se faisait, l'agitation de la ville se calma. On se désista du procès, et la sainte mère vint, de l'autorisation de ses supérieurs, à son nouveau monastère, où elle servait Dieu avec une très grande perfection et au milieu de nombreuses grâces, qu'elle recevait de lui chaque jour. Ces grâces sont même bien plus nombreuses qu'elle ne l'a consigné dans son livre, ce dont je suis témoin, car elle m'en a rapporté quelques-unes fort signalées, dont elle n'y a pas fait mention. Par où l'on voit la foi vive, la ferme espérance et l'ardente charité de la servante de Dieu, qui poursuivait persévéramment des entreprises si difficiles au milieu de la contradiction universelle.

En vue de consacrer son existence entière à ce genre de vie si parfait, elle sollicita un bref de Sa Sainteté afin de changer de juridiction et de passer personnellement sous l'obéissance de l'Ordinaire, auquel les Déchaussées étaient soumises. Les démarches de son chargé d'affaires à Rome ne furent pas suffisantes pour que le bref fût valide, et la mère, sans en être informée, avait la conscience inquiète : il lui semblait que le bref ne devait pas présenter toute la validité voulue. Elle n'eut sur ce point une lumière complète qu'au jour où le généralissime de l'ordre étant venu à Avila, l'excellent évêque, don Alvaro, le conduisit au monastère, dans la pensée qu'il aurait une joie très vive de voir des religieuses de son ordre si humbles, si mortifiées, si adonnées à l'oraison et à la vie parfaite. C'est ce qui arriva. Le général fut très heureux de voir ces nouvelles plantes qui commençaient à resplendir dans son ordre. En s'entretenant avec la mère, il l'interrogea au sujet du changement de juridiction. Et alors apparut le défaut du bref : il eût fallu que citation et notification eussent été faites au général. Cette formalité manquant, le bref était sans valeur. Le général dit donc à la mère avec beaucoup de satisfaction qu'elle était sienne. Ensuite il lui remit des patentes l'autorisant à sortir pour édifier le plus grand nombre possible de ces monastères, à la condition qu'ils seraient tous soumis à l'ordre. Il lui en laissa même le commandement, et elle, si ponctuelle dans l'obéissance, s'arracha sans retard au repos et à la tranquillité qu'elle goûtait en ce lieu, afin d'exécuter l'ordre de son général.

Ceux qui n'étaient pas instruits de la chose critiquaient vivement la mère, disant qu'elle ne pouvait rester en place. Et il est vrai de dire que l'Esprit qui l'animait était si fervent, qu'il ne lui laissait point de

trêve. A peine avait-elle accompli une œuvre considérable pour le service de Dieu, qu'elle s'efforçait d'en réaliser une plus grande, ne redoutant point les difficultés, ne tenant pas compte des petits inconvénients qui pouvaient surgir, pourvu qu'elle ajoutât à une bonne œuvre une autre meilleure encore. Les marchands, quand le commerce va bien, oublient la nourriture et le sommeil, les dangers de terre et de mer, afin d'ajouter toujours argent à argent, héritage à héritage. Eh bien ! l'avidité spirituelle de cette servante de Dieu était bien plus grande encore, j'ai pu le constater tout le temps que je l'ai connue, jusqu'au jour où le Seigneur l'appela au repos du ciel.

Elle avait grand besoin de repos sur la terre à son retour de la fondation de Burgos, la dernière qu'elle fit en personne. Mais je remets à en parler plus tard quand le moment en sera venu, et je me contente de rapporter ici quelque chose de ce qui se présenta lors de la deuxième de ses fondations, celle de Medina del Campo, afin de montrer avec quel éclat sa foi, son espérance et sa charité resplendissaient en tous ses actes et en toutes ses paroles.

Se voyant munie d'une ample patente et d'un ordre de son général, elle m'envoya sans retard, moi, Julien d'Avila, à Medina del Campo, pour y dresser une information touchant l'utilité et le profit qu'apporterait à la ville, ainsi qu'au service de Dieu Notre-Seigneur, l'établissement en ce lieu d'un monastère de carmélites déchaussées. Je partis donc sur son ordre, et en quinze jours que je restai là, je fis l'information aussi ample et aussi probante qu'on pouvait la désirer. En effet, les témoins qui déposèrent étaient choisis parmi les régidors et les pères de la Compagnie de Jésus, et il y avait d'autres témoins encore des plus autorisés de la ville. On eût dit que le Seigneur voulait approuver et appuyer cette affaire par une voie directement contraire à celle que le démon avait suivie à Avila, lorsqu'il avait pris à tâche de la discréditer.

La sainte mère, instruite de cette excellente information et de l'autorisation accordée par l'abbé de Medina pour la fondation du monastère, me chargea de louer une maison, la meilleure qu'il y aurait dans tout Medina, car elle tenait à établir honorablement ses religieuses. C'est ce que je fis. Je pris une maison au prix de cinquante et un mille *maravedis* de location annuelle. Et certainement, autant que j'en puis juger, la mère n'en possédait pas alors cinquante. Mais son courage était tel, et la foi, l'espérance et la charité qu'elle apportait en toutes choses étaient si vives, qu'elle ne craignait nullement que Dieu

lui manquât. C'est ce qui lui faisait entreprendre de grandes choses, persuadée qu'elle faisait l'œuvre de Dieu pour Dieu, et qu'il saurait bien venir à bout de tout. Et par le fait, c'est ce qui arrivait d'ordinaire. Reconnaissant par expérience que si les difficultés surgissaient, Dieu l'en tirait fort heureusement, rien n'était capable de l'arrêter lorsqu'il s'agissait de lui faire un sacrifice, car là tendaient sans relâche ses vues et ses désirs.

Quand je fus rentré à Avila, je lui remis la pièce attestant la location de la maison, et je lui nommai celui qui me l'avait louée. C'était un gentilhomme fort honorable, nommé Alphonse Alvarez, qui par ses aumônes pourvoyait au traitement des gens atteints de maux contagieux. Nous étions persuadés que rien ne pouvait modifier ou annuler ce qui s'était fait. En conséquence, la sainte mère ne se soucia point de tenir la chose secrète; elle y donna même toute la publicité que comportait l'affaire. Elle fit venir six ou sept religieuses de l'Incarnation d'Avila, avec une jeune fille séculière qui devait prendre l'habit à Medina, et elle trouva quelqu'un pour lui prêter l'argent nécessaire à la réalisation de l'entreprise. Nous sortîmes donc d'Avila en gens sûrs de leur affaire, qui n'avaient plus qu'à s'installer dans la maison et à y fonder le monastère sans bruit ni obstacle.

Nous étions sur le point d'entrer dans Arevalo avec nos chars, nos gens à pied et à cheval. La sainte mère, pour mettre un ordre parfait dans les frais du voyage, avait confié à l'un de ceux qui l'accompagnaient la charge de la dépense, avec les fonctions d'intendant. Enfin, nous semblions avoir pour notre entreprise le vent le plus favorable. Mais voici qu'un exprès, envoyé par Alphonse Alvarez, arrive et remet une lettre portant que les religieuses n'eussent en aucune façon à sortir d'Avila jusqu'à ce qu'on se fût arrangé avec les religieux augustins qui habitaient tout près de la maison louée, car ils avaient fait opposition, disant que c'était pour eux un préjudice grave d'avoir un monastère si près du leur.

Si l'on nous eût donné cette nouvelle avant notre sortie d'Avila, le mal eût été léger; mais nous l'apporter en pareil temps, et nous dire avec cette assurance qu'on ne nous remettrait la clef de la maison que lorsque nous nous serions arrangés avec les religieux en question, ce fut pour tous ceux qui étaient du voyage l'occasion d'une extrême contrariété. Celle qui la ressentit le moins vivement fut, je crois, la mère, et cependant elle aurait dû en être plus touchée que les autres.



Mais comme c'était une femme vaillante, énergique et déterminée quand il s'agissait des œuvres de Dieu, elle recourut à l'oraison et prit conseil sur ce qu'il y avait à faire. Certes, la situation était terrible. Rentrer à Avila ne semblait pas faisable ; la chose eût fait rire tout le monde, et non sans raison. Avancer et entrer à Medina sans avoir de maison où loger, paraissait déraisonnable, surtout arrivant avec ce fracas et cet appareil d'installation que nous trainions à notre suite. En fin de compte, comme l'œuvre était de Dieu et qu'il voulait, par le moyen de cette épreuve, exercer la nouvelle fondatrice à la foi et à l'espérance, il se rencontra quelqu'un pour nous dire qu'une dame qui habitait alors une localité voisine d'Arevalo et par où nous avions à passer, possédait à Medina une maison à moitié ruinée. Nous ferions bien, disait-il, de nous arrêter chez elle : peut-être nous permettrait-elle l'entrée de sa maison. C'est ce qui arriva. Nous passâmes par cet endroit, et la dame nous remit une lettre pour son intendant, qui occupait dans la maison une très petite portion encore debout, car tout le reste était par terre. Elle lui ordonnait de nous abandonner sur l'heure l'appartement qu'il occupait et de quitter sans délai la maison. La chose eut lieu, ainsi qu'il sera dit plus loin.

Avant de quitter Arevalo, la mère — dont l'avis nous guidait tous, tandis qu'elle-même se conduisait d'après celui de Dieu, — jugea qu'il fallait laisser là tout ce bruit de chars et de gens, et, comme un bon capitaine qui, se voyant en péril, avise à répartir son monde en prévision du danger possible, elle se mit tout d'abord en devoir de congédier les gens destinés à nous faire escorte et à nous donner bon air. Ensuite, elle envoya la moitié des religieuses chez un curé du voisinage d'Arevalo, qui se trouvait parent de la plupart de celles qu'on lui envoyait. Elles devaient rester chez lui jusqu'à ce qu'on vit la tournure que prendrait l'affaire. Nous nous rendîmes avec les autres religieuses et quelques gens de service, sans chars et sans bruit, à Olmedo, où résidait alors don Alvaro de Mendoza, qui, plus que personne, aidait et favorisait la mère en ces fondations, car il lui était tout dévoué et avait en elle une grande confiance.

Nous atteignîmes Olmedo à l'entrée de la nuit. Comme le lendemain se trouvait être la fête de l'Assomption de Notre-Dame et que la mère voulait que le couvent se fondât ce jour-là, nous étions si pressés que nous ne nous arrêtâmes que le temps d'atteler une voiture, où montèrent la sainte mère et les deux ou trois religieuses qui l'accompa-

gnaient. Quant à moi, j'allai en avant d'un train de poste, afin de prévenir les pères carmes qu'ils eussent à nous prêter des ornements et autres objets indispensables pour la fondation. Vers minuit, j'étais à Medina, et, en toute hâte, je frappais à la porte du monastère. Ce fut un bonheur qu'on m'entendit et qu'on voulût bien m'ouvrir, car ces pères ignoraient que la mère devait arriver en ce temps et à pareille heure. Finalement, quand la voiture fut là, on m'avait déjà ouvert et j'avais expliqué aux pères le motif de notre venue. Ainsi, dès que les religieuses eurent mis pied à terre, nous primes dans la sacristie, sans plus de retard, tout ce qu'il fallait pour parer l'autel et célébrer la messe. Un chapelain de l'évêque d'Avila — que celui-ci avait chargé d'accompagner les religieuses jusqu'à Medina, — deux ou trois religieux, les religieuses et moi, nous nous chargeâmes de tous les objets nécessaires et nous nous rendimes, en faisant le tour de la ville par l'extérieur, jusqu'à la maison de la dame.

L'intendant et la femme de charge ne savaient absolument rien. Nous frappâmes de tels coups de marteaux à la porte, qu'il leur fallut ouvrir, sans toutefois s'expliquer quelle était cette avalanche qui tombait sur eux. Finalement, pour obéir à la lettre de leur maîtresse et à nos pressantes sollicitations, ils durent à pareille heure — ce devait être entre une et deux heures du matin — déloger de la maison et nous la laisser libre.

Tout ce qu'il y avait à faire, nous le fîmes depuis ce moment jusqu'au matin. Dans une cour ruinée, nous disposâmes un autel que nous entourâmes de quelques tapisseries, trouvées dans la maison de la dame. A l'aube, l'autel était prêt, la cloche placée, les mesures indispensables prises. Pour moi, j'allai chercher un greffier ou notaire. Malgré l'heure indue, je l'amenai pour qu'il dressât un acte juridique, moyennant lequel personne ne pût contrarier ou entraver l'œuvre qui s'accomplissait, chose singulièrement à redouter. Cela fait, aux premières lueurs de l'aube, on dit la messe et on posa le très saint Sacrement. La cloche fut sonnée à toute volée. La mère et ses compagnes se placèrent derrière une porte, qui se trouvait au haut d'un escalier conduisant à la partie encore debout. La porte faisait face à l'autel, et c'était par les fentes qu'elles pouvaient assister à la messe. Cette même porte servait de clôture, de parloir, de tour, et de plus, elle fut témoin d'un bien grand chagrin. Quelle désolation en effet pour la bonne mère, quand le jour parut et que sa lumière lui découvrit peu à peu la

vileté du lieu où nous avons placé le très saint Sacrement ! Mais ce n'était pas encore le pire. Non seulement le très saint Sacrement n'était pas en lieu décent, mais on ne pouvait pourvoir à sa sûreté au moyen de portes et de serrures, car il se trouvait en quelque sorte dans la rue. Quel chagrin pour la sainte mère, se voyant en clôture, elle et ses compagnes, tandis que son principal trésor ne l'était guère, et qu'il n'y avait pour le moment nul moyen d'y apporter remède ! Cet état de chose tempéra tellement la satisfaction qu'elle aurait pu ressentir d'être venue à bout de son entreprise, qu'à mon avis, aucune fondation ne lui fut aussi douloureuse que celle-là.

Voici une réflexion que je fis depuis. La mère avait voulu faire une entrée très digne, et pour cela m'avait fait arrêter une maison d'un loyer de cinquante mille *maravedis*. Mais le Seigneur, lui, avait voulu la mortifier et l'humilier en conduisant les choses en sens tout contraire. Et en effet, il n'est pas une personne raisonnable qui ne dût estimer son entreprise une folie et une irrévérence envers Dieu, comme aussi envers les gens qui devaient en être témoins. Le Seigneur, qui l'avait permis, fit en sorte que tout Medina accourût à ce spectacle si nouveau — car si la fondation était nouvelle, le mode et la façon de l'accomplir étaient bien plus nouveaux encore, — et pourtant il ne se trouva personne, ni grand ni petit, ni savant ni ignorant, qui nous blâmât le moins du monde. Tout au contraire, les gens en éprouvaient une dévotion singulière. On eût dit que Dieu inclinait les cœurs à l'adoration, à la louange, à la bénédiction, comme au jour des Rameaux, quand notre Sauveur entra dans Jérusalem assis sur l'ânesse et l'ânon. Et par le fait, ce divin Maître n'était pas en moins humble situation dans le lieu où nous l'avions mis. S'il y eut alors à Jérusalem un étonnant miracle, il y en eut un autre ici, nous pouvons le dire, puisqu'à la vue du très saint Sacrement si misérablement logé, tous lui rendaient leurs adorations et leurs hommages, nul ne critiquait ni ne blâmait ceux qui avaient eu la témérité de le mettre en si bas lieu.

Il me semble aussi qu'en cette circonstance, la population de Medina adora Jésus-Christ presque en la forme où l'adorèrent les trois rois mages. Et de même qu'on loue et estime la foi que firent paraître ces saints personnages, de même la foi des habitants de Medina mérite d'être relevée, puisque l'indigence du lieu n'empêcha ni l'adoration ni la dévotion qu'ils devaient au souverain Seigneur qui s'y trouvait pré-

sent. Dieu montra, cette fois, tout le contraire de ce qui s'était vu à Avila lors de la première fondation, et cela, afin de rendre plus apparente l'action de sa puissante main.

C'est pour ces raisons, je pense, et pour d'autres qu'on pourrait y joindre, que le Seigneur dit à la sainte mère, dans une révélation, que la fondation de Medina avait été miraculeuse. Et ceci paraît bien clairement en ce que, sur une population si nombreuse que celle de Medina et en présence d'un pareil état de choses, il ne se soit trouvé personne pour critiquer et désapprouver. A quoi attribuer semblable chose, sinon à l'intervention de Dieu, qui liait les langues et inclinait les cœurs à parler favorablement, au lieu de condamner comme on aurait pu le faire? Non qu'il y eût lieu de blâmer le fait en lui-même, car il était louable, mais on aurait pu blâmer la manière dont on s'y était pris. Ce que la sainte connut en cette révélation, c'est que si en telle circonstance les gens ne virent ni ne comprirent, c'est que Dieu leur lia la raison naturelle.

Se voyant enfermée derrière une porte, n'ayant pour parler, négocier et entendre la messe, que les fentes de cette porte, et voyant d'autre part le très saint Sacrement en quelque sorte dans la rue, la mère était livrée à une douleur profonde et ne savait au monde que devenir. Pour moi, j'avais grande hâte de lui trouver une maison où elle pût se transférer, tandis qu'on organiserait un lieu convenable pour placer le très saint Sacrement. Je m'épuisai pendant huit jours à en chercher une, mais comme Medina était alors en pleine prospérité, impossible de trouver ni une maison ni le moindre coin inoccupé. Il fallut que Dieu touchât le cœur d'un marchand, qui, prenant en pitié l'extrême embarras des religieuses, s'offrit à les recevoir dans sa propre demeure, dont il leur abandonnerait la moitié. En conséquence, il leur donna le moyen de s'y transférer, pendant qu'on avisait aux mesures à prendre pour obtenir une installation convenable.

La mère accepta de grand cœur le parti qu'on lui offrait, et les religieuses se transportèrent aussitôt, avec le très saint Sacrement, au demi-logis du marchand. On eut ainsi le temps et le moyen d'acheter le terrain où se trouvait le local prêté par la dame. Dieu donna sans délai de quoi faire cette acquisition, puis de quoi construire une fort bonne maison, que les religieuses habitent actuellement et où elles ont dépensé bien des milliers de ducats. La demeure est excellente et bien située. On vit clairement que le Seigneur avait permis tous ces évé-

nements pour montrer que cette œuvre était sienne, puisqu'après de si humbles débuts, il a, en ce même lieu, exalté son nom en édifiant un monastère où il est parfaitement servi. Pour ma part, je sais qu'il s'y trouve des âmes très avancées en perfection, de grand exemple et d'une haute sainteté.

Quant aux frayeurs, aux alarmes et aux désolations qu'éprouva la sainte mère pendant les huit premiers jours qu'elle demeura derrière la porte en question, elle ne les oublia de sa vie. Néanmoins, voyant jusqu'à l'évidence que Dieu l'avait tirée avec de grands avantages de cette angoisse et de beaucoup d'autres du même genre, et que le culte divin s'en trouvait plutôt accru que diminué, elle se sentait merveilleusement fortifiée dans le Seigneur et enrichie d'un singulier accroissement de foi et d'espérance en Celui qui se montrait si ouvertement disposé à la favoriser dans ses entreprises. Elle ne craignait plus ni les périls, ni les difficultés, ni les oppositions ; elle ne redoutait ni les hommes ni les diables. Bien plus, elle tressaillait de joie dans le Seigneur au milieu des contradictions. Cependant, elle dépensait autant de sollicitude, elle prenait autant de soin pour venir à bout de ses entreprises, que si la sollicitude seule eût dû les conduire à terme. En ceci, elle montrait une singulière prudence, car, attendant tout de Dieu, elle n'épargnait pas une seule démarche humainement possible. Je suis de ceci bon témoin, car j'en fis quantité par son ordre, et je vins à bout de plusieurs fort malaisées, ce que j'attribue plus à son oraison qu'à mes efforts. Oui, je puis l'assurer, quelques-unes étaient extrêmement difficiles, et, malgré mon peu d'habileté, tout ce que j'entreprenais, je le menais à terme, résultat dont je me sentais plus redevable à son oraison qu'à mes démarches.

Quelquefois elle m'envoyait demander aux Ordinaires l'autorisation d'accomplir les fondations, car les couvents ne s'établissaient qu'avec cette autorisation et celle que la mère tenait de son général. Les fondations se faisaient dans une simple maison louée, où avait lieu la prise de possession. A ce propos, je déclare que dans toutes les fondations qu'elle réalisa, je remarquai deux choses qui, à mon avis, sont fort à peser. La première est que si la mère eût voulu fonder les couvents avec des revenus, il lui eût été humainement impossible d'en établir aucun. En effet, à Avila même, où elle avait l'appui d'une dame de haut rang et celui de l'évêque, lorsqu'au début elle voulut fonder le couvent avec des revenus, jamais elle ne put réunir une rente suffi-

sante. Et cependant la dame en question, qui était à la tête de deux majorats, avait l'intention de la lui fournir. Si elle eût attendu cette rente, jamais le premier monastère d'Avila ne se serait fondé. Qu'en eût-il été, lorsqu'il s'agissait de se rendre en des villes et des localités où elle était inconnue? J'en infère que fonder ses couvents sur le pied de la pauvreté est un moyen que Dieu lui fournit. De cette façon, ils s'établissaient avec la plus grande facilité, j'entends quand il ne se produisait pas d'opposition. La mère arrivait le soir dans la localité, et le lendemain, au point du jour, le couvent était fondé. C'est ainsi que la sainte mère fonda en personne seize ou dix-sept monastères de religieuses, sans compter les monastères de religieux qu'elle établit, comme nous le verrons plus loin. C'est en ce sens que se doivent entendre les révélations qu'eut la sainte mère touchant la volonté de Dieu que les couvents fussent sur le pied de la pauvreté. Et en effet, au début la chose convenait ainsi pour qu'ils pussent se fonder si rapidement en grand nombre. Il est vrai qu'on pourrait me répondre que Dieu étant tout-puissant, il aurait pu réaliser la chose tout aussi facilement avec des rentes que sans rentes. Je réponds que cela est vrai, mais que toutes les fois que le Seigneur peut accomplir une chose sans un miracle qui surprenne les gens, il l'accomplit par des moyens humains et ordinaires. De même, lorsque le démon dit à Jésus-Christ que s'il était fils de Dieu, il n'avait pas besoin de degrés pour descendre, qu'en conséquence il n'avait qu'à se jeter en bas pour voler, parce que les anges le porteraient entre leurs mains, Notre-Seigneur répondit qu'il ne fallait pas tenter Dieu et qu'il y avait des degrés pour descendre. Par où l'on voit que les miracles ne doivent pas se demander sans nécessité et lorsque ce qu'on demande peut se faire par une voie humaine. Du reste, si l'on y prend garde, on verra que tout ce qu'accomplissait la mère était miraculeux et merveilleux, bien que la plupart du temps les moyens humains y intervinsent, car, à les bien considérer, ces moyens mêmes paraissent plutôt miraculeux qu'humains.

La seconde remarque que je faisais, c'est qu'à peine le couvent se trouvait-il établi sur le pied de la pauvreté, qu'il se peuplait aussitôt. On eût dit que le Seigneur tenait en réserve des sujets et des ressources, afin que l'œuvre commencée en pauvreté s'achevât en richesse, tant au point de vue de la spiritualité que des avantages matériels. La mère, en effet, recevait des sommes suffisantes pour perfectionner ce qui

s'était fait pauvrement. La chose n'est pas aujourd'hui à prouver, elle est visible à l'œil nu dans tous les lieux qui ont vu se réaliser une fondation. A Avila, il se présenta sans délai quelqu'un pour mettre en état le couvent et l'église. Et cela, si largement, que j'ai connu à Saint-Joseph d'Avila jusqu'à quatre églises, en comptant celle qui existe actuellement, parce qu'à mesure que l'on en avait construit une, on la remplaçait par une meilleure. On en a ainsi démoli trois, pour en arriver à celle dont on se sert aujourd'hui. C'est l'évêque d'Avila, don Alvaro de Mendoza, qui l'a fait élever, et elle est du nombre des meilleures d'Avila. A ne parler que des chapellenies, l'église de Saint-Joseph est en chemin d'avoir une douzaine de chapelains, car il y a maintenant six ou sept chapellenies bien établies, et la plupart ont déjà leur desservant. A Medina del Campo, dès que les difficultés se furent aplanies, une jeune fille de la ville entra, apportant en dot sept mille ducats qu'elle avait. S'il fallait énumérer ce que Dieu a envoyé aux religieuses en argent et en dons, dans tous les monastères qui se sont fondés, ce serait à n'en plus finir; il suffit d'indiquer la chose. Peut s'en assurer qui voudra, dans toutes les principales localités de Castille et d'Andalousie, ainsi que dans les autres royaumes.

Que tout cela se soit fait par le ministère d'une femme pauvre d'argent, puisqu'elle était religieuse, et pauvre d'appuis humains, puisque, bien que née de parents honorables et de bonne noblesse, elle n'avait d'aucun côté l'appui qu'aurait exigé semblables œuvres, je le regarde comme un miracle plus éclatant que tous ceux qu'on peut rapporter de cette sainte, bien qu'il y en ait beaucoup à relater. Pour moi, il ne m'en faut pas d'autres que ceux dont j'ai été témoin et que j'ai constatés : je veux dire, tant de faits surnaturels que Dieu opérât en sa faveur et l'assistance qu'il lui accordait au cours de ses fondations. Cela dépasse les faveurs que Dieu a faites à beaucoup des saints d'autrefois. Qu'il ait accompli par elle des choses aussi étonnantes et aussi merveilleuses, c'est en même temps une preuve manifeste de sa sainteté.

Je reviens aux fondations. Je n'entreprendrai point de les rapporter toutes, et cependant il est bon de montrer le courage que le Seigneur donnait à cette sainte dans les circonstances difficiles qu'elle traversait. J'ai dit comment la servante de Dieu m'envoyait demander l'autorisation des Ordinaires. Dès que je la lui apportais, elle se mettait aussitôt en chemin pour réaliser la fondation. A Ségovie, des personnes

lui envoyèrent dire qu'elles se chargeraient d'obtenir l'autorisation de l'Ordinaire, qu'ainsi elle pouvait venir fonder. Ces personnes se la procurèrent effectivement; toutefois l'évêque ne la donna point *in scriptis*, comme je l'avais toujours obtenue, soit à Medina, soit à Valladolid, à Salamanque, ou ailleurs. On fit dire à la sainte mère de venir, parce qu'on avait la permission, et elle se mit en chemin. Comme nous approchions de Ségovie, je la priai de me remettre l'autorisation de l'Ordinaire qu'elle apportait, parce que cela était nécessaire. Elle me répondit qu'elle ne l'avait pas, mais qu'elle savait d'une manière positive que l'évêque l'avait donnée verbalement. Je répondis que notre affaire était en mauvaise voie, parce que l'évêque de Ségovie n'était pas dans la ville, et que si nous ne pouvions montrer au *provisor* l'autorisation écrite, il traverserait tout. La sainte répliqua : *Eh bien! je vous affirme que demain, fête du seigneur saint Joseph, le monastère sera fondé!*

C'est ce qui eut lieu. En arrivant ce même soir, on prépara dans le *portal* d'une maison louée à cet effet, un autel très bien orné; on tapissa fort joliment les murs et on plaça la cloche à une fenêtre de la maison. A l'aurore, je célébrai la messe et je posai le très saint Sacrement. Comme la mère avait jugé bon de ne rien dire au *provisor* jusqu'à ce que la possession fût prise, les habitants le prévinrent qu'il y avait dans la ville un nouveau monastère de religieuses. Ignorant la permission donnée de vive voix par l'évêque, il crut que la fondation s'était faite sans autorisation. Le voilà qui sort de chez lui avec toute la furie imaginable, et qui entre dans la chapelle. Un chanoine disait la messe : voyant l'autel si bien dressé et si dévot — et vraiment il l'était fort, — l'envie lui était venue d'y célébrer. Le *provisor*, survenant, lui dit à haute voix et d'un ton furieux : *Il vaudrait mieux que ceci fût encore à faire.* Parole qui dut singulièrement troubler notre chanoine. Néanmoins il acheva sa messe le mieux qu'il lui fut possible. Pendant ce temps le *provisor* s'enquérait quel était celui qui avait agencé tout cela et posé le très saint Sacrement. Moi qui l'entendais et qui voyais avec quelle animosité il cherchait le coupable, je crus sage de me dérober, pour n'être point vu. Ne trouvant point l'auteur du délit — les religieuses étaient déjà en clôture — il plaça en ce lieu un alguazil pour empêcher, sous peine d'excommunication, qu'il ne pût y pénétrer. Il se rendit ensuite à la cathédrale, et en ramena un prêtre pour dire la messe et consommer le très saint Sacre-



ment. Sur-le-champ, il fit défaire l'autel, enlever les tapisseries de la chapelle et mettre tout à terre, avec défense, sous peine d'excommunication, de faire là aucun office monastique.

La mère regardait tout ce ravage. Je l'engageai à parler au *provisor*, tandis que j'irais prévenir le recteur de la Compagnie de ce qui se passait. Elle fit appeler le *provisor* et lui parla avec autant d'énergie et de hardiesse que si l'affaire ne l'eût point concernée. J'entendis les paroles qu'elle lui adressa, et je souhaiterais vivement les avoir retenues, parce qu'elles étaient fort remarquables et sortaient manifestement d'un cœur plus que viril. Elles portaient en substance qu'il ne devait pas croire que ce fût là l'affaire de quelques femmes, mais que c'était l'affaire de Dieu ; qu'il s'agissait de son service, que pour sa part, elle accomplissait ce à quoi elle était obligée ; que la chose s'étant faite avec l'autorisation de l'évêque, il importait peu qu'elle n'eût pas été donnée *in scriptis*, et que la vérité était facile à prouver. La sainte mère ajouta quelques raisonnements encore, car elle raisonnait fort bien, avec beaucoup de force, et avec cette grâce naturelle qu'elle mettait en toutes choses. Le *provisor* se retira quelque peu apaisé, je pense, d'autant plus qu'à la suite de ma démarche auprès du recteur de la Compagnie, celui-ci alla l'entretenir, et l'informa qui était la mère Térèse de Jésus, montrant que la chose s'était faite avec l'autorisation de l'évêque, et que cela se prouverait par les témoins présents au moment où l'autorisation fut donnée. Il le supplia de permettre cette enquête, tellement que le *provisor* y consentit.

Je pus entretenir moi-même le *provisor*, et il me donna les raisons pour lesquelles il avait agi. Pour ma part, je me hâtai de réunir les témoins, et une attestation en due forme ayant été dressée, nous la lui portâmes. Il permit alors qu'on célébrât l'office divin et qu'on dit la messe, pourvu qu'on ne plaçât point le très saint Sacrement : il voulait qu'on attendit le moment où l'on aurait pour le placer, non plus une maison louée, mais une demeure en propre. La chose se fit ainsi. A fort peu de temps de là, on acheta une maison et je donnai l'habit à des jeunes filles très distinguées de la ville, qui entrèrent avec de bonnes dots. Il se trouva aussi quelqu'un pour fournir ce qu'il fallait pour que le couvent se trouvât convenablement fondé, comme il est notoire aujourd'hui dans Ségovie. Le monastère, en effet, est l'un des plus dévots et des plus considérés de la ville. Tout cela montre bien les grâces que Dieu faisait à la mère Térèse de Jésus et la sainteté dont elle était douée.

Cette sainte mère ne fit pas seulement paraître son courage en établissant et en érigeant des monastères, mais encore en les défaisant lorsqu'il en était besoin. La fondation du couvent de Ségovie avait été précédée d'une autre quelques années auparavant. La mère y avait placé d'excellentes religieuses, et, comme prieure, une des professes d'Avila, femme très courageuse et très sainte. Ce couvent de Pastrana eut au début beaucoup d'appuis humains. Le prince Ruy Gomez, en effet, le prit sous sa protection et lui continua sa faveur tout le temps de sa vie. Mais le Seigneur l'ayant retiré de ce monde, la princesse, devenue veuve, commença à ne plus estimer le monastère autant qu'il était juste et usa envers les religieuses de quelques mauvais procédés, qu'il ne convenait pas de tolérer. La mère voyant que ses filles se trouvaient sur des domaines princiers et que vraisemblablement les mauvais procédés se poursuivraient, après avoir, je pense, fait nombre de réflexions à ce sujet, et aussi, bien des oraisons, elle se décida à supprimer le monastère. Elle m'envoya donc de Ségovie, moi et un gentilhomme, nommé Antoine Gaytan — personnage de grande vertu qui nous avait accompagnés à cette fondation de Ségovie, — afin que nous lui amenions toutes ces religieuses, qui pouvaient bien être quinze ou seize. On devait en grand secret consommer le très saint Sacrement et emmener les sœurs, avec les ustensiles de ménage apportés par elles, et le reste. Quant au monastère, on devait l'abandonner entièrement. C'est ce que nous fîmes. Nous primes cinq chars qui entrèrent de nuit dans Pastrana, et quand tout fut prêt, à minuit, nous fîmes sortir les religieuses en procession, avec tout le silence possible. Il n'y eut pas moyen cependant d'en dérober tout à fait la connaissance à la princesse, qui envoya son intendant s'opposer à la sortie. Mais nos mesures étaient si bien prises, que tout se borna à quelques cris et à quelques plaintes du majordome au nom de sa maîtresse. Nous voyageâmes cette nuit-là jusqu'à ce que nous eussions atteint une localité qui ne fût pas de sa juridiction, et nous arrivâmes à Ségovie le mercredi de la semaine sainte. La mère et ses filles se réjouirent beaucoup en apprenant que leurs sœurs avaient été tirées de captivité, et les religieuses de leur côté arrivèrent très contentes, comprenant fort bien qu'il ne convenait nullement que le couvent demeurât au pouvoir de cette dame. Cette mesure ne fut pas soudaine, il y avait longtemps qu'on songeait à la réaliser. Elle ne se fit qu'après mûre réflexion et quand il fut démontré qu'elle était fort désirable.

J'ai rapporté ceci afin de mieux faire comprendre le courage que Dieu donnait à cette sainte et la résolution avec laquelle elle accomplissait les œuvres divines, sans craindre les princes de la terre, sachant très bien qu'elle servait le Roi du ciel, de qui elle recevait force, sainteté et puissance pour faire et défaire, planter et arracher. Réellement, tout cela était au-dessus du pouvoir d'une femme, si la vertu de Dieu ne lui fût venue en aide pour accomplir des choses très signalées. Il est clair que le Seigneur l'avait choisie comme instrument de si grandes choses.

Non seulement il était visible et palpable que Dieu l'assistait là où elle se trouvait corporellement, mais encore son influence se faisait sentir à bien des personnes qui ne la connaissaient point et ne l'avaient jamais vue. C'est ce qu'on reconnut sans l'ombre de doute en quatre jeunes filles de Caravaca. Apprenant que la mère Térèse de Jésus établissait et érigeait des monastères de religieuses, elles se sentirent si puissamment touchées de Dieu et si désireuses d'entrer dans l'ordre dont elle fondait ces monastères, que voyant combien il était difficile de faire venir la mère pour qu'elle les rendit religieuses, et que les lettres ne suffisaient pas à la décider à entreprendre un si long voyage, elles se confédérèrent, et convinrent entre elles de ne point rentrer chez leurs parents que la mère ne fût venue et n'eût établi pour elles un monastère. Elles se rendirent donc ensemble, de l'église où elles venaient d'entendre un sermon, à la demeure d'une dame veuve, qui avait une maison fort vaste, et elles la prièrent de leur en céder un appartement pour s'y enfermer. Elles étaient, disaient-elles, bien résolues à ne point rentrer chez leurs parents qu'on ne leur eût amené la mère Térèse de Jésus, pour leur faire un monastère où elles puissent vivre en religieuses, dans l'observance des vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté.

La dame veuve, voyant de si saints et si fermes désirs, leur donna un appartement où elles fussent à même de garder la clôture. Et afin de n'avoir point à sortir pour aller entendre la messe à l'église, elles sollicitèrent et obtinrent de l'évêque de Carthagène l'autorisation qu'on célébrât la messe pour elles en ce lieu. Elles l'entendaient par une grille de bois, qu'elles firent faire en vue de garder plus parfaitement la retraite. De ceci je suis témoin oculaire, ainsi que je le dirai plus loin, mon intention étant de ne rien rapporter par oui-dire. Et cependant, j'aurais beaucoup à relater de cette façon.

Tandis que ces jeunes filles étaient ainsi en clôture dans la ville de Caravaca, au diocèse de Carthagène, deux sœurs de distinction, qui habitaient le bourg de Veas, près de la Sierra de Grenade, pressaient vivement la sainte mère de venir leur faire un monastère, lui promettant à cet effet le don de leurs légitimes. La mère estimait qu'il était difficile d'aller si loin et d'y mener des religieuses. Elle tarda donc quelque temps. Mais les deux sœurs la pressèrent tellement par des lettres et des exprès, qu'elle se décida enfin à s'y rendre d'Avila et à y conduire des religieuses. Je les accompagnai et fus témoin de la réception solennelle qu'elles reçurent, tant de la part des habitants du bourg, que de celle des ecclésiastiques. Ceux-ci vinrent à leur rencontre processionnellement et en surplis, au chant du *Te Deum laudamus*, au milieu de la profonde dévotion et de l'affection toute spirituelle de la localité entière. Ainsi s'implanta en ce lieu un fort dévot monastère, peuplé d'âmes très élevées en grâce, que j'ai connues et avec lesquelles j'ai communiqué l'espace de trois mois, car je restai là avec la sainte mère tout un carême.

Comme le bourg de Veas n'est pas très éloigné de Caravaca, les jeunes filles qui s'étaient mises en clôture en attendant la venue de la mère, l'appelaient à grands cris et la pressaient sans relâche, par des lettres et des messagers, de venir leur porter secours, assurant qu'elles persévéraient jusqu'à l'accomplissement de leurs désirs. Leurs instances furent telles, que la mère Tèrese de Jésus, ne pouvant s'y rendre parce que la route était extrêmement mauvaise, m'y envoya, moi, Julien d'Avila, avec un gentilhomme nommé Antoine Gaytan, nous chargeant de voir ces jeunes filles et d'examiner si l'établissement du monastère était réalisable. Nous nous y rendimes, et nous fûmes témoins de la retraite et de la bienséance dans laquelle elles vivaient, appelant de toutes leurs forces le bonheur d'être religieuses. Nous fîmes le relevé de ce qu'elles pouvaient fournir comme dots. Le tout réuni montait à quatre mille ducats environ. La dame veuve, qui était fort riche, leur en assura en outre deux mille. Pour entière sécurité, un acte fut dressé d'après les indications d'un homme de loi. Nous revinmes ensuite à Veas. Bien des difficultés marquèrent ce voyage à l'aller et au retour. Nous nous perdîmes une nuit entière, mon compagnon et moi, égarés que nous fûmes par notre guide lui-même. Mais tout nous paraissait peu de chose, eu égard à l'œuvre si sainte qui s'accomplissait.

Ce ne fut pas sans peine aussi qu'on obtint l'autorisation du roi, car le territoire dépendait des Commandeurs, et l'on ne pouvait y établir de monastère qu'avec leur autorisation. Mais Dieu avait donné tant de crédit à la sainte mère, que ses lettres obtinrent sans délai ce que n'avaient pu obtenir les longues démarches que l'on avait faites en vue de se procurer l'autorisation d'établir ces deux monastères. On voyait par là jusqu'à l'évidence à quel point la sainte mère était favorisée de Dieu, puisque le secours lui venait tout à la fois et du Roi du Ciel et de celui de la terre. Je sais que le roi don Philippe, notre souverain, garde avec beaucoup de vénération et d'estime, comme il est juste, un livre composé par la mère.

Tandis qu'on sollicitait l'autorisation pour le monastère de Caravaca, des personnes de grande piété engagèrent la mère à fonder à Séville. Sur l'assurance qu'on lui donnait, que Dieu en serait singulièrement glorifié, elle se décida à s'y rendre. Elle le fit très volontiers, et en même temps au prix de bien des peines, tant parce que le voyage était long, que parce qu'elle emmenait avec elle six ou sept religieuses. Mais Dieu lui donnait tant de courage et de ferveur au milieu de ces fondations, qu'elle ne redoutait ni la dépense ni les souffrances de la route, parce qu'il lui semblait en pareille circonstance accomplir l'ordre divin. Cette seule pensée aplanissait pour elle toutes les difficultés du voyage.

Un jour, nous la vîmes saisie d'une fièvre si violente que nous ne savions que faire d'elle. Mais le Seigneur, qui était son guide, la lui enleva si complètement, que le lendemain il nous fut loisible de nous remettre en marche dans sa compagnie, sans qu'il parût qu'elle eût été malade.

Je ne relaterai pas ici les incidents de ce voyage, qui furent nombreux, ne voulant pas faire d'une information sommaire une histoire. Pourtant, je ne veux point passer sous silence le courage viril, la foi vive, la ferme espérance que fit paraître cette servante de Dieu en entrant dans Séville sans une *blanca*. L'argent qu'on lui avait prêté avait été dépensé en chemin, et cependant, amenant des religieuses, il fallait bien les nourrir. Sur cette terre étrangère, la plus légère crainte que le nécessaire pût lui manquer n'effleura même pas son cœur. Et par le fait, il ne lui manqua point. Dieu, effectivement, tenait le secours tout prêt. A fort peu de temps de là, elle put acheter une maison valant cinq ou six mille ducats, et comme cette maison n'était pas aussi bien

située qu'il le fallait, elle put la laisser et en acheter une meilleure dans un site convenable. Elle fut fort assistée en cela par un de ses frères, qui avait passé trente ans aux Indes et qui, quinze jours après l'arrivée de la mère à Séville, y arriva lui-même de cette contrée, apportant une somme de vingt-huit mille ducats, ce qui le mit à même de lui prêter une partie de ce dont elle avait besoin au début de cette fondation.

Mais voici ce qui contrista le plus cette servante de Dieu. On l'avait assurée à Veas que l'archevêque était très content qu'elle allât fonder en sa ville. Une fois arrivée pourtant, elle trouva tout le contraire, car non seulement l'archevêque ne se montra nullement satisfait, mais il se fâcha fort quand il apprit son arrivée. En conséquence, il me refusa la permission de dire la messe aux religieuses dans la demeure qu'on avait louée pour la prise de possession du monastère. Toutefois il eut une courtoisie qui mérite reconnaissance : chaque jour il envoyait un de ses chapelains leur dire la messe. Pour moi, j'allais célébrer la mienne à la Compagnie de Jésus.

La mère ne fut ni troublée par l'opposition de l'archevêque, ni attristée par le dénûment absolu dans lequel se fit son entrée à Séville. Le remède évidemment ne pouvait venir que du ciel, et c'est de là qu'il vint. L'archevêque s'adoucit, s'apaisa, et finalement lui accorda sa protection.

La mère, ayant appris que l'autorisation du roi était arrivée pour le monastère de Caravaca, envoya dans cette ville une prieure et des religieuses, et l'on donna l'habit aux quatre demoiselles de qualité qui avaient persévéré dans leur retraite. C'est ainsi qu'il y a là maintenant un couvent fort édifiant, et qui était bien nécessaire en cette région. Comme il s'y trouve fort peu de monastères de religieuses, le Seigneur voulut la pourvoir de celui-là. Il est si exemplaire, que tous les autres, quels qu'ils soient — car il s'en est depuis fondé plusieurs, — prennent modèle sur lui, en tout ce qui regarde les observances monastiques et la perfection.

Avant même que la sainte mère eût réglé ses affaires à Séville, elle nous congédia, mon compagnon — un gentilhomme d'Albe — et moi, et nous remit l'argent dont nous avions besoin pour regagner notre pays. Elle-même resta aussi assurée en cette terre étrangère que si elle y eût eu père et mère, avec tout ce qu'il lui fallait. Et par le fait, elle l'avait, puisqu'elle avait son Dieu. N'est-il pas le père véritable,

et ne reprend-il pas dans son saint Évangile ceux qui manquent de foi et craignent de n'avoir pas le nécessaire, alors qu'il prend soin de donner la subsistance aux oiseaux du ciel et aux animaux de la terre? Ceci montre bien que cette servante de Dieu ne manquait point de foi, qu'elle en avait tant, au contraire, qu'il ne lui venait même pas une pensée que le Seigneur pût lui faire défaut.

Arrivait-il sur quelque point — à en juger humainement — qu'une chose ou l'autre lui manquât, elle le tenait pour une faveur et se disait que le Seigneur la rendait digne de souffrir quelque chose pour son service. Que ceci serve de répréhension à tant de personnes, qui s'imaginent que la terre va leur manquer. Cela vient de ce que de leur côté elles négligent de servir fidèlement ce Roi du Ciel. Celui qui veille sur les vermisseaux mêmes qui sont dans la terre, et subvient à leurs besoins, ne pourvoira-t-il pas à bien plus forte raison les hommes, pour lesquels il a créé tout le reste?

Laissant de côté les autres fondations auxquelles j'ai assisté, je rapporterai quelque chose des opérations de Dieu en sa servante. En effet, si les événements extérieurs nous montrent clairement que le Seigneur les conduisait, surtout quand nous constatons les fruits spirituels, tant particuliers que généraux, qui en découlaient, personne ne pourra nier que Notre-Seigneur ait signalé sa munificence envers la mère Térèse de Jésus, tout autant qu'envers les saints les plus privilégiés et les plus favorisés qui soient dans l'Église de Dieu. Oui, puisqu'il s'agit de traiter de son oraison et d'en rendre témoignage, je puis dire, en témoin oculaire, qu'elle a été gratifiée d'effets surnaturels à l'égal des saints les plus caressés de Dieu.

D'ordinaire, je lui donnais le très saint Sacrement chaque jour. La plupart du temps, elle entrait alors en extase et demeurait privée de l'usage de ses sens corporels. En cet instant Dieu lui faisait des faveurs très nombreuses et très signalées, au point que tout ce qu'elle en a dit reste au-dessous des lumières qui lui étaient communiquées sur les choses d'en haut, sur les voies et les diverses motions surnaturelles. Voici, du reste, une vérité familière à tous ceux qui ont quelque connaissance de la vie spirituelle. En semblable matière, les choses qui peuvent s'exprimer par le discours sont les moindres de toutes, ce qu'il y a de plus élevé dans l'oraison ne pouvant se dire, parce que les expressions et les termes manquent pour cela; conséquemment, ce qu'il y a de plus exquis et de plus sublime dans l'oraison peut se

goûter, mais non se rapporter. Ainsi, au milieu de ces faveurs si élevées dont Dieu la faisait jouir, il lui en communiquait d'autres qui étaient exprimables, et ce sont celles-là qu'elle a mises par écrit avec tant d'exactitude.

Ce que je sais, c'est que tout le temps que j'ai communiqué avec elle, c'est-à-dire l'espace d'environ vingt ans, je n'ai jamais reconnu en elle un péché véniel commis avec advertance, et elle m'a dit elle-même qu'elle était bien résolue à n'en point commettre, quand bien même ses affaires eussent dû en souffrir et quand, à ce prix, elle eût pu gagner tout ce qu'il y a dans le monde. Et c'est là le fruit qu'on retire de la bonne oraison.

L'oraison, la présence de Dieu, dont elle se trouvait gratifiée, était si haute et si continuelle, que pour la supporter, elle avait besoin de se distraire et de s'occuper de quelques affaires extérieures, relatives au gouvernement et au perfectionnement de ses maisons religieuses. Elle traitait habituellement ses affaires avec Dieu, et Dieu lui répondait, lui disant bien des choses concernant ses fondations, avec plus de familiarité que nous ne le lisons de bien des saints. Ceci avait lieu, la plupart du temps, après la communion.

D'après ce que je crois et ce que j'ai vu par expérience, elle a pris pour éviter l'illusion que lui imputaient ceux qui ne la connaissaient point et ne communiquaient pas avec elle, tous les moyens qui se peuvent humainement prendre. En quelque lieu qu'elle se trouvât, elle faisait en sorte de se confesser aux hommes les plus instruits qui étaient dans la ville, et elle leur rendait compte de tout ce qui se passait dans son âme. Voici également ce dont j'ai été témoin oculaire. Arrivait-il qu'un homme de savoir, un lecteur en théologie, parlât d'elle défavorablement et désapprouvât ce qui la concernait, elle n'avait point de repos qu'elle ne lui eût parlé, qu'elle ne se fût ouverte et confessée à lui. Une fois qu'ils la connaissaient et l'avaient comprise, ces hommes étaient ceux qui en disaient le plus de bien, ceux qui publiaient davantage son mérite et approuvaient plus hautement ce qui la concernait, au point d'affirmer qu'il n'y avait à son sujet aucun doute à élever.

Les seigneurs inquisiteurs ayant eu connaissance de ses révélations et des effets surnaturels dont elle était gratifiée, firent en sorte de lui parler. Pour sa part, elle était toute prête à leur rendre compte de tout, et le désirait même. Plusieurs d'entre eux, l'ayant entretenue et



examinée, demeurèrent si convaincus que ce qui se passait en elle était de Dieu, qu'il ne leur resta plus aucun doute. Bien plus, ils se retirèrent en louant Dieu des grâces qu'il daignait lui faire et prenaient hautement sa défense. De ce nombre fut l'inquisiteur Soto, qui dans la suite devint évêque de Salamanque.

Je la conduisis à la fondation de Valladolid, qu'il s'agissait de faire dans une villa de plaisance, appartenant à don Bernardin de Mendoza, frère de la señora doña Marie de Mendoza et de l'évêque don Alvaro de Mendoza. Cette villa était à près d'une demi-lieue de Valladolid. Il était vraisemblable que le monastère ne pourrait subsister en ce lieu, et néanmoins la sainte mère faisait si peu de cas de l'argent, qu'en fort peu de temps, elle établit là une chapelle et un couvent pour recevoir les religieuses. Quand ce fut fait, le *provisor* nous permit de faire dire la messe, en attendant que nous eussions reçu l'autorisation de placer le très saint Sacrement. Si la mère se pressait tant, elle-même l'a consigné dans son livre, c'est qu'il lui fut révélé que don Bernardin ne sortirait point du purgatoire — il y avait un an qu'il était mort — avant que la première messe fût dite en cette villa, qu'il avait donnée à la sainte mère pour y établir un monastère de Déchaussées. Finalement, quelque hâte qu'elle mit à terminer d'autres affaires importantes, comme elle en avait toujours, une année s'écoula. Au bout de ce temps, je célébrai la première messe, et pendant que je la célébrais, la sainte mère vit l'âme de don Bernardin monter au ciel. D'où l'on peut inférer avec certitude combien l'offrande que don Bernardin avait faite de cette villa pour y élever un monastère fut agréable à Dieu. Notre-Seigneur, en effet, dit à la mère que le salut de ce gentilhomme avait été en péril, mais que la charité qu'il avait pratiquée en faisant ce don à la gloire de Dieu lui avait beaucoup servi.

La sainte mère elle-même a raconté tout cela, et si je le consigne ici, c'est que pendant cette première messe que je célébrais, au moment où je m'approchai de la sainte mère pour lui donner le très saint Sacrement, je la trouvai tellement ravie et aliénée de ses sens, qu'il était facile de juger que Dieu lui faisait quelque faveur signalée. Et quelle faveur plus grande, que de lui montrer une âme montant au ciel, surtout l'âme de celui dont elle désirait tant le salut et par les bienfaits duquel s'érigeait le monastère !

Tel était le but que se proposait le Seigneur en voulant que le monastère s'établît en ce lieu, pour se transférer ensuite à Valladolid, dans

une situation meilleure, où il est encore actuellement. L'occasion de ce transfert fut la suivante. Toutes les religieuses tombèrent malades, tant ce lieu était insalubre; du reste, je l'éprouvai bien moi-même, car pour y avoir séjourné le mois d'août seulement, j'en revins avec de violents accès de fièvre quarte, ce qui me mit cette année-là dans la presque impossibilité d'accompagner la sainte mère.

Ceci se passait l'année 1568. On voit par là avec quelle amitié et quelle familiarité Dieu traitait avec la mère. Et ce ne fut pas seulement l'âme de don Bernardin qu'elle vit monter au ciel; elle en vit beaucoup d'autres encore.

Je ferai observer aussi que les aménagements faits en cette villa ne le furent pas de la manière qu'on l'eût bien voulu. Mais on était au temps des chaleurs, la mère avait tardé à venir, enfin et par-dessus tout, elle était pressée par cette pensée que le donateur du terrain ne sortirait du purgatoire que lors de la première messe. Tout cela fit qu'en moins d'un mois et assez précipitamment, elle organisa, au moyen de *tapias* élevés à la hâte, un local où l'on pût célébrer la messe et un autre qui pût servir d'habitation aux religieuses. En ceci on peut admirer la libéralité et la charité que la mère déployait en semblables occurrences.

Je déclare en outre qu'il m'arrivait très fréquemment de la trouver ainsi ravie quand j'étais sur le point de lui donner le très saint Sacrement, surtout dans la première période des fondations. A la fin et les dernières années de sa vie, elle n'avait plus de ravissements, je le dirai tout à l'heure. Mais lors même qu'elle était ravie, comme j'ai dit, et aliénée de ses sens, cela ne l'empêchait nullement de recevoir le très saint Sacrement : comme une personne qui sort d'un rêve, elle paraissait s'éveiller lorsqu'il approchait d'elle. Elle le recevait alors sans aucune difficulté et rentrait ensuite dans son absorption, pour mieux jouir de son Dieu, libre des sens extérieurs dont elle se trouvait momentanément dégagée.

Je sais que la plus grande partie de ce qu'elle a laissé de sa main fut écrit après la communion, lorsqu'elle venait de se recueillir avec Notre-Seigneur. Je me souviens aussi fort bien qu'elle me dit une fois : *Ne dites rien, mon père. Vous verrez le profit qu'on retirera, après ma mort, de ce que j'écris.* Depuis, Dieu l'a rappelée à lui, et le livre qu'elle écrivait alors fut imprimé. Or, je puis attester que j'ai vu — et une foule

de personnes ont vu avec moi — beaucoup d'âmes s'avancer dans le service de Dieu pour avoir lu ses livres. Spécialement celles qui s'adonnent à l'oraison mentale y trouvent des avis merveilleux, non seulement pour se conduire dans l'oraison, mais encore pour y faire de grands progrès. Dieu, en effet, la gratifia de l'oraison sublime dont il a gratifié les saints, et en même temps il lui enseigna des termes et des comparaisons pour l'exposer. Tous ne reçoivent pas comme cette servante de Dieu le don de savoir expliquer les choses, et bien que plusieurs aient prétendu que des matières si relevées ne devaient pas se répandre en langue vulgaire, ils ont eu tort. En effet, tout ce que la sainte mère dit de l'oraison mentale et surnaturelle, est d'accord avec la sainte Écriture et conforme à ce que Dieu enseigne aux âmes pures et désireuses du bien. En outre, les révélations et les visions divines qu'elle a eues en grand nombre, sont en harmonie avec ce que nous autres catholiques nous croyons et sommes prêts à confesser, jusqu'à mourir pour en attester la vérité. De façon que cette divulgation ne peut nuire à personne, et peut être utile à beaucoup, comme effectivement je sais qu'elle l'a été. Ce qu'elle dit, c'est l'expérience qui le lui a enseigné, et il est bon que parmi tant de personnes qui écrivent d'après les données de la science, il y en ait quelques-unes qui écrivent d'après les données de l'expérience, qui l'emportent incomparablement sur les premières.

Je déclare qu'un jour, tandis que je voyageais avec elle et que nous causions ensemble de choses édifiantes, je lui fis cette question : « Mère, expliquez-moi donc ceci. Autrefois, Votre Révérence entraît fort souvent en extase, et maintenant il y a longtemps que je ne l'ai vue dans cette suspension qui lui était si ordinaire. » Pendant un temps en effet, elle entraît si facilement en extase, qu'il suffisait de la vue d'un tableau bien fait pour la ravir et l'élever à une oraison sublime. Elle me répondit que véritablement elle n'avait plus d'extases, mais que pourtant l'oraison dont elle se trouvait gratifiée était plus haute qu'au temps où elle en avait. La raison, me dit-elle, était celle-ci : au commencement, ce que Dieu lui donnait à goûter et à comprendre des choses surnaturelles surprenait tellement son âme, qu'elle en éprouvait un effroi extraordinaire, et c'était cet effroi, joint à l'excès de bonheur que son âme goûtait intérieurement, qui causait la suspension extérieure des sens corporels. Actuellement, ces choses étant connues et expérimentées, sa jouissance, quoique plus grande, était plus paisible,

l'habitude de jouir des dons si élevés que Dieu lui communiquait ayant supprimé l'effroi.

Elle me disait aussi qu'elle jouissait presque toujours en son âme d'une présence de Dieu que n'entravaient ni les voyages ni les affaires. Au contraire, disait-elle, cette jouissance était si excessive, que pour la supporter, elle avait besoin de se distraire et de se plonger dans les affaires extérieures. Avec cela, elle pouvait supporter la vie. Néanmoins, elle avait des désirs continuels que Dieu la retirât de ce monde, afin de jouir de la présence de son Bien-Aimé, sans limite, sans mesure et libre de l'obstacle qu'apporte toujours le corps, tant que l'âme y est retenue. Ceci montre bien que, quoique vivant ici-bas dans le monde, sa conversation ordinaire était déjà dans le ciel, et fait voir aussi que son âme vivait plus là où elle aimait que là où elle animait, comme le disent tous ceux qui traitent de l'amour parfaitement épuré. Cette sainte était tellement remplie de cet amour, qu'elle jetait dans l'admiration tous ceux qui la connaissaient et traitaient avec elle, et je suis de ce nombre.

Ce qui me frappait beaucoup en la servante de Dieu tandis que je la fréquentais, c'est qu'elle donnait à tout ce qu'elle faisait l'intention la plus haute, la plus purement dirigée vers Dieu, qui se puisse exprimer ou enseigner. Ses œuvres ne présentaient aucun mélange d'intérêt temporel, propre ou étranger, rien qui ressentit la chair et le sang. Les petites actions, nous le savons, ont une grande valeur aux yeux de Dieu lorsqu'elles sont faites avec une intention élevée, car, ainsi que nous l'enseigne la théologie, la valeur de l'œuvre accomplie procède de l'intention, et quand la fin est Dieu, l'œuvre atteint Dieu lui-même. S'il en est ainsi — ce qui est parfaitement exact, — jusqu'où n'a pas atteint cette servante de Dieu par tant d'œuvres si héroïques qu'elle a réalisées, alors qu'elle les faisait avec un amour si pur et une volonté si fervente ?

Dieu la rendait si affamée de lui rendre de nombreux services, que manquait-elle de grandes choses à réaliser pour lui, elle en inventait de petites, de manuelles, soit qu'elle ornât des statues, soit qu'elle fit des représentations en relief de l'objet de la fête célébrée par l'Église, et autres choses de ce genre.

Sa ferveur ne pouvait demeurer oisive. Continuellement elle se demandait ce qu'elle pourrait faire, à quoi elle pourrait s'occuper pour le service de son Dieu. C'est ainsi, je pense, que ses excellents désirs lui

méritèrent de recevoir de lui à pleines mains de quoi s'exercer, non en choses basses, mais en choses élevées, les plus élevées qui se puissent accomplir dans l'Église de Dieu. Elle était si occupée, et toutes ses journées se trouvaient si remplies par les affaires, que ne trouvant pas le temps d'écrire ses lettres ni de s'acquitter d'autres devoirs à l'intérieur du couvent, ce n'était ordinairement qu'après minuit qu'elle se retirait pour prendre son repos. La sœur qui l'assistait en est bon témoin, car elle devait interrompre son sommeil pour lui donner l'aide dont elle avait alors besoin. Et si une personne jouissant d'une santé parfaite en eût agi ainsi, la chose évidemment n'eût pas été si étonnante. Mais la santé de la mère était si ruinée, qu'une autre personne qui n'en aurait pas eu davantage se serait vue incapable de tout et le jour et la nuit.

Sa grande affaire était de travailler à gagner à Dieu beaucoup d'âmes, de prendre des moyens de toutes sortes pour leur être utile et les faire avancer dans son service. Dans ce but, elle entreprenait des choses extrêmement difficiles, et elle les réalisait à l'étonnement de tous. Je me bornerai à en rapporter une, car vouloir les raconter toutes serait à n'en plus finir.

A l'époque où il y avait abondance de sujets chez les religieux déchaussés qu'elle avait fondés, elle pensa qu'en un monastère comme celui de l'Incarnation, qui comptait tant de religieuses, ce serait rendre un grand service à Dieu que de leur donner pour confesseurs des religieux de la réforme, qui les dirigeraient dans les voies d'une plus haute perfection. Ceci ne pouvait se faire sans donner congé aux pères mitigés, qui avaient constamment été les confesseurs ordinaires de cette communauté. La chose était fort difficile. Néanmoins Dieu donnait à la mère une sainteté et une sagacité capables de venir à bout de tout ce qu'elle entreprenait en vue de sa gloire. A cette époque, la visite apostolique des religieux du Carmel était confiée au père Pierre Fernandez, religieux dominicain, de beaucoup de prudence et de sainteté. Il se trouvait alors à Salamanque, et la mère était prieure à l'Incarnation. Elle m'envoya donc en cette ville, avec charge de traiter l'affaire avec ce père, et aussi afin qu'en qualité de témoin oculaire, je lui exposasse les raisons qui pouvaient le porter à octroyer sa requête. Je les lui exposai, et quoiqu'il sentit bien ce que la chose présentait de difficile, tant du côté des religieuses que de celui des pères carmes, qui ne manqueraient pas de s'en trouver blessés, il me donna cependant l'autori-

sation. Je l'emportai et la remis à la sainte mère. Peu après elle travaillait à faire venir deux religieux déchaussés, grands serviteurs de Dieu, pour être confesseurs du couvent, et leur construisait une maisonnette tout proche de l'Incarnation. Ils y firent séjour, à la très grande édification de tous ceux qui les connaissaient, et au singulier profit spirituel de toutes les religieuses qu'ils dirigeaient et confessaient. L'un de ces pères se nommait le père Jean. C'était l'un des deux premiers qui prirent l'habit des Déchaussés. On appelait l'autre le père Germain. Ils seraient encore en ce lieu, je crois, si le démon, envieux des fruits que produisait leur présence et de ceux qu'on pouvait en espérer pour l'avenir, n'avait excité quelque controverse entre les Chaussés et les Déchaussés, ce qui les mit dans la nécessité absolue de se retirer. L'affaire coûta aux Déchaussés bien des épreuves et des mortifications.

Tout cela montre bien le zèle dont Dieu animait la sainte mère pour l'avancement des âmes. Ce zèle était vraiment extraordinaire; il la portait à braver des peines et des souffrances auxquelles nulle autre n'eût osé s'exposer. C'est ce qu'on vit à l'Incarnation lorsque, par ordre du Visiteur apostolique, le père Pierre Fernandez, elle alla y exercer les fonctions de prieure. Voyant ce monastère si nombreux et dépourvu de subsistance, le visiteur ne trouva pas d'autre issue à cette situation que de nommer la sainte mère prieure du monastère, afin qu'elle remédiât au temporel et au spirituel. Il ne se trompa point, car on put constater sous ces deux rapports une admirable réforme. Il y eut bien, au début, une vive opposition de la part des religieuses, mais dans la suite, voyant tous les avantages que leur apportait la présence de la mère, elles l'aimèrent et la chérirent, et eussent bien voulu la conserver à perpétuité à leur tête, en qualité de prieure.

La sainte mère montra bien en cette circonstance la promptitude de son obéissance, car sa nomination à cette charge semblait mettre obstacle à ses fondations, et d'autre part elle n'ignorait pas la répugnance qu'éprouvaient les religieuses à la rappeler en un monastère dont elle avait tant désiré sortir. Malgré tout, elle se résigna à faire ce que l'obéissance lui prescrivait. En retour, Notre-Seigneur permit qu'elle fit un grand bien à cette communauté, et même qu'elle pût en sortir pour faire ses fondations. Ce qui lui causait le plus de joie, c'est qu'en ceci elle recevait un commandement et n'agissait point par sa propre volonté.

En cette conjoncture on vit également briller sa patience et sa prudence, car on peut dire qu'elle entra par les portes de ses ennemis, et cependant Dieu lui donna grâce pour rendre celles qui lui étaient opposées ses véritables amies. Quant à la situation de la communauté, y remédier était difficile, parce que le nombre des religieuses s'était accru et que le revenu au contraire avait diminué. Mais Dieu, qui est tout-puissant, lui donna assez de prudence pour tout rétablir, et à l'heure qu'il est, ce monastère est en aussi bon état que n'importe lequel d'Avila. Ce qui contribua notablement à ce résultat satisfaisant, c'est que la sainte mère tira beaucoup de religieuses de l'Incarnation, pour servir aux fondations de ses monastères.

Si j'avais à parler de chacune de ses vertus en particulier, il y aurait immensément à dire. Mais de ce qui a été déclaré déjà, on inférera facilement, je crois, ce que je pourrais en rapporter. Je me contenterai donc d'en parler d'une manière générale, afin d'éviter la prolixité. Je dis en premier lieu que cette servante de Dieu ne se contentait pas de servir le Seigneur d'une manière ordinaire, soit par la fuite du péché, soit par l'accomplissement des bonnes œuvres. Pour ce qui est de l'offense de Dieu, elle en était si éloignée, que je n'ai pas besoin de m'y arrêter. De sa charité, de son amour pour Dieu et le prochain, je dirai qu'ils étaient si ardents, qu'elle se demandait sans cesse en quoi elle pourrait plaire à Dieu davantage et s'employait continuellement à tout ce qui lui était plus agréable, sans regarder aux peines qu'elle aurait à endurer ni aux difficultés qu'elle y rencontrerait. Elle se portait toujours aux choses les plus hautes et les plus héroïques qu'elle pouvait trouver à réaliser. Sa ferveur n'était point satisfaite de la pratique et de l'exercice des vertus qui sont courantes chez les femmes vouées à la vie religieuse et cloîtrée, mais elle abordait ce à quoi les hommes les plus virils et les plus saints ne se seraient pas risqués. Ceci a été constaté non seulement par moi, qui avais avec elle des rapports si fréquents, mais par tous ceux qui l'ont connue, comme aussi par ceux qui ne l'ont pas connue. Et en effet, si l'on admire qu'un saint ait donné naissance à un monastère, quelle admiration ne doit-on pas éprouver en voyant que cette servante de Dieu a donné naissance et développement à tant de monastères, et même à un ordre d'hommes, le plus parfait qui soit dans l'Église de Dieu. Et tout cela a été si rapide, que moi, qui ne suis pas fort âgé et qui ne comptais pas plus de trente ans lorsque je fis la connaissance de la mère, j'ai vu, en moins de

trente autres années, naitre les Déchaussés et les Déchaussées, et aujourd'hui les monastères et les couvents sont aussi nombreux que s'il y avait cent et deux cents ans qu'ils eussent commencé. Finalement, les Déchaussés ont un général à eux, et cinq ou six provinciaux, ce qui est estimé beaucoup dans les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique.

Que voir en ceci, sinon la main du Seigneur à qui tout est possible? Il a choisi une femme, afin d'opérer par son moyen des choses si grandes qu'elles donnassent à tous de quoi s'étonner, de quoi louer et admirer aussi Celui dont la puissance est si grande. Et puisque nous l'avons appelée femme, joignons à ce titre les dons surnaturels dont Dieu l'a gratifiée; alors, au lieu d'être surpris de ce qu'elle a fait, nous nous étonnerons plutôt de ce qu'elle n'a pas fait. Effectivement, si une âme aimée de Dieu et qui est en sa grâce, devient capable de tant de choses avec son secours, que sera-ce si nous la voyons non seulement en la grâce de Dieu, mais ornée des sept dons de l'Esprit-Saint? Dans ces conditions, de quoi ne sera-t-elle pas capable? Je ne prétends pas assurer ici comme chose indubitable que la mère Tèrese de Jésus était en grâce avec Dieu et ornée des dons de l'Esprit-Saint, car je sais parfaitement qu'on ne peut le savoir de science certaine; c'est un secret que le Seigneur se réserve, et bien peu en ont eu révélation. Ce que je veux dire, c'est que si nous pouvons en savoir quelque chose par conjectures, Dieu n'a pas voulu qu'ici les conjectures nous fissent défaut. La sainte mère, en effet, a donné sur ce point des signes aussi nombreux et aussi évidents que pas un autre saint, quel qu'il soit. Et puis qu'il nous est permis de parler d'après ces conjectures, je ne puis omettre d'exposer ici sur quoi je base les miennes.

Je dis donc, au sujet du premier don de l'Esprit-Saint, qui est le don de crainte de Dieu, que cette sainte en donnait des signes si évidents, que personne ne pourra être taxé de témérité s'il se persuade qu'elle en était enrichie. On voyait, en effet, briller en elle une crainte filiale, si visible et si manifeste à tous les yeux, que si elle servait Dieu, ce n'était nullement — on le reconnaissait avec une entière clarté — par la crainte de l'enfer ou par d'autres craintes qui se rencontrent d'ordinaire chez les âmes vertueuses; c'était le pur amour filial qui excitait en elle une sollicitude constante, une recherche continuelle des voies et des moyens de servir son Dieu. Peu satisfaite d'y travailler nuit et jour, elle comptait pour rien tout ce qu'elle pouvait faire, parce que rien



ne répondait aux aspirations de sa volonté. C'est ainsi que faisant beaucoup, elle estimait tout peu de chose. La crainte qu'elle portait à Dieu était une crainte de révérence, celle qui, au témoignage de l'Écriture sacrée, demeure éternellement : *Timor Domini permanet in æternum* (1). Cette crainte, qui est un don de l'Esprit-Saint, ne demeure pas seulement en cette vie, elle dure encore à jamais dans la béatitude. La sainte mère a eu cette crainte ici-bas, et elle en jouit là-haut pour toujours.

Que dirai-je du don de piété? Lorsque la piété est un don de l'Esprit-Saint, elle compatit non seulement au mal temporel du prochain, mais à son mal spirituel, qui est le plus grand de tous les maux. Chez les serviteurs de Dieu, cette compassion est égale à la connaissance de Dieu. Oui, c'est à proportion même de cette connaissance de Dieu qu'ils connaissent le mal et y compatissent. La mère s'est tellement signalée dans la manifestation de cette piété, qu'elle était plongée dans une douleur continuelle en songeant aux âmes qui se perdaient, à celles qui ne croyaient pas en Dieu et qui ne le connaissaient point. Pour le salut d'une seule âme, elle n'eût pas craint de s'exposer aux plus grandes peines qu'on puisse endurer en cette vie, au point que ses directeurs devaient modérer en elle une douleur qui semblait avoir quelque chose d'excessif. Dans ses livres, elle recommande à ses religieuses de compatir toujours aux âmes qui se perdent et aux épreuves de l'Église, parce que c'est le but principal de leur vocation. Elle était aussi singulièrement reconnaissante envers ceux qui lui faisaient du bien, soit au spirituel, soit au temporel, et elle s'efforçait de les payer de retour autant qu'elle le pouvait. De ceci je suis bon témoin, aussi bien que de tout le reste, car je ne parle point par oui-dire, mais d'après le témoignage de mes yeux. Elle vivait d'une manière si spirituelle, qu'elle aimait ses parents non en qualité de parents, mais en qualité de serviteurs de Dieu. De là vient qu'elle aimait plus que ses proches ceux qu'elle reconnaissait être tels, et faisait davantage pour eux que pour ses parents. C'étaient là ses amis et ses familiers; c'était avec eux qu'elle traitait, à eux qu'elle se communiquait.

S'il faut parler du don de science dont la sainte mère était douée pour la conduite de la vie, je dirai que ce don était admirable et surpassait celui qu'on remarque habituellement chez les plus avisés et les

(1) Ps. XVIII, 40.

plus prudents. Ne s'occupant que des choses spirituelles, elle y était si habile et si savante, qu'il était tout visible qu'elle tenait ce don de la main de Dieu. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à l'inférer de ce qu'elle a réalisé pendant sa vie et de ce que nous en avons dit en réponse aux questions précédentes. Ce troisième don naît des deux premiers. En effet, du don de crainte de Dieu naît le don de piété, parce que, dès lors qu'elle craint Dieu comme il doit être craint, l'âme a pitié d'elle-même, sachant qu'elle a offensé Dieu ; elle s'afflige de voir que les autres l'offensent et compatit à leur malheureux sort. De là procède la connaissance de la vérité, que nous appelons ici don de science, don plus élevé et de plus haut prix que toutes les sciences qui s'acquièrent par l'étude aux universités. C'est à cette source que la sainte mère puisait toute la science et toute la sagesse dont elle avait besoin pour remplir les fonctions dont elle était chargée.

Du don de force que le Seigneur départit à cette servante de Dieu, je dirai peu de chose. Elle était si grande, cette force, qu'elle jetait dans l'étonnement tous ceux qui connaissaient la mère. Ni les persécutions, ni le déchaînement des langues, ni les tentations suscitées par le démon, ne purent jamais la faire reculer d'une ligne dans l'œuvre des fondations et dans les travaux qu'il lui fallait embrasser pour la réalisation de son entreprise. Cette entreprise, elle savait que c'était celle de Dieu même, pour qui elle eût voulu souffrir et mourir, non une fois, mais nombre de fois. Ce quatrième don procède du don de science, car de même que par le don de science on connaît ce que Dieu demande particulièrement de nous, par celui de force on aborde l'œuvre avec une telle conviction qu'elle est agréable à Dieu, qu'il n'y a ni tourment, ni affront, ni mort, qui puisse détacher l'âme de ce qu'elle sait être agréable au Seigneur. Conséquemment, cette servante de Dieu était douée d'une force d'âme qui commandait l'admiration de tous. Le monde entier l'eût-il blâmée et condamnée, pour elle, elle était certaine de plaire à Dieu. De là, cette complète indifférence pour tous les propos qu'on tenait sur son compte. Et par le fait, on parlait beaucoup. La voyant aller de bourg en bourg, de ville en ville, on disait qu'elle avait *un esprit ambulatif* (1), qu'elle aimait à se promener et ne pouvait tenir en place. On avait même inventé à son sujet et au mien la plaisanterie suivante. A la demande : *De quoi est-il*

(1) *Un spiritu ambulativo.*

*bruit dans Avila ?* on répondait : *De Tèreſe de Jéſus et de Julien d'Avila* (1). Et c'était le moins qu'on diſait d'elle. Tout cela la faiſait rire et ne l'affligeait nullement, ce qui montrait bien la conviction où elle était que ſes œuvres plaiſaient à Dieu.

Si nous avons tant de motifs de conjecturer que la ſainte mère était gratifiée de ces dons de l'Esprit-Saint, nous n'en avons pas moins à l'égard de ceux dont il nous reſte à parler. Et en effet, qui pourra donner conſeil aux autres et le prendre pour ſoi-même, ſinon ceux qui mettent la main à l'œuvre, ceux qui marchent ſous le regard de Dieu comme y marchait ſa ſervante, diſant : *Qu'est-ce que Dieu veut de moi ?* Cela, elle le diſait non ſeulement par ſes paroles, mais par ſes actes. Son unique ambition était d'accomplir parfaitement la volonté de ſon Dieu. Or, il eſt évident que ce ſont de telles âmes que Dieu éclaire de ſa lumière, pour leur montrer — qu'il s'agiſſe d'elle ou des autres — ce qui lui plait davantage. Une fois cette connoiſſance reçue, on en vient à prendre, au ſervice de Dieu, les moyens les plus efficaces et les plus agréables au Seigneur, ſelon cette parole : *que l'homme ſpirituel peut juger tout le monde et ne peut être jugé par perſonne* (2). Pour conclure, diſons que ce don vient de l'Esprit-Saint, qui eſt tout à la fois docteur, vivificateur, amour, et conſéquemment tout ce que conſeille ce divin Esprit eſt eſprit, tout eſt de Dieu et va à Dieu. C'eſt ainſi que la mère Tèreſe de Jéſus prit pour elle-même le ſublime conſeil de quitter tout pour trouver tout. Pauvre d'eſprit, elle l'était véritablement, et elle chériffait à tel point la pauvreté que Jéſus-Chriſt a enſignée et prêchée, qu'elle l'a gardée de toutes ſes forces ſa vie entière et qu'elle l'a fait garder en ſes monaſtères. Pour en être convaincu, il ſuffit de conſidérer ceux-ci, comme auſſi de lire les pages qu'elle a écrites ſur l'amour de la pauvreté. Elle a donc ſuivi le conſeil de Jéſus-Chriſt en ce point, comme en tous ceux qui regardent la perfection évangélique.

Si nous venons au don d'intelligence, qui conſiſte à comprendre les myſtères de notre ſainte foi, ſe trouvera-t-il quelqu'un pour nier que la mère a été ſous ce rapport plus illuminée et plus favoriffée de Dieu que beaucoup des ſaints des temps paſſés ? En effet, non ſeulement

(1) *Preguntando que qué ſe ſonaba en Avila, reſpondian que Teresa de Jéſus y Julian de Avila.*

(2) *Spiritualis autem judicat omnia : et ipſe a nemine judicatur.* (1 Corinth., II, 15.)

elle comprenait ce que nous enseigne notre sainte foi, mais Dieu y ajoutait tant de lumières surnaturelles et les lui faisait connaître, savourer et sentir d'une manière si vive, qu'elle pouvait dire parfois que non seulement elle croyait ces mystères, mais les voyait en quelque sorte et en jouissait comme si elle les eût perçus de ses yeux. Du moins en était-il ainsi tandis que Dieu illustrait son entendement de façon à lui faire goûter quelque chose du ciel, de l'enfer et du purgatoire, et cela, indépendamment des lumières qu'il lui donna sur l'Incarnation du Fils de Dieu, sa passion, sa résurrection, comme aussi sur la personne du Saint-Esprit. Tout cela étant consigné dans son livre, il n'y a pas à le répéter ici. Il ne nous reste qu'à tirer cette conclusion : puisque Dieu communiquait à sa servante tant de vues et de lumières, dont elle nous a laissé quelques-unes par écrit, elle était gratifiée du don d'intelligence.

Quant au don de sagesse, qui consiste à goûter les choses spirituelles et agréables à Dieu, comment ne pas conjecturer qu'elle le possédait, lorsque, nous tous qui la connaissions, nous la voyions goûter Dieu à ce point, que tout ce qui n'avait point cette saveur divine lui paraissait amer. Et réellement, ceux que Dieu enrichit de ce don si merveilleux ne trouvent qu'amertume en tout ce que le monde estime doux, et par contre tout ce que le monde juge amer leur semble doux. Oui, nous en étions témoins, les souffrances pour la mère étaient des jouissances, et au contraire, elle regardait comme des croix les satisfactions du monde. En conséquence, la pauvreté que les mondains repoussent était l'objet de ses désirs, les persécutions que le monde a en horreur faisaient sa joie, la vie cloîtrée que le monde appelle triste et mélancolique lui semblait un paradis. En un mot, comme elle n'avait point le goût faussé par les biens de ce monde, les choses lui offraient leur saveur véritable et non point une saveur trompeuse, ainsi qu'il arrive à tant de gens qui se laissent séduire par elles.

La mère, jugeant sainement des choses et soulevée par ces dons de l'Esprit-Saint, aborda des entreprises si difficiles que sans un don, une aide et un secours particuliers de Dieu, elle n'aurait pu les mener à terme. Et véritablement, ni dans les temps passés, ni dans les temps présents, on n'a vu qu'une femme, déstituée de ressources humaines, ait été fondatrice non seulement de religieuses, mais de religieux. De fait, à peine vit-elle que Dieu la favorisait pour la fondation des

couvents de religieuses, dans lesquels se renouvelait et reflleurissait la règle primitive des anciens pères du Mont-Carmel, aussitôt elle conçut le désir de la voir se renouveler et reflurir également en des monastères de religieux. Franchissant tous les obstacles, elle se mit à l'œuvre, et n'eut point de repos qu'elle n'eût obtenu de son général l'autorisation d'établir au moins deux monastères de religieux déchaussés, dans lesquels on garderait au pied de la lettre les observances des anciens pères. La sainte comprenait fort bien que si l'on érigeait deux monastères, on les verrait ensuite se multiplier, comme effectivement nous le voyons à cette heure, et cela en si peu de temps, que si le Seigneur tout puissant n'y avait mis la main, il était impossible que nous vissions ce dont nous sommes aujourd'hui témoins. Pour ma part, j'ai vu la sainte chercher avec une indicible sollicitude deux sujets seulement, qui fussent tels qu'il le fallait pour inaugurer une œuvre si parfaite, si sainte et en même temps si difficile. Je sais qu'il se passa bien du temps — je ne me rappelle pas au juste combien — sans qu'elle pût rencontrer des hommes qui eussent la hardiesse d'aborder une telle œuvre. Finalement, à force de s'informer et d'interroger, quoiqu'en grand secret, elle en parla avec un père de l'ordre du Carmel, appelé Fr. Antoine de Heredia, qui avait été prieur du monastère d'Avila et l'était de celui de Medina. Bien qu'excellent religieux, il avait un extérieur fort soigné et n'annonçait pas une mortification aussi absolue que l'exigeait une entreprise si héroïque. Mais quand il se fut entretenu avec la sainte mère et qu'il eut compris ce dont il s'agissait, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il se mit à l'œuvre tout de bon. Pour contenter la mère, il s'adonna sans retard à la pratique de l'oraison et de la mortification, et cela, avant même de se décider à professer la première règle. Elle fit aussi la connaissance, à Medina del Campo, d'un autre père carme chaussé, qui donnait de grandes marques de mortification et d'humilité, et qui nourrissait le désir de passer dans un ordre austère, où l'on pratiquât une plus haute perfection que dans le sien. Ce père se nommait Fr. Jean de la Croix. La mère ayant fait sa connaissance, ils se comprirent dès les premiers mots. Bientôt il déclara résolument qu'il prendrait l'habit sans délai.

La sainte mère avait deux excellentes pierres pour lui servir de fondement, mais il lui manquait une maison, un terrain et de l'argent pour commencer une si sainte et si importante entreprise, ce qui

L'empêcha encore quelque temps d'entamer l'œuvre qu'elle désirait si vivement. Finalement, comme Dieu voulait qu'elle commençât, le projet vint aux oreilles d'un gentilhomme d'Avila, appelé don Raphaël. Connaissant la sainte mère, il lui offrit une maison fort pauvre qu'il possédait à Duruelo, village du territoire d'Avila, qui ne devait guère compter plus de sept ou huit feux. Mais comme la mère désirait ardemment commencer, elle l'accepta de grand cœur et se mit sur-le-champ en devoir d'aller l'examiner.

Je la conduisis au village en question, et nous vîmes la maison. C'était plutôt un *pailleur* (1) qu'une maison d'habitation. Elle se trouvait même en tel état que pour une nuit que nous avions à passer en ce lieu, nous dûmes aller prendre notre repos dans l'église. Nous nous étendîmes pour dormir sur les bancs de pierre. Le lendemain, on se mit à nettoyer la maison, qui en avait grand besoin. La mère dressa ses plans pour le monastère, et prit ses mesures pour y envoyer les deux religieux le plus tôt possible. Ils s'y rendirent et s'engagèrent à observer la règle primitive des anciens pères. Ils l'observaient si bien, que toutes les localités environnantes en étaient touchées d'une dévotion profonde. Sans qu'ils eussent besoin de demander, on leur apportait d'abondantes aumônes, plus même qu'il ne leur fallait. Durant le peu de temps qu'ils séjournèrent en ce lieu, on vit se renouveler, ce semble, ce que Dieu fit à l'égard d'Élie, quand il le nourrissait miraculeusement dans le désert ; car les paysannes des alentours venaient en grand nombre apporter aux religieux les aliments corporels et recevoir d'eux en échange la nourriture spirituelle. On les voyait s'éloigner ensuite en versant des larmes, et bénissant Dieu de leur avoir amené ses bons serviteurs. Bientôt des sujets pieux et savants entrèrent dans l'ordre, et celui-ci compta d'excellents prédicateurs, qui, par leur doctrine et leur exemple, commencèrent à faire grand fruit dans l'Église de Dieu.

Cette première maisonnette et les religieux qui venaient d'y prendre l'habit inspiraient une telle dévotion, que nous eûmes l'attrait, un ecclésiastique de grande piété, appelé Gonzalve de Aranda, et moi, de nous y rendre d'Avila, à pied et en pèlerinage. Nous y restâmes je ne sais plus quel nombre de jours, durant lesquels nous nous croyions en paradis. Du reste, c'était bien là, je crois, l'impression de tous ceux

(1) Lieu où l'on conserve la paille pour les animaux.

qui s'y rendaient. Mais comme Dieu voulait étendre ce saint ordre dans le monde entier, les religieux se décidèrent à se transférer à Mancera de Abajo, où il y a encore un tableau de Notre-Dame, qui, au dire de tous ceux qui le voient, est le plus dévot et le plus beau qu'il y ait au monde. Il était visible que la Mère de Dieu entendait se signaler d'une manière spéciale en ce saint ordre, puisqu'elle voulut donner le lieu où se trouve son image — si renommée de nos jours — pour être le berceau d'une œuvre qui devait tourner hautement à la gloire et à l'honneur de son très saint Fils et à celle de son Église catholique.

Cette sainte semence a grandi d'une manière si étonnante, que moi, qui ai vu de mes yeux de si humbles et si pauvres commencements, j'ai été, Dieu le voulant ainsi, le témoin de tels accroissements, qu'à l'heure qu'il est, il faut quatre ou cinq provinciaux pour visiter les provinces. Il y a même un général, comme dans les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, de façon que les Déchaussés n'ont rien à voir avec le général des Chaussés. Que tout cela se soit fait en si peu de temps, par la main d'une religieuse modeste et cloîtrée, liée par l'obéissance à ses supérieurs, sans une *blanca* de revenu, sans biens-fonds, et en même temps persécutée, blâmée du peuple, voilà qui oblige à confesser que la puissante main de Dieu s'est montrée en cette œuvre. Pour que l'on vit jusqu'à l'évidence qu'elle était sienne, il a choisi un faible instrument, afin d'accomplir par lui des choses puissantes et merveilleuses. Je sais que d'autres rapporteront divers miracles que le Seigneur a opérés par sa servante, mais, à mon sens, celui-ci est le plus grand et le plus avéré. Nul ne pourra le nier. Mais nous ne pouvons nier davantage que toute femme qu'elle était et si faible qu'elle fût, Dieu lui donna ce qu'il fallait pour accomplir les œuvres des hommes vaillants. Oui, Dieu lui a communiqué une force plus qu'humaine, et l'ayant choisie pour des œuvres si grandes, il lui a donné la grâce et la capacité nécessaires pour les mettre à exécution. C'est ce dont moi-même et tous ceux qui l'ont connue et fréquentée, nous avons été témoins et le sommes encore.

Ce sont les œuvres qui rendent témoignage de ce que vaut chacun. Si donc les conjectures permettent de juger de la foi vive, de l'admirable espérance et de l'ardente charité dont cette sainte était ornée, nous pouvons dire hardiment que ces vertus ont été chez elle égales et même supérieures à celles de beaucoup de saints. Ce que j'ai dit suffit à le prouver, et néanmoins je parlerai de l'admirable réunion de

vertus que j'ai reconnue en elle et que j'ai vue de mes yeux. De même que pour tout ce qui précède j'ai parlé non par ouï-dire, mais comme témoin oculaire, ainsi en sera-t-il pour ce qui me reste encore à déclarer.

J'ai vu en elle la connaissance de soi en tel degré, que, recevant de Dieu de très signalées faveurs tant au spirituel qu'au temporel, elle s'estimait si peu, qu'elle ne faisait aucun fonds sur elle-même, ce qui est la base de l'humilité.

De plus, en toutes ses œuvres, elle mettait toute sa confiance en Dieu et se défiait entièrement d'elle-même. Elle avait aussi une mortification profonde. J'ai vu un supérieur lui commander, pour la mortifier, des actes de mépris d'elle-même, et elle n'y éprouvait pas plus de difficulté qu'à faire les choses ordinaires qui s'accomplissent tout naturellement. Son obéissance envers ses supérieurs et ses confesseurs était éminente, et elle exécutait aussi facilement les choses malaisées que les faciles.

De même, aux débuts de l'ordre, il n'y avait pas de converses pour s'occuper des travaux de la cuisine, et les religieuses y vauaient chacune sa semaine. La mère, toute prieure et fondatrice qu'elle était, faisait sa semaine comme les autres. Pendant ce temps elle servait ses sœurs et apprêtait les repas, fort bien du reste, car elle s'y entendait à merveille et y prenait grand plaisir. Quelquefois nous arrivions dans des hôtelleries si vides de gens et si dépourvues de vivres, que la mère et ses compagnes préparaient elles-mêmes le repas des gens de service qu'elles amenaient.

Ce que j'ai vu briller en elle d'un éclat singulier, c'est la pureté de l'intention, qu'elle dirigeait vers Dieu. Pour petite que fût l'action accomplie, elle se proposait un but si élevé, qu'à mon sentiment elle méritait autant auprès de Dieu dans les petites actions que dans les grandes. Dieu, en effet, considère davantage l'amour avec lequel l'œuvre est accomplie que l'œuvre elle-même. Voilà pourquoi il arrive que des œuvres grandes, mais auxquelles manque l'intention qui doit en faire la valeur, servent moins à ceux qui les accomplissent, que de petites œuvres ne servent à d'autres. Et par le fait, en bonne théologie, la valeur des œuvres vient de l'intention, et si l'intention est grande, l'œuvre a beau être petite, elle est de grande valeur aux yeux de Dieu ; si au contraire l'intention est petite, l'œuvre, quoique grande en elle-même, est de peu de valeur.



La mère était aussi extrêmement reconnaissante envers quiconque lui rendait un service. On peut juger par là combien elle devait l'être envers le Dieu qui la comblait de tant de bienfaits et la caressait si souvent. Tantôt il lui parlait, tantôt il lui apparaissait de diverses manières. Parfois il lui découvrait admirablement les mystères de notre sainte foi catholique, d'autres fois il lui faisait voir l'entrée dans le ciel de plusieurs âmes de sa connaissance, ou bien encore lui révélait et lui faisait goûter quelque chose des joies de la béatitude ou lui dévoilait quelque chose du purgatoire. D'autres fois, il lui enseignait ce qu'elle devait faire, ou bien la consolait si elle était sous le poids de quelque épreuve, ou la reprenait si elle se laissait aller au doute ou à une crainte exagérée. En un mot, nous pourrions dire qu'elle traitait et communiquait aussi familièrement avec Dieu qu'avec les hommes. Le Seigneur alla jusqu'à lui révéler la damnation de quelques personnes. Il lui en montra aussi plusieurs en état de péché mortel, en témoignant de la douleur. Tandis qu'un certain ecclésiastique lui disait la messe et la communiait, elle le vit entre deux démons. Elle-même a consigné le fait dans son livre, et je sais que pour tout ce qui est au ciel et sur la terre, elle n'eût jamais dit un mensonge, même en choses légères, moins encore en choses si graves. Elle ne les eût pas non plus écrites sans en avoir conféré avec de grands théologiens et des serviteurs de Dieu, et sans s'être bien assurée de ce dont il s'agissait. Il faut le remarquer aussi, lorsqu'elle voyait des âmes monter au ciel, elle disait leur nom, mais lorsqu'elle en a vu d'autres en péché mortel ou tomber en enfer, elle n'en a jamais nommé aucune, afin de sauvegarder leur honneur comme il convenait.

Je dirai aussi ce que je remarquais quand je communiquais avec elle, et ce que je remarque encore à présent qu'elle est dans le ciel. Tout ce que Dieu faisait pour elle s'adressait aux âmes et portait fruit pour les âmes. J'ajoute que tout était conforme à ce que notre sainte Mère l'Église nous ordonne de croire, conforme aussi à l'Écriture sacrée qui est la règle d'après laquelle on doit juger de ces effets surnaturels. Dieu, il est vrai, nous ordonne de croire, et il ne veut pas que nous désirions voir en cette vie. Et cependant il a voulu se dévoiler de diverses manières à nombre de ses serviteurs, tant dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien. Et cela n'a pas été sans raison, mais au contraire par une profonde disposition de sa providence, afin que d'une façon ou d'une autre nous ayons connaissance des choses éternelles,

et qu'en même temps, en nous fondant avant tout sur la vérité de Dieu, qui est la base de notre sainte foi, nous croyions aussi les saints à qui Dieu les a révélées. Nous pouvons apporter à l'appui de ceci la répréhension que Jésus-Christ adressait à ses disciples au moment de monter au ciel, leur reprochant de n'avoir pas cru les apôtres qui disaient l'avoir vu ressuscité. Et bien qu'il soit vrai que ces choses doivent être crues par nous, moins parce que Dieu les a révélées à ses élus, que parce que le Fils de Dieu nous les a révélées lui-même comme témoin oculaire, néanmoins ces révélations nous aident beaucoup dans les actes que nous sommes tenus d'exercer à l'égard des mystères dont il s'agit. Elles nous aident à méditer et à croire ces mystères parce que Dieu nous les a dits et qu'ils nous ont été révélés par la première Vérité qui est Dieu. Elles nous aident aussi à considérer que le témoignage des saints et celui de Dieu ne forment qu'une seule et même vérité, déclarée par qui ne peut mentir, à savoir par Dieu même, et déclarée encore par des hommes comme nous, que Dieu a choisis pour être les prédicateurs de cette vérité et ses témoins fidèles, afin que le témoignage en soit plus illustre, étant appuyé de la parole de ce grand nombre de saints qui ont attesté cette vérité et par leur vie et par l'effusion de leur sang. Cette servante de Dieu n'ayant pu lui rendre témoignage par son sang comme les martyrs, ainsi qu'elle l'eût bien désiré, elle l'a suffisamment attestée par sa vie, par ses paroles et par ses œuvres merveilleuses.

Elle l'a attestée aussi par les merveilles de son corps, puisqu'à l'heure où j'écris, quatorze ans se sont écoulés depuis sa mort, et ce corps est intact et sans corruption. Ceci, nous n'avons nul besoin d'en rendre témoignage; il suffit de prier ceux qui refuseraient de croire les témoins oculaires, d'aller s'en assurer à Albe, où, à l'heure qu'il est, l'on garde ce corps entier, à la pieuse admiration de tous ceux qui le voient.

Pour tout ce qu'il y aurait à dire encore, je me remets au livre de la mère. Je sais qu'elle n'y a rien mis qu'elle ait pris en d'autres livres; elle n'a fait que rapporter ce qui se passait dans son âme et les grâces qu'elle recevait de Dieu, et cela, suivant le mode que l'Esprit-Saint lui-même lui indiquait. Elle écrivit, du reste, par l'ordre de ses confesseurs, et je sais que pour rien au monde elle n'eût voulu ajouter de son chef ce qu'elle n'eût point expérimenté. Il est donc manifeste que les faveurs dont Dieu gratifiait intérieurement son âme sont parfaitement d'accord

avec les œuvres héroïques qu'elle a réalisées dans l'Église de Dieu, je veux dire les fondations de religieuses et de religieux déchaussés, où Notre-Seigneur est servi à l'heure présente avec une si éminente perfection. C'est de quoi je suis également témoin oculaire, non seulement pour ce qui regarde Avila, mais à l'égard de bien d'autres régions où je me suis trouvé. J'ai en effet dirigé et confessé en beaucoup des couvents de religieuses, et j'ai vu le genre de vie mené dans les couvents de religieux. Ceux-ci se signalent autant qu'il est possible dans l'observance de leur règle, ils pratiquent toute la perfection et toute l'austérité en usage dans les monastères les plus parfaits qui soient au monde.

Lors donc que l'on considère d'une part les œuvres accomplies par la sainte mère, et de l'autre les grâces spirituelles que Dieu lui a départies, il devient manifeste que le Seigneur est intervenu, que de si grandes grâces correspondent à des œuvres si héroïques, et que les œuvres correspondent aux grâces. Et en effet, celles que la mère recevait habituellement de Dieu ne s'accordent d'ordinaire qu'aux âmes choisies de lui pour accomplir de telles œuvres.

Je termine cet écrit en disant : Devant Dieu et ma conscience, il en est ainsi, et je n'ai eu en vue que de répondre véridiquement aux interrogations qui me sont faites. En conséquence, je le signe de mon nom.

LE DOCTEUR DON PIERRE DE TABLARÈS.

JULIEN D'AVILA.

Par devant moi :

FRANÇOIS FERNANDEZ DE LEÓN.

La dite déclaration ayant été présentée et lue, le témoin a dit que sous le serment par lui prêté, il déclarait que c'était là ce qu'il savait être la vérité relativement à la matière dont il s'agissait.

Les feuilles ont été paraphées par moi, le dit notaire, et la dite déclaration a été signée par le dit seigneur juge et par moi, le dit notaire, en

même temps que par le dit père Julien d'Avila. Et le dit seigneur archidiacre, juge apostolique, a de nouveau signé :

LE DOCTEUR DON PIERRE DE TABLARÈS.

Par devant moi :

FRANÇOIS FERNANDEZ DE LEÓN.

## DOCUMENT 30.

### DÉPOSITION DU PÈRE DIEGO DE YANGUAS.

*Cette Déposition, donnée l'année 1595, porte ce titre au Procès du diocèse d'Avila : Déclaration du père maître Fr. Diego de Yanguas, de l'ordre de Saint-Dominique, des Prêcheurs, résidant à San Diego de Piedrahita. Elle est restée fort longtemps inédite. Elle vient d'être publiée en espagnol presque en entier par le T. R. P. Felipe Martín, dominicain, dans son ouvrage intitulé : Santa Teresa de Jesús y la Orden de Predicadores. (Avila 1909).*

Le susnommé, ayant prêté serment et étant interrogé selon la teneur des questions signées par Jean Vasquez del Marmol, a déclaré ce qui suit :

A la première demande, je réponds que lorsque j'ai communiqué avec la mère Térèse de Jésus, elle était déjà avancée en âge. J'ignore quels furent ses parents, mais j'ai entendu dire et je regarde comme certain qu'ils étaient gens de qualité et vieux chrétiens. Ceci, je l'ai entendu dire publiquement à Avila, et j'ai connu de ses proches, qui étaient tenus pour tels. Je la crois baptisée et m'en remets sur ce point au livre des Baptêmes. Pour le reste, je l'ai connue et j'ai traité très familièrement avec elle plus de huit ans, jusqu'à sa mort. Aux demandes générales, je réponds être âgé de cinquante-six ans environ et n'être pas son parent.

A la deuxième demande, je déclare être instruit de la matière dont il s'agit. Interrogé comment j'en suis instruit, je réponds : parce que j'ai eu avec la mère Térèse de Jésus des rapports et des communications fort longues et fort particulières pendant les huit années, ou environ, dont il a été parlé ; car j'ai été son confesseur, et elle s'est ouverte intimement à moi. Grâce à ces rapports et à ces communications, je sais qu'elle a été femme de grand esprit intérieur et qu'elle a eu beaucoup

de relations avec Notre-Seigneur par le moyen de l'oraison. Par le même moyen, Notre-Seigneur s'est communiqué à la dite mère et lui a fait part de bien des choses concernant son service. Beaucoup sont consignées dans ses livres, auxquels je m'en remets; elle-même m'en a rapporté d'autres. Celles que je sais plus particulièrement sont celles que j'ai entendues de la propre bouche de la mère Tèrese de Jésus, ou auxquelles j'étais présent lorsqu'elles eurent lieu.

Je déclare notamment que la mère Tèrese de Jésus m'écrivant de Tolède, où elle se trouvait, à Ségovie, où je résidais moi-même, elle me demanda de lui indiquer un confesseur dans la ville de Tolède. Je lui répondis de se confesser au père Diego de Yepès, alors prieur de la Sisle, près de Tolède, et à présent confesseur du roi, notre souverain. Elle le fit demander plusieurs fois à cet effet, mais il ne vint pas. Tandis que la mère Tèrese de Jésus s'entretenait avec Notre-Seigneur dans l'oraison à ce sujet, le divin Maître lui commanda de se confesser au docteur Velasquez, alors chanoine de la cathédrale de Tolède, parce que cela convenait ainsi; et il lui dit que c'était lui qui retenait le père Diego de Yepès, parce qu'il était à propos qu'elle prit le docteur Velasquez pour confesseur. Outre cela, Notre-Seigneur dit à la mère Tèrese de Jésus de recommander à Dieu ce docteur Velasquez, ajoutant qu'elle verrait de grandes choses, ce qui se vérifia depuis, puisque le docteur devint évêque d'Osma, puis archevêque de Saint-Jacques, et fut dans ces prélatures l'exemple de toute l'Espagne. Je racontai au père Diego de Yepès ce que je viens de déclarer, et il fut charmé de l'apprendre. Il me dit qu'il désirait alors très vivement aller confesser la mère Tèrese de Jésus et ne pouvait savoir qui l'empêchait de se rendre auprès d'elle.

Je déclare également avoir entendu dire à la mère que se trouvant pendant l'oraison avec Notre-Seigneur, elle lui dit qu'elle portait grande envie à sainte Marie-Madeleine, à cause de l'ardent amour qu'elle avait eu pour sa personne et de la grande familiarité qu'elle avait entretenue avec lui. Notre-Seigneur lui répondit : *Ma fille, elle a été ma bien-aimée tandis que je vivais sur la terre, et toi tu es ma bien-aimée, à présent que je suis dans le ciel.*

Je déclare de plus que le jour de saint Albert, la mère étant à la fondation du couvent de Ségovie, je la confessai et la communiai. Elle m'appela ensuite à une petite grille du chœur et me dit qu'au moment où elle avait reçu le très saint Sacrement, Jésus-Christ Notre-Seigneur lui était apparu avec saint Albert. Après lui avoir dit : *Réjouis-toi avec*

lui, il avait disparu, et la mère s'était trouvée seule avec le saint. Comme elle lui recommandait les affaires de ses couvents de carmes et de carmélites déchaussés, saint Albert lui répondit certaines paroles, que pour de justes motifs elle ne spécifia point. Mais d'après ce qu'elle me dit, le saint lui fit entendre que pour le bien de ces monastères de carmes et de carmélites déchaussés, il était nécessaire que les religieux et les religieuses eussent des supérieurs distincts des Mitigés, et l'expérience a fait voir qu'il en était ainsi.

Je déclare encore que la même année, le jour de saint Jérôme, la mère Tèreſe de Jésus se disposant à quitter Ségovie pour rentrer à Avila, elle se rendit à la chapelle de saint Dominique, qui est au couvent de Sainte-Croix de Ségovie. Je l'accompagnais avec le prieur et d'autres pères. Elle prit congé d'eux et demeura dans la chapelle, avec moi et deux religieuses, ses compagnes. Elle me dit alors en secret qu'à son entrée et au moment où elle s'était agenouillée, saint Dominique lui était apparu dans une grande splendeur, et entre autres paroles pleines de douceur qu'il lui avait adressées, il lui avait promis de la favoriser beaucoup en ce qui concernait ses couvents de carmes et de carmélites déchaussés. Je l'avais vue prosternée devant l'autel de cette chapelle et se relever baignée de larmes. Je compris que ses larmes provenaient de la grande consolation que cette révélation lui avait causée.

Environ une heure après, tandis que je la confessais pour la communier à la messe, je l'entendis me dire que saint Dominique était là, se tenant à sa gauche. Tandis qu'elle communiait à ma messe et de ma main, Jésus-Christ Notre-Seigneur, ainsi que je l'appris d'elle-même, l'accompagnait à sa droite et saint Dominique à sa gauche ; comme la mère se retournait pour donner une marque de respect à Jésus-Christ Notre-Seigneur, le divin Maître lui dit : *Réjouis-toi avec mon ami*, puis il disparut.

La messe finie, je lui dis que si elle voulait jouir de ce sanctuaire, elle allât faire oraison dans la toute petite chapelle, où se trouve une statue de saint Dominique. Elle le fit. Après être restée prosternée en ce lieu un quart d'heure environ, elle se releva. M'appelant alors, elle me dit et me déclara que saint Dominique était resté avec elle un bon moment et lui avait dit : *C'est une grande joie pour moi que tu sois venue à cette chapelle, et tu n'y as pas perdu*. Là-dessus il lui fit connaître les grands tourments que les démons lui avaient fait endurer là, comme

aussi les grandes grâces qu'il y avait reçues de Dieu dans l'oraison. La sainte mère lui demanda pourquoi, toutes les fois qu'elle le voyait, il se montrait à sa gauche. *C'est*, lui répondit le saint, *que la droite est pour mon Maître*. La mère me dit en ce même lieu que la statue qui se trouve dans la petite chapelle est le vrai portrait de notre père saint Dominique. Telle est la réponse que je fais à la deuxième demande.

A la troisième demande, je déclare être instruit de la matière en question. Interrogé de quelle manière j'en suis instruit, je déclare en avoir entendu parler à plusieurs pères un peu plus anciens que moi et qui se trouvaient dans Avila à l'époque où j'étudiais moi-même dans notre couvent de Saint-Thomas, de la dite ville : c'était le temps où la mère fonda en ce lieu, sous le titre de Saint-Joseph, le premier couvent de carmélites déchaussées de la ville d'Avila, qui fut le premier de tous les couvents de religieuses carmélites déchaussées. Dans la suite, je l'appris sur le rapport que m'en fit la mère Tèrese de Jésus elle-même.

Pour ce qui regarde les carmes déchaussés, je sais, par le témoignage de la mère, que c'est elle qui persuada au père Antoine de Heredia et au père Jean de la Croix, alors religieux chaussés ou mitigés, d'embrasser la réforme et de fonder un monastère de religieux déchaussés. Il est de notoriété publique que ces pères furent les premiers carmes déchaussés, et que, par ordre de la mère, ils entreprirent la fondation d'un couvent en un lieu appelé Duruelo. Ce monastère, pour plus de commodité et toujours sur la parole de la mère, fut transféré au bourg de Mancera de Abajo. C'est là que, sous la protection des seigneurs de Mancera, s'établit le couvent qui subsiste actuellement au dit bourg de Mancera. Telle est la réponse que je fais à la question posée, laquelle regarde le but que s'est proposé la mère Tèrese de Jésus en entreprenant cette œuvre. Je sais, par le propre témoignage de la mère, que ce but fut d'établir des monastères de religieux et de religieuses où s'observerait la règle primitive du Carmel, sans aucune mitigation. Elle y joignit la nudité des pieds et d'autres pratiques encore, d'une austérité et d'une perfection plus élevée, en vue d'atteindre le même but.

A la quatrième demande, je réponds que je regarde la mère comme douée d'une foi très vive. Je l'ai même entendue dire un jour qu'en ce point Dieu s'était montré si libéral à son égard, qu'elle n'eut jamais, en toute sa vie, un premier mouvement contre la foi. Elle ajoutait que l'une de ses plus grandes jouissances était de croire ce qu'elle ne voyait point, simplement parce que Dieu et son Église l'enseignaient.



Quant à son espérance, elle est toute visible dans l'enchaînement de sa vie et de ses œuvres, spécialement lorsque celles-ci étaient encore à leur début. Je sais, par la mère elle-même, qu'elle éprouva pendant bien des années de si véhéments désirs, qu'il lui suffisait de regarder le ciel pour entrer en ravissement et se trouver dégagée des sens.

Pour ce qui est de la charité, j'ai toujours tenu la mère pour singulièrement riche de cette vertu. C'est sous l'impulsion de cet amour de Dieu qu'elle a entrepris ses fondations et tous les travaux qu'elles ont entraînés après elles. Je lui ai notamment entendu dire qu'elle éprouva pendant bien des années une soif ardente d'endurer le martyre pour la foi de Jésus-Christ, à quoi elle ajoutait que ce n'était pas seulement pour la foi de Jésus-Christ, mais pour une seule des cérémonies de son Église, qu'elle donnerait sa vie de très grand cœur. C'est là ce que je sais et ce que je déclare relativement à cette demande.

A la cinquième demande, je réponds que je suis instruit de la manière qu'elle comporte. Interrogé comment j'en suis instruit, je réponds que c'est pour avoir traité et communiqué longtemps avec la mère durant les années déjà mentionnées, et pour avoir été son confesseur. Spécialement au sujet de l'humilité, je déclare avoir appris d'elle-même qu'elle ne pouvait comprendre comment celui qui connaît Dieu peut ne pas être humble, et qu'en ce qui la concernait, il lui paraissait comme impossible de ne l'être pas. Je l'ai toujours estimée véritablement pauvre d'esprit, très chaste et extrêmement obéissante. Lorsque les confesseurs lui intimaient un ordre, elle ne voulait pas qu'ils lui fissent connaître le motif qui les déterminait. Sous le rapport de la pénitence, je sais que tant qu'elle a été en santé et qu'elle en a eu l'autorisation de ses confesseurs, elle l'a pratiquée très austère. Je lui ai entendu dire quelquefois que ces rigoureuses pénitences, elle les embrassait souvent dans le but de soulager, par l'action et la souffrance endurées pour Dieu, la grande violence que lui faisait intérieurement l'amour divin. Ce que je viens de dire, je le sais pour avoir traité et communiqué avec elle.

A la sixième demande, je réponds que je suis instruit de la manière qui en fait l'objet. Je sais notamment les nombreux tourments extérieurs et intérieurs que la mère a soufferts, tant de la part des démons qui la maltraitaient, que de celle des hommes qui la persécutèrent et élevèrent contre elle bien des faux témoignages. Elle supportait tout avec beaucoup de patience et de tranquillité, et elle m'a dit que pour aimer tendrement quelqu'un, il ne lui fallait qu'en être maltraitée et

persécutée, et aussi que, dans les contrariétés, elle ne s'affligeait point pour elle-même, mais pour ses ennemis ; qu'au reste, si Dieu leur communiquait le courage qu'il lui donnait à elle-même, ils ne seraient sensibles à rien. Je sais en particulier que la mère aimait tant les souffrances, qu'elle avait pris ces mots pour devise : *Ou mourir, ou souffrir !* Je lui ai entendu dire aussi quelquefois : *La souffrance n'a pas besoin d'autre fin qu'elle-même : souffrir pour souffrir !*

Je me souviens qu'après l'achèvement de la fondation du couvent de Ségovie, la mère se rendit au couvent de Saint-Joseph d'Avila, et que j'allai l'y voir un jour de fête de saint Barthélemy. Elle me raconta comment, quelque temps auparavant, au jour de Noël, tandis qu'elle sortait du chœur, le démon la précipita si violemment du haut en bas d'un escalier assez élevé, qu'il lui cassa le bras gauche. Elle dit alors à Notre-Seigneur : *Oh ! mon Dieu ! mon Seigneur ! Il a voulu me tuer !* Et Notre-Seigneur lui répondit intérieurement : *Il le voulait, mais j'étais avec toi.* Je me souviens aussi que ce même jour de saint Barthélemy, en me racontant les grandes douleurs qu'elle avait endurées lorsqu'on lui avait à plusieurs reprises cassé et remis le bras, afin de le lui rétablir, elle me dit : *Mon Révérend Père, je me demande s'il y a un corps humain, aujourd'hui vivant, qui ait autant souffert que celui que voici.* C'est là ce que je sais au sujet de cette demande.

A la septième demande, je réponds qu'il est public et notoire que la mère est morte et a quitté la vie présente ; je sais moi-même positivement qu'elle est défunte, parce que après sa mort, j'ai vu son corps et l'ai considéré très attentivement au bourg d'Albe, où je sais aussi que le dit corps se trouve actuellement. Il est notoire qu'elle mourut au monastère des Déchaussées de ce bourg. Pour le temps de sa mort et ce qui s'est passé en cette circonstance, je m'en remets aux personnes qui, au dit bourg d'Albe, furent présentes à sa mort ainsi qu'aux offices de l'enterrement et des funérailles. C'est là ce que je puis déclarer au sujet de cette demande.

A la huitième demande, je réponds que je suis informé de ce qu'elle contient, mais que je n'en sais rien de certain par moi-même.

A la neuvième demande, je réponds que je n'ai connaissance par moi-même d'aucun miracle que la mère ait opéré après sa mort en faveur de tierces personnes, bien que j'aie entendu parler d'un grand nombre. Mais ce que je regarde comme un singulier miracle, c'est la conservation si parfaite de son saint corps, le parfum si pénétrant qui s'en

exhale et l'huile qui en sort, comme il conste de ce grand nombre de linges imbibés d'huile, dont la renommée est si générale. J'ai vu en outre un petit linge que j'ai eu en ma possession et qui est teint du sang qu'elle répandit au moment où elle mourut. Plus de trois ou quatre mois après sa mort, les autres linges qu'on appliquait à celui-là se teignaient aussi de sang, quoique moins fortement.

J'ai entendu dire également, au couvent des carmélites déchaussées d'Albe, par la sous-prieure qui remplissait cet office l'année dernière 94, et qui se nomme Mère Marianne de l'Incarnation, que quelques mois plus tôt un père définitiveur du dit ordre, appelé Fr. Jean de Jésus, passait par le monastère. En sa présence et celle de beaucoup de religieuses, on fit par mégarde une égratignure en une partie du corps, et, sous les yeux de tous, il en sortit un sang si frais qu'on le recueillit sur un linge, et le dit père le porta à Madrid. Je m'en remets d'ailleurs à la déposition du dit père définitiveur, comme aussi à celle de la prieure et des religieuses. C'est là ce que je déclare en réponse à cette demande.

A la dixième demande, je déclare être au courant de ce qu'elle comporte, car à la requête de la mère Térèse de Jésus, qui m'a dit avoir composé ces livres, je les ai tous lus avant qu'ils fussent imprimés ; et depuis leur impression, je les ai lus et les ai eus en mon pouvoir. Je les regarde comme très catholiques et d'une saine doctrine. J'ai beaucoup entendu parler de la grande dévotion qu'ils inspirent et du grand fruit qu'ils ont opéré en des personnes spirituelles et en d'autres qui ne l'étaient pas.

Ce que j'ai déclaré est véritable, conformément à ce que je sais et à ce dont je me souviens actuellement, ainsi que porte le serment.

Le seigneur juge et le dit témoin ratifient et signent les précédentes déclarations.

PIERRE DE SALAZAR RENGIFE.

DIEGO DE SALAZAR.

JEAN GARCIA DE CEPEDA.

FR. DIEGO DE YANGUAS.



# INDEX DES MATIÈRES SPIRITUELLES

TRADUITE DE LA LANGUE ANGILOISE

## INDEX

- Académie des Sciences, 101.  
 — 102, 103, 104, 105.  
 Action d'Israël, 101, 102.  
 Actes de la Société des Sciences et des Lettres, 101.  
 — 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.



# INDEX DES MATIÈRES SPIRITUELLES

## TRAITÉES DANS LE CHATEAU INTÉRIEUR

### A

- Abandon à Dieu**, 113, 119, 121, 146, 210, 211, 224, 299.
- Actes intérieurs**, 100, 101.
- Agréments du château intérieur**, 316, 317.
- Ame** (Centre de l'), 43, 49, 51, 54, 109, 136, 137, 279, 281, 286, 289-292, 297.
- (Où réside la partie supérieure de l'), 103, 104.
- (Secrets que renferme notre), 109, 110.
- Ame du juste** (Beauté et capacité de l'), 41-43, 54, 276.
- (Dieu réside dans l'), 42, 43, 51, 54, 68, 204, 277, 279.
- Amitiés spirituelles** (Avantages des), 69, 73.
- Amour de Dieu**, 43, 44, 62, 68, 82, 100, 101, 112, 113, 154, 155, 163, 307, 309, 314.
- (Actes d'), 298.
- (Marques et propriétés de l'), 101, 260.
- pour nous, 45, 68, 147, 158, 286, 289, 309.
- Amour des ennemis**, 295.
- Amour du prochain**, 62, 154-158, 309.
- (Défaut d'), 44, 153.
- Amour de soi**, 163.
- Amour-propre**, 133, 164, 267.

- Appels divins**, 63, 66, 113, 180, 181.
- Aspirations d'amour**, 288.
- Austérités**. Voir Pénitence.

### B

- Baiser mystique**, 301.
- Bêtes venimeuses** (Vices et tentations comparées aux), 46, 47, 53, 57, 59, 60, 63-69, 72, 73, 83, 90, 97, 103, 130.
- Biche blessée**, 301.
- Blessure d'amour**, 180-184.
- Brièveté de la vie**, 271.
- Bonté divine**, 43, 88.

### C

- Charité**, 147, 152, 314.
- (Manque de), 153, 157.
- Chemin spirituel** (De quelle manière il faut avancer dans le), 90, 91, 101, 113.
- Ciel**, 43, 77, 166, 286, 302.
- Colombe**, 301.
- Combat spirituel**, 76, 77, 291.
- Compagnie de J.-C.** (Il faut vivre en la), 237, 240.
- Compagnie divine**, 282, 300, 304, 310.
- Confesseur** (Franchise à l'égard du), 255.
- (Soumission au), 192, 193, 219.

**Confiance en Dieu**, 73, 164.  
**Connaissance de soi**, 47, 53-57, 59, 72, 74, 84, 86, 87, 149, 175, 176, 206, 213, 217, 263.  
**Conscience** (Pureté de), 248.  
**Considération**, 46.  
**Consolations sensibles**, 71, 91-93, 98-100, 107-109.  
**Contemplation**, 128.  
 — (Effets de la), 306.  
**Contrainte** (Éviter la), 54, 55.  
**Correction fraternelle**, 62, 63.  
**Courage**, 72, 90, 168, 198, 199, 210, 212, 214, 217, 308.  
**Crainte**, 52, 79, 122, 229, 302, 305, 306.  
**Création** (Merveilles de la), 108, 110.  
**Croix** (Désir des), 122.  
 — (Il faut s'armer de la), 70, 71.  
 — (Il faut porter la), 144, 302.

## D

**Défaillance physique**, 124, 125.  
**Défauts** (Veiller sur ses), 94, 95.  
**Défiance de soi**, 73, 164, 302.  
**Délices spirituelles**, 93.  
 — (Détachement des), 239.  
**Demi-docteurs** (Mal que font les), 133.  
**Démon** (Artifices du), 57, 58, 60, 61, 94, 98, 106, 124, 127, 144, 153, 156, 162-164, 190, 222, 224, 239, 247, 255, 261, 313.  
 — (Combats livrés par le), 66, 67, 69, 70, 73, 123.  
 — (Souffrances extérieures causées par le), 177.  
**Dépouillement**, 83.  
**Détachement**, 60, 113, 143, 144, 289, 293, 296.  
**Dévouement**, 313.  
**Dignité de notre être**, 42, 46, 276.  
**Directeur spirituel** (Qualités que doit avoir le), 94.  
**Discretion outrée**, 89.  
**Distractions** (Peines causées par les), 101-106.  
**Doctrine** (Il faut interroger les hommes de), 102, 133, 246, 247.

**Dons** (Dieu est le maître de ses), 97, 112, 113, 117, 136, 207, 234, 244, 245, 267, 316.  
**Douleur d'avoir offensé Dieu**, 228-230.  
**Douleur de voir Dieu offensé**, 143, 145-148, 151.

## E

**Eau** (La grâce céleste comparée à l'), 108-110, 121, 122, 301.  
**Efforts** (Prix des), 66, 91, 93.  
**Église** (Amour de l'), 101, 317.  
 — (Soumission à l'), 38, 318.  
**Élan**. Voir Impulsions mystiques.  
**Embrasement spirituel**, 184.  
**Enfer**, 252, 270, 271.  
**Entendement** (Trouble de l'), 121.  
**Entrevue spirituelle**, 160-162.  
**Esclavage divin**, 309.  
**Esprit** (Différence entre l'âme et l'), 215, 283.  
**Estime de soi**. Voir Orgueil.  
**Étincelle céleste**, 181, 182, 200.

## F

**Faiblesse naturelle** (L'âme abandonnée à sa), 221.  
**Fermeté**, 305.  
**Fiançailles spirituelles**, 160-162, 168, 199, 285, 286.  
**Foi**, 67-69, 122, 238.  
**Force divine** (L'âme participe à la), 296, 310.

## G

**Gloire de Dieu** (Désirs de la), 101, 119, 120, 220, 260, 293-295, 311.  
**Goûts spirituels**, 91-93, 98-100, 108-113, 121, 144, 160, 179.  
**Grâce** (Bonheur d'une âme en état de), 50, 51, 278.  
**Grâces mystiques** (Quel est le but des), 306, 307.  
**Grandeurs de Dieu** (Connaissance des), 55, 56, 217.  
**Guerre intérieure**, 72, 73, 97, 98, 105, 123.  
**Guerre livrée au corps**, 310, 311.



**H**

**Hérétiques** (Prier pour la conversion des), 317.

**Honneur** (Fuir l'attache à l'), 88.

— (Mépris de l'), 307.

**Hospitalité donnée à J.-C.**, 311.

**Humanité de J.-C.** (Il faut s'occuper de l'), 74, 230-239.

— (Vision de l'), 230-232, 284-286.

**Humilité**, 52, 53-57, 59, 84, 86, 89, 91, 92, 100, 112, 113, 122, 134, 137, 153, 214, 217, 223, 243, 248, 302, 303, 309, 313.

— (Ce que c'est que l'), 265.

— (Défaut d'), 44, 82, 92, 112, 208.

— (Fausse), 57.

— (Sentiments d'), 39, 43, 78, 79, 82, 153, 276, 277, 315.

**I**

**Illusions**, 86-89, 93, 98, 163, 223.

**Imagination** (Différence entre l'entendement et l'), 101-103, 156.

— (Erreurs causées par l'), 113, 126.

— (Souffrances causées par l'), 101, 103, 119, 131.

**Imperfection** (Fuite de l'), 220.

**Impuissance humaine**, 136.

**Impulsions mystiques**, 179-184, 296, 297.

**Inquiétudes**, 85, 88, 103, 130.

**Ivresse spirituelle** (Fausse), 238.

**J**

**Jubilation spirituelle**, 224-227.

**Jugement dernier**, 252.

**Jugements téméraires**, 153.

**L**

**Larmes**, 99, 100, 113, 222-224, 266.

**Libéralité divine**, 117, 132, 157, 163, 166, 207, 212, 267.

**Liberté d'esprit** (Défaut de), 87.

**Loi de Dieu** (Accomplir la), 130, 297.

**Louanges de Dieu**, 39, 44, 93, 100, 130, 142, 171, 208, 220, 295, 296, 311, 314, 317.

**Luthériens**. Voir **Hérétiques**.

**M**

**Magnificences divines**, 273, 276.

**Maladies**, 171, 172.

**Mariage spirituel**, 160, 275-315.

**Martyrs**, 162, 208.

**Méditation**, 63.

**Méditation**, 100, 101, 109, 113, 116, 121, 233, 235.

— (Il y a des âmes qui ne peuvent faire la), 233-237.

**Meilleure part**, 312.

**Mélancolie**, 102, 173, 184-186, 242.

**Mensonge** (Ce que c'est que marcher dans le), 265.

**Merveilles de Dieu**, 44, 110, 122, 137, 140, 206, 244.

**Messages d'amour**, 297-299.

**Miséricorde divine**, 43, 44, 65, 91, 115, 128, 143, 165, 213, 263, 302.

**Monde** (Attache aux biens de ce), 87-89.

— (Bassesse et caducité des biens de ce), 67, 68, 206, 216.

— (Malheur des âmes livrées au), 58-60, 68, 69, 132.

— (Mépris du), 94, 122, 217, 226, 265.

**Mort**, 67.

— (Désirs de la), 77, 143, 218, 229, 293, 296, 302.

— (Il faut parfois modérer les désirs de la), 221, 222.

**Mortification**, 313.

**O**

**Obéissance**, 37, 38, 92, 93, 126, 150, 317.

**Occasions dangereuses** (Éviter les), 63, 94, 123, 161.

**Œuvres** (Haute valeur des), 75, 82, 111, 136, 137, 308.

— extérieures, 176, 294.

**Olivier** (Rameau d'), 301.

**Oraison**, 46, 47, 53, 66, 74, 128.

— (Marques de la véritable), 111, 129.

- (Quand il faut retrancher l'), 125.  
 — Voir *Quiétude* et *Union*.  
**Orgueil** (Fuir l'), 124, 133.  
**Oubli de soi**, 52, 119, 163, 293,  
 294, 307.  
**Ouragan de suavités**, 183.

## P

- Paix intérieure**, 62, 72, 73, 84,  
 144, 145, 289-292, 299, 301, 302.  
**Pardon des offenses**, 263, 295.  
**Paroles divines**, 183-197, 242, 289,  
 290, 293, 294.  
 — (Marques et effets des), 187-191,  
 193-195, 289.  
 — (On ne peut se soustraire aux),  
 196.  
**Paroles venant de l'imagination  
 ou du démon**, 187, 191-195.  
**Passion du Fils de Dieu**, 100,  
 147, 148, 158, 231, 235, 236, 264.  
**Passions de l'âme**, 99, 107, 292.  
**Patience**, 104, 106, 172.  
**Péché** (C'est en Dieu même que se  
 commet le), 262, 263.  
 — (Malheur de l'âme en état de),  
 46, 49-52, 56, 277, 278.  
 — **mortel** (Horreur du), 305.  
 — **vénial**, 305.  
**Peines extérieures**, 168-172.  
**Peines intérieures**, 81, 102, 168,  
 172-178.  
**Pénitence**, 61, 91, 122, 143, 208,  
 291, 311.  
**Pénitences indiscrettes**, 61.  
**Persévérance**, 66, 69, 76, 83, 123.  
**Pensées** (Si le démon connaît nos),  
 131.  
 — (Pourquoi il ne faut pas enchaî-  
 ner le mouvement des), 117-120.  
 — **importunes**. Voir *Distractions*.  
**Perfection** (En quoi consiste la),  
 62, 71, 92.  
**Présence de Dieu en nous**, 134,  
 296, 303.  
**Prétentions spirituelles**, 81-84.  
**Prière** (Nécessité de la), 75.  
 — **vocale**, 126.  
**Prudence**, 247.  
**Puissance divine**, 44, 133, 133,  
 203, 212, 220, 267.

- Puissances de l'âme** (Différence  
 entre l'âme et les), 283.  
 — (Il ne faut pas renoncer à l'acti-  
 vité des), 120.  
 — (Suspension des), 152, 200, 201,  
 262.  
**Purgatoire**, 230, 268, 270, 317.  
**Pusillanimité**, 56, 57.

## Q

- Quiétude** (Oraison de), 108-113,  
 121-124, 129, 157, 180, 237.

## R

- Raison**, 67, 90, 177.  
**Ravissement** (Faux), 124, 125, 199,  
 203, 209.  
 — (Vrai), 125, 199-209, 218, 219,  
 300.  
**Ravissements** (Cessation des),  
 300, 301.  
**Reconnaissance envers Dieu**,  
 117.  
**Rectitude apparente**, 80-95.  
**Recueillement**, 72-74.  
 — **surnaturel**, 114-121.  
**Renoncement**, 141.  
**Rentrer en soi-même** (Nécessité  
 et avantages de), 45-48, 68, 73, 74.

## S

- Sacrifice**, 314.  
**Sainte Vierge** (Souvenir et inter-  
 cession de la), 58, 231, 237, 238.  
 — (Bonheur d'être fille de la), 79.  
**Saints** (Souvenir et intercession  
 des), 57, 58, 231, 237.  
 — (Vision des), 214, 244.  
**Santé** (Préoccupation exagérée de  
 la), 90, 91.  
**Sécheresses** (Ne pas se plaindre des),  
 70, 72, 81, 82, 84.  
 — (Causes des), 81.  
 — (Cessation des), 299.  
**Secrets célestes**, 201, 205, 251,  
 262-265.  
**Sécurité** (Il n'est pas en cette vie  
 de), 77-79, 163, 290, 291.

**Service de Dieu** (Ardents désirs du), 143, 166, 293, 311.

**Silence**, 63, 95, 299.

**Simplicité**, 134.

**Soif spirituelle**, 270.

**Solitude** (Désir de la), 114, 143, 167, 296.

— (Quand il faut retrancher la), 125.

**Sommeil spirituel**, 124.

**Souffrances**, 88, 144, 172, 306.

— (Avantages des), 310.

— (Désir des), 142, 294.

**Soumission à Dieu**, 146.

**Supérieur** (Quand il faut prévenir le), 62, 63.

## T

**Tabernacle de Dieu**, 301.

**Tempête spirituelle** (Violente), 174, 173.

**Tentations**, 62, 63, 70, 187.

**Touches d'amour**, 297-299.

**Transport**, 98, 267.

— **douloureux**, 266-274.

**Trinité** (Vision de la très sainte), 279-282.

**Troubles intérieurs** (Cessation des), 299, 304, 305.

## U

**Union** (Oraison d'), 129-151, 159-163, 286, 287, 297.

— **de volonté**, 151-154.

— **d'esprit à esprit**, 310.

## V

**Vaine gloire**. Voir **Orgueil**.

**Vaisseau** (L'âme comparée à un), 302.

**Ver à soie** (L'âme figurée par le), 139-144.

**Vérité** (Dieu est), 264.

— (Il faut marcher dans la), 264.

— (L'humilité, c'est marcher dans la), 265.

**Vers rongeurs des vertus**, 153.

**Vertus** (Fausses), 155.

— (Le degré de sainteté correspond à la pratique des), 248.

— (Mérites de l'acquisition laborieuse des), 259.

— (Nécessité des progrès dans les), 122, 128, 164, 165, 182, 255, 309.

**Vie active**, 125.

**Vie spirituelle** (Fondements qu'il faut donner à la), 309, 314.

**Vigilance**, 302.

**Vision** (Effets de la véritable), 207, 208, 218-222, 224-227, 261-265, 306, 307.

— **imaginaire**, 201, 214, 249, 262, 284.

— (Avantages de la), 257, 259, 260.

— (Il ne faut pas désirer la), 257-259.

— **intellectuelle**, 193, 201-205, 215, 216, 240-248, 262, 279-282.

**Visions** (Fausses), 216, 253-256.

**Vol de l'esprit**, 210-217, 300.

— (Effets du), 216, 217.

**Volonté** (Abnégation de la), 94, 151, 157, 308.

— (Détermination de la), 69, 83, 156.

— (Soumission de la), 89, 136, 145, 147, 151.

— **de Dieu** (Conformité à la), 70, 71, 77, 84, 154, 259, 269, 294.

**Volonté propre** (Attache à la), 164.

## Z

**Zèle des âmes**, 50, 51, 145-148, 150, 220, 295, 296, 303, 311-314.

— **indiscret**, 61-63, 94, 95.



# INDEX DES PERSONNAGES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LE TOME VI  
DES ŒUVRES DE SAINTE TÉRÈSE

## A

**Absalon**, 79.  
**Agnès de Jésus**, carmélite déch., 325.  
**Ahumada** (Doña Béatrix de), 440.  
**Albert** (Saint), 494, 495.  
**Alberte-Baptiste**, carmélite déch., 324.  
**Alcantara** (Saint Pierre d'), 117, 118, 225.  
**Alvarez** (Alphonse), 436.  
**Alvarez** (Rodrigue), S. J., 16, 17, 25.  
**André** (Saint), apôtre, 418, 419.  
**André de l'Incarnation**, carme déch., 325, 379, 383, 395.  
**Angé-Marie de Sainte-Térèse**, carme déch., 437.  
**Anne de l'Incarnation** (de Arbizo), carmélite déch., 8.  
**Anne de Jésus** (Vén.), carmélite déch., 6, 7, 21, 323.  
**Antoine de Jésus**, carme déch., 485, 496.  
**Antoine de Saint-Joachim**, carme déch., 418.  
**Aranda** (Gonzalve de), 433, 486.  
**Arias** (Antoine), S. J., 20.  
**Arnauld d'Andilly** (Robert), 27, 28, 298.  
**Augustin** (Saint), 116, 234.  
**Avila** (Julien d'), 323, 337, 440-492.  
**Avila** (Doña Quiterie de), 442, 443.  
**Ayala** (Doña Constance de), 23.

## B

**Balmaseda** (Diego Garcia), 325.  
**Barthélemy de Letona**, franciscain, 357.  
**Basile** (Saint), 31.  
**Bejar** (Duc de), 24.  
**Bollandistes**, 8.  
**Bonaventure** (Saint), 322.  
**Bouix** (Marcel), S. J., 27, 28, 44, 70, 72, 87, 278, 297.  
**Bragance** (Don Teutonio de), archevêque d'Evora, 14.  
**Brétigny** (Jean de), 26, 28, 298.  
**Brigitte** (Sainte), 17.

## C

**Catherine** (Sainte), 420-422.  
**Catherine de Bologne** (Sainte), 322.  
**Catherine de Jésus**, carmélite déch., 23, 24.  
**Catherine de Sienne** (Sainte), 17.  
**Cepeda** (Don Alphonse Sanchez de), 440.  
**Cepeda** (Jean Garcia de), 499.  
**Cepeda** (Don Laurent de), 4, 31, 326, 346.  
**Cerezo Pardo** (Doña Catherine).  
Voir Catherine de Jésus.  
**Cerezo Pardo** (Don Pierre), 20, 21, 23.

**Cyprien de la Nativité**, carme déch., 26, 28, 298.

## D

**David** (Saint roi), 79, 321, 361.

**Daza** (Gaspard), 431.

**Débora**, 321.

**Denis** (Saint), 31.

**Dominique** (Saint), 162, 311, 493, 496.

## E

**Élie** (Saint), prophète, 233, 311, 371, 486.

**Élisée** (Saint), prophète, 371.

**Élisée de Saint-Bernard**, carme déch., 26, 28, 298.

**Enriquez** (Doña Marie), duchesse d'Albe, 203.

## F

**Fernandez y Orellana** (Pierre), dominicain, 477, 478.

**Fernandez de León** (François), 491, 492.

**François d'Assise** (Saint), 162, 223, 311, 322.

**François de Sainte-Marie**, carme déch., 19, 423.

**François-Xavier** (Saint), 427.

**Frédéric de Saint-Antoine**, carme déch., 349.

**Fuente** (Don Vicente de la), 13, 25, 177, 298, 323, 326, 337, 343, 346, 348, 349, 351, 353, 355, 357, 370, 372, 376, 379, 382, 383, 386, 389, 391, 393, 395, 397, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 413, 415, 418, 420, 423, 426, 427.

## G

**Gaytan** (Antoine), 444, 447, 466, 468, 470.

**Gédéon**, 70.

**Germain de Saint-Mathias**, carme déch., 478.

**Gertrude** (Sainte), 17, 322.

**Gratien** (Jérôme), carme déch., 3,

8, 9, 15-20, 22-24, 47, 49, 73, 77-79, 83, 102, 104, 103, 279, 280, 323.

**Grégoire de Nazianze** (Saint), 31.

**Grégoire de Nazianze**, carme déch., 443.

**Guiomar du Saint-Sacrement**, carmélite déch., 393.

## H

**Heredia** (Antoine de). Voir Antoine de Jésus.

**Hiéronyme de l'Assomption**, abbesse des clarisses de Manille, 357.

**Hiéronyme de l'Incarnation**, carmélite déch., 382.

**Hilarion** (Saint), 413-417.

## I

**Ignace** (Saint), 162.

**Infantado** (Duc de l'), 24.

**Isabelle de Jésus** (Dantisco), carmélite déch., 323.

**Isabelle de Jésus** (de Jimena), carmélite déch., 272, 337.

**Isabelle des Anges**, carmélite déch., 379, 383.

## J

**Jacob** (Patriarche), 202.

**Jacopone de Todi** (Bienheureux), franciscain, 322.

**Jean** (Saint), 361.

**Jean de la Croix** (Saint), 28, 260, 322, 324, 337, 437-439, 478, 483, 496.

**Jean de Jésus**, carme déch., 499.

**Jean de Jésus-Marie**, carme déch., 23.

**Jean de la Misère**, carme déch., 288.

**Jean du Saint-Sacrement**, carme déch., 18.

**Jeanne de la Trinité**, carmélite déch., 24.

**Jérôme** (Saint), 232.

**Job**, 361.

**Jonas**, 153, 191, 361.

**Joseph** (Patriarche), 361.

**Joseph de Jésus-Marie**, carme déché., 23.  
**Joseph de la Mère de Dieu**, carme déché., 379.  
**Joseph de Sainte-Térèse**, carme déché., 382.  
**Josué**, 196.  
**Judith**, 321.

## L

**Lazare**, 152.  
**Léon** (Basile de), augustin, 21.  
**Léon** (Louis de), augustin, 20-22, 24, 27, 43, 70, 73, 77-79, 84, 87, 102, 104, 131, 133, 139, 141, 142, 151, 162, 177, 196, 203, 269, 278, 280, 300, 318, 323.  
**Léonarde-Josèphe de Saint-Joachim**, carmélite déché., 323.  
**Lluch** (Card.), archevêque de Séville, 25-27, 298.

## M

**Madeleine** (Sainte), 44, 230, 274, 282, 289, 313-315, 494.  
**Manuel de Sainte-Marie**, carme déché., 379.  
**Marianne des Anges**, carmélite déché., 7.  
**Marianne de l'Incarnation**, carmélite déché., 499.  
**Marie de Saint-Joseph** (de Salazar), carmélite déché., 16, 323.  
**Marie de la Nativité**, carmélite déché., 7.  
**Marmol** (Jean Vasquez del), 493.  
**Martin** (Saint), 222.  
**Martin** (Felipe), dominicain, 493.  
**Marthe** (Sainte), 282, 311, 312.  
**Mejia Velasquez** (Don Raphaël), 486.  
**Mendoza** (Don Alvaro de), évêque d'Avila, 8, 451, 454, 457, 458, 463, 473.  
**Mendoza** (Doña Anne de), princesse d'Eboli, 466.  
**Mendoza** (Don Bernardin de), 473, 474.  
**Mendoza** (Jeanne - Marthe - Capis-

trane de), duchesse de Bejar. Voir Jeanne de la Trinité.  
**Mendoza y Pimentel** (Doña Marie Sarmiento de), 473.  
**Mir** (Don Miguel), 345.  
**Moïse**, 202, 280, 321.

## O

**Ormaneto** (Nicolas), nonce apost., 8.

## P

**Padial** (Manuel), S. J., 426.  
**Pascal Baylon** (Saint), 324.  
**Paul** (Saint), 44, 83, 140, 141, 279, 280, 287, 298, 306, 307.  
**Peyré** (Jules), S. J., 28.  
**Philippe II**, 9, 469.  
**Pierre** (Saint), 83, 230, 307.  
**Plasse** (Abbé), 333.  
**Polit** (Don Manuel-Marie), évêque de Cuenca, 18.  
**Poulain** (Auguste), S. J., 27.

## Q

**Quiroga** (Don Gaspard de), archevêque de Tolède, 12.  
**Quiroga** (Doña Hélène de), 332.

## R

**Ribera** (François de), S. J., 7, 20.  
**Roig** (Jaime), carme déché., 331.  
**Rossi** (Jean-Baptiste), général de l'ordre du Carmel, 454.  
**Ruy Gomez de Silva**, prince d'Eboli, 466.

## S

**Salazar** (Diego de), 499.  
**Salazar** (Gaspard de), S. J., 12.  
**Salazar Rengife** (Pierre de), 499.  
**Salomon**, 79, 305, 321.  
**Samaritaine** (La), 270.  
**Saül**, 150, 238.  
**Selfa** (Don Antonio), 331, 343.

**Serrano y Sanz** (Don Manuel), 337, 383.

**Soto** (François), oratorien, 26.

**Soto y Salazar**, inquisiteur, 473.

## T

**Tablarès** (Don Pierre de), 440, 491, 492.

**Térèse de Jésus**, carmélite déch., nièce de la sainte, 287.

**Thomas** (Saint), apôtre, 77.

**Thomas d'Aquin**, carme déch., 13, 14, 17-20, 24, 25.

## U

**Ursule** (Sainte), 162.

## V

**Velasquez** (Don Alphonse), évêque d'Osma, 5, 8, 494.

## Y

**Yanguas** (Diego de), dominicain, 15, 18, 19, 22, 24, 70, 74, 83, 131, 136, 139-141, 289, 493-499.

**Yepès** (Diego de), hiéronymite, évêque de Tarazona, 5, 6, 135, 337, 494.



# TABLE DES MATIÈRES

## LE CHATEAU INTÉRIEUR

	Pages.
Introduction au Château intérieur . . . . .	3
Titre tracé de la main de sainte Térèse au manuscrit original. . . . .	35
Prologue de la sainte. . . . .	37

## PREMIÈRES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — De l'excellence et de la beauté de notre âme. Comparaison destinée à les faire entendre. Combien cette connaissance et celle des faveurs que Dieu nous accorde nous sont avantageuses. L'oraison est la porte de ce château. . . . . 41

Idée fondamentale de l'ouvrage : L'âme considérée comme un château splendide habité par Dieu lui-même. — Noblesse de l'âme créée à l'image de Dieu. — Malheur de ceux qui négligent le soin de leur âme. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde en cette vie. — Entrée de l'âme dans les premières pièces du château.

CHAP. II. — Différence d'une âme en état de péché mortel, et comment Dieu la fit voir à quelqu'un. De la connaissance de soi-même. Ce qui en est dit est fort utile et certains points méritent attention. Comment il faut se représenter les demeures de ce château . . . . 49

Ruine lamentable dans laquelle le péché mortel précipite cette créature si belle. — Appel aux âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. — Avantages qu'a procurés à la sainte la vision d'une âme en état de péché. — Combien il est utile de connaître ce que Dieu opère surnaturellement en nous. — Disposition du château intérieur. — De la connaissance de soi et de la considération des grandeurs de Dieu. — Comment l'âme doit résister aux suggestions du démon. — Importance de l'amour mutuel.

## SECONDES DEMEURES

CHAP. UNIQUE. — De la nécessité de la persévérance pour parvenir aux dernières Demeures et des combats que le démon livre aux âmes. Combien il importe, pour arriver au terme, de ne point faire fausse route au début. Moyen dont l'expérience a prouvé la grande efficacité. . . . 64

Souffrances qu'endurent les âmes dans ces secondes Demeures. — Appels que Dieu leur fait entendre pour les amener à rentrer dans le château. — Courage avec lequel elles doivent résister aux attaques du démon. — Avantages que l'on trouve à embrasser la croix. — Utilité pour ces âmes de lier amitié avec celles qui marchent dans les voies spirituelles. — Combien l'oraison leur est nécessaire.

## TROISIÈMES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — A quelque degré d'élévation que l'on soit parvenu, il ne faut jamais se croire en sûreté durant cet exil, et l'on doit toujours marcher avec crainte. Quelques-uns de ces points pourront être utiles. . . . .

76

Misère de notre exil en ce bas monde. — Effroi que cause à la sainte l'incertitude où l'on y vit. — Humble retour sur ses infidélités passées. — Erreur des âmes qui se plaignent des sécheresses. — Nécessité de l'humilité. — Nous ne devons aspirer qu'à servir Dieu parfaitement, afin de payer de retour les immenses bienfaits que nous en avons reçus. — Les consolations sont quelquefois le partage des âmes les plus faibles.

CHAP. II. — Des sécheresses dans l'oraison, et des imperfections où l'on peut tomber. Combien nous avons besoin de nous éprouver nous-mêmes, et comment le Seigneur éprouve ceux qui habitent ces Demeures . . . . .

83

Illusions que les âmes peuvent se faire sur leurs dispositions intérieures. — Exemples de ces illusions. — La sainte engage ses filles à s'éprouver elles-mêmes. — Combien l'humilité l'emporte sur l'austérité corporelle. — Pourquoi il est bon de faire connaître les faveurs que Dieu accorde aux âmes. — La perfection ne consiste pas dans les goûts spirituels, mais dans l'amour et les œuvres. — Conseils aux âmes qui habitent les troisièmes Demeures.

## QUATRIÈMES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — Différence qui existe entre les consolations, les tendres sentiments de dévotion qu'on éprouve dans l'oraison, et les goûts spirituels. Celle qui écrit fut très heureuse d'apprendre que l'imagination et l'entendement ne sont pas une même chose. Ce chapitre sera utile aux personnes distraites dans l'oraison . . . . .

96

Combien l'assistance de l'Esprit-Saint est nécessaire lorsqu'il s'agit de parler des faveurs surnaturelles. — Utilité des tentations. — Les sentiments de dévotion peuvent s'obtenir par des efforts. — Conseils aux âmes qui s'exercent à les acquérir. — Ce que c'est que l'amour véritable. — Encouragement aux personnes qui s'effraient de l'égarement de leurs pensées dans la prière.

CHAP. II. — Suite du même sujet. Comparaison destinée à faire comprendre la nature des goûts spirituels, et comment on les obtient sans les rechercher . . . . .

107

Pages.

Ce qui distingue les goûts spirituels des consolations acquises dans la méditation. — Combien les merveilles de Dieu dépassent la portée de nos esprits. — Impuissance de l'âme à se procurer par elle-même les goûts spirituels. — Pour les obtenir, la disposition la plus nécessaire est l'humilité. — Raisons pour lesquelles l'âme ne doit pas rechercher ces sortes de faveurs.

CHAP. III. — De l'oraison de recueillement, que Dieu accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être parlé. Effets de cette oraison et de la précédente, qui est celle des goûts divins. . . . . 114

Explication préalable du recueillement surnaturel. — Comment Dieu fait rentrer dans le château les sens et les puissances. — L'âme doit-elle enchaîner sa pensée en se tenant dans l'attente de l'action divine? — Effets produits par l'oraison des goûts divins. — Les âmes qui en sont favorisées doivent éviter avec soin les occasions d'offenser Dieu. — Illusions dans lesquelles on peut tomber.

## CINQUIÈMES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — Comment l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison. Marques auxquelles on reconnaît qu'on n'est point trompé. . . . . 127

Magnificence des cinquièmes Demeures. — Dispositions qu'exige l'oraison d'union. — Nature de cette oraison. — Quelle est la marque la plus certaine qu'une âme a reçu pareille faveur. — Dans l'oraison d'union l'âme ne prête à Dieu d'autre concours que celui d'une volonté soumise.

CHAP. II. — Suite du même sujet. Comparaison bien propre à expliquer l'oraison d'union. Effets que cette oraison produit dans l'âme. Ce chapitre mérite attention. . . . . 138

L'âme, arrivée à l'union, est comparée au papillon né du ver à soie. — Dispositions nouvelles et admirables où elle se trouve au sortir de l'union. — Son dégoût du monde et son désir de quitter la vie. — Souffrance qu'elle endure à la vue de la perte des âmes. — Cette souffrance peut nous donner l'idée de celles de Jésus-Christ.

CHAP. III. — Encore le même sujet. Autre genre d'union que l'âme peut acquérir avec la grâce de Dieu. Pour y arriver, l'amour du prochain est absolument nécessaire. Ce chapitre est d'une grande utilité. . . . . 149

La grâce de l'union n'est jamais donnée en vain. — Comment Dieu en fait profiter le prochain. — Elle peut s'acquérir par une autre voie, accessible à toutes les âmes. — L'union ainsi acquise coûte plus d'efforts que la première et reçoit une plus belle récompense. — Toute la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. — Importance des progrès dans la charité fraternelle.

CHAP. IV. — Fin du même sujet. Combien la circonspection est nécessaire en ce degré d'oraison, parce que le démon y déploie toutes ses ruses pour faire retourner l'âme en arrière. . . . . 159

L'oraison d'union est une entrevue de l'âme avec Dieu. — C'est un acheminement au mariage spirituel. — Efforts tentés par le démon pour empêcher la célébration de ce divin mariage. — De quelle manière l'âme doit déjouer ses artifices. — Combien Dieu lui donne de secours pour y arriver.

## SIXIÈMES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — Les souffrances de l'âme vont croissant, à mesure que le Seigneur lui accorde de plus grandes grâces. Nature de quelques-unes de ces souffrances, et comment s'y comportent ceux qui ont pénétré dans cette Demeure. Ceci est excellent pour les personnes éprouvées par des peines intérieures . . . . . 167

Dieu fait désirer à l'âme le bien immense qu'il lui prépare. — Tourments de toutes sortes par lesquels il faut passer avant de se voir admis au mariage spirituel. — Souffrances extérieures : persécutions, maladies. — Inexprimables angoisses intérieures et de quelle manière Dieu y met un terme. — Ces peines donnent à l'âme la connaissance d'elle-même. — Conduite qu'elle doit tenir durant ces épreuves.

CHAP. II. — Divers modes par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme. Ces faveurs, d'ailleurs très élevées et très précieuses, sont, autant qu'on en peut juger, à l'abri de toute illusion. . . . . 179

Comment l'Époux fait entendre ses appels. — Une étincelle, tombée du brasier divin, apporte à l'âme un tourment plein de suavité. — Autre embrasement délicieux, sans aucun mélange de souffrance. — Ces deux faveurs ne peuvent être attribuées au démon ou à l'imagination. — L'âme doit rendre à Dieu de grandes actions de grâces de ce qu'il daigne l'en gratifier.

CHAP. III. — De quelle manière Dieu daigne quelquefois parler à l'âme. Combien il faut éviter de se conduire alors par ses propres lumières. Quelques marques auxquelles on peut reconnaître s'il y a ou non illusion. Ce chapitre est très profitable. . . . . 185

Dieu fait entendre sa parole à nos âmes de plusieurs manières. — Illusions qui peuvent se produire. — Marques qui distinguent les paroles divines. — Comment on reconnaît celles qui proviennent de l'imagination et du démon. — De quelle manière l'âme doit se comporter à l'égard de ces paroles surnaturelles. — Elle ne peut se soustraire aux paroles divines.

CHAP. IV. — Comment Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le moyen du ravissement, de l'extase, de l'enlèvement de l'esprit, ce qui, à mon avis, est tout un. L'âme a besoin d'un grand courage pour recevoir de sa Majesté d'éminentes faveurs . . . . . 198

Courage qui doit animer l'âme que Dieu appelle au mariage spirituel. — Elle est conduite à ce divin mariage par le moyen des ravissements. — Première espèce de ravissement. — Dieu y découvre à l'âme des secrets célestes. — Bassesse des choses d'ici-bas comparées aux merveilles que Dieu opère en nous. — Effets du ravissement.

Pages.

- CHAP. V. — Suite du même sujet. Description d'un autre genre de ravissement, appelé vol de l'esprit, par lequel Dieu élève les âmes. Pourquoi l'âme a ici besoin de courage. Explication intéressante de cette faveur divine. Ce qui en est dit est d'une grande utilité. . . . 210

Le vol de l'esprit ne diffère pas du ravissement quant à la substance. — Impétuosité de ce mouvement. — Connaissance que l'âme reçoit alors de la grandeur divine. — Autres connaissances admirables que le vol de l'esprit apporte à l'âme. — Immenses trésors dont elle se trouve ensuite enrichie.

- CHAP. VI. — Effet produit par l'oraison dont il a été parlé au précédent chapitre : il montre que cette grâce est véritable et non le fruit de l'illusion. Autre faveur que Dieu accorde à l'âme, afin qu'elle s'occupe tout entière à lui donner des louanges. . . . . 218

Tourments et délices qui sont le partage des âmes arrivées aux sixièmes Demeures. — Leurs ardents desirs de procurer la gloire de Dieu. — Comment elles doivent se comporter lorsqu'elles sont pressées d'une impatience excessive de quitter la vie. — De la jubilation spirituelle. — Combien est désirable une oraison si sûre et si avantageuse.

- CHAP. VII. — De quelle façon les âmes favorisées de ces grâces s'affligent de leurs péchés. Dans quelle erreur sont les plus spirituels s'ils ne s'efforcent d'avoir toujours devant les yeux l'humanité de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, sa vie, sa passion sacrée, comme aussi sa glorieuse Mère et ses saints. Il y a là un enseignement très profitable. . . . . 228

Dispositions d'une âme favorisée de grâces aussi élevées. — Erreurs où tombent certains spirituels relativement à l'humanité de Notre-Seigneur. — Toutes les âmes, quelque degré d'oraison qu'elles aient atteint, peuvent et doivent s'occuper de la vie et de la passion de Jésus-Christ. — Si elles ne le font point, elles n'entreront jamais dans les dernières Demeures. — Difficultés qu'éprouvent certaines âmes à ce sujet. — Conduite qu'elles ont à tenir. — Dangers de la conduite contraire.

- CHAP. VIII. — Comment Dieu se communique à l'âme par la vision intellectuelle. Quelques avis à ce sujet. Effets produits par cette vision lorsqu'elle est véritable. Ces sortes de faveurs doivent être tenues secrètes . . . . . 240

Haute valeur de la vision intellectuelle. — Comment Jésus-Christ révèle à l'âme sa présence. — Avantages qu'apporte cette vision. — L'âme peut jouir de même de la présence des saints. — Confiance et circonspection avec lesquelles il faut se comporter. — L'âme la plus avancée dans les vertus est aussi la plus sainte.

- CHAP. IX. — Comment le Seigneur se communique à l'âme par vision imaginaire. Qu'il ne faut nullement désirer de marcher par cette voie, et pour quelles raisons. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité. . . . . 249

Comparaison destinée à faire comprendre de quelle manière Jésus-Christ se découvre à l'âme en son humanité. — Lumière dans laquelle il se montre. — Saint effroi que sa vue inspire. — Certitude qui reste à l'âme de la vérité de la vision. — Avantages qu'elle en retire. — Motifs pour lesquels on ne doit ni désirer ni demander ces sortes de faveurs. — Détachement où l'âme doit se tenir à l'égard des délices spirituelles.

CHAP. X. — Autres faveurs que Dieu accorde à l'âme. Grand profit qu'elle en retire. . . . . 261

Admirables lumières que le Seigneur communique à l'âme au moyen de certaines visions intellectuelles. — Vision qui lui enseigne comment toutes choses sont contenues en Dieu. — Cette vision nous découvre la malice du péché et la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères. — Autre vision qui montre Dieu comme suprême Vérité. — L'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité.

CHAP. XI. — Transports de désir par lesquels l'âme, mue de Dieu même, aspire à le posséder. Danger où ces transports mettent la vie. Avantages que l'âme retire de cette faveur que Dieu lui accorde. . . . . 266

Extase de douleur où la soif de voir Dieu fait entrer l'âme. — Les peines inconcevables qu'elle endure alors la disposent à entrer dans la septième Demeure. — Ces peines sont comparables à celles du purgatoire et peuvent donner une idée de celles de l'enfer. — Effets qu'elles produisent sur le corps et sur l'âme. — Ce martyr, lorsqu'il atteint son plus haut degré d'intensité, met la vie en péril. — Dispositions admirables où il laisse.

### SEPTIÈMES DEMEURES

CHAP. I<sup>er</sup>. — Insignes faveurs accordées aux âmes lorsqu'elles sont parvenues aux septièmes Demeures. Comment, il y a, ce semble, quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose. Plusieurs des points traités ici méritent attention. . . . . 273

Les œuvres du Seigneur n'ont point de bornes. — Combien nous devons estimer notre âme, objet de ses complaisances. — Dieu habite au plus intime de l'âme en état de grâce comme dans un autre ciel. — État affreux où précipite le péché mortel. — L'âme admise à la célébration du mariage spirituel est introduite par Dieu dans sa propre demeure. — Les trois personnes de la très Sainte Trinité se découvrent à elle et continuent à la faire jouir de leur présence.

CHAP. II. — Suite du même sujet. Différence qui existe entre l'union spirituelle et le mariage spirituel. Ingénieuses comparaisons qui font comprendre cette différence . . . . . 284

Mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Vision qui précède ce divin mariage. — Paroles que Jésus-Christ adressa à la sainte avant de la prendre pour son épouse. — Autre vision extraordinairement sublime dans laquelle Dieu s'unif

indissolublement une âme et la rend un même esprit avec lui. — Différence entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel. — Effets que laisse ce divin mariage.

CHAP. III. — Admirables effets produits par ce dernier degré d'oraison. On fera bien de les observer avec soin et attention, parce qu'ils diffèrent merveilleusement de ceux que produisent les oraisons précédentes . . . . . 293

Manifestations de la vie nouvelle où le mariage spirituel a fait entrer l'âme. — Son oubli de soi, son désir des souffrances, sa soif de la gloire de Dieu, son détachement de toutes choses. — Messages d'amour que le divin Époux lui envoie, et de quelle manière elle doit y répondre. — Cette Demeure est exempte de sécheresses et de peines intérieures. — Paix profonde, silence admirable, merveilleuses délices dont on y jouit.

CHAP. IV. — Conclusion. Quel est le but que se propose Notre-Seigneur en accordant à une âme de si grandes faveurs. Combien il est nécessaire que Marthe et Marie s'unissent ensemble. Ce qui en est dit sera d'une grande utilité . . . . . 304

Les effets de ce divin mariage ne sont pas permanents. — Dieu, en accordant ces grâces, a pour but de rendre l'âme capable de porter de grandes souffrances. — Le mariage spirituel est destiné à produire des œuvres pour la gloire de Dieu. — Ce que c'est qu'être vraiment spirituel. — L'âme arrivée à la septième Demeure participe à la force de Dieu. — Combats qu'elle livre au corps. — Elle joint à la contemplation le zèle du salut des âmes. — La sainte engage ses filles à se sanctifier mutuellement par la pratique de toutes les vertus.

Épilogue. . . . . 316

POÉSIES DE SAINTE TÉRÈSE

Introduction aux Poésies de sainte Térèse. . . . . 321

POÉSIES MYSTIQUES :

POÉSIE I.	—	Gémissements de l'âme exilée . . . . .	331
POÉSIE II.	—	Aspirations à la vie éternelle. . . . .	337
POÉSIE III.	—	Même sujet. . . . .	343
POÉSIE IV.	—	Soupir vers la Patrie céleste . . . . .	343
POÉSIE V.	—	A la Beauté éternelle. . . . .	346
POÉSIE VI.	—	Bonheur d'un cœur embrasé de l'amour divin	348
POÉSIE VII.	—	Blessure d'amour . . . . .	349
POÉSIE VIII.	—	Dilectus meus mihi et ego illi. . . . .	351
POÉSIE IX.	—	Recherche amoureuse . . . . .	353
POÉSIE X.	—	Échange d'amour. . . . .	355
POÉSIE XI.	—	Offrande de soi au Bien-Aimé. . . . .	357
POÉSIE XII.	—	Appel à l'Époux divin au seuil de la Patrie.	363

## POÉSIES CONTENANT DES CONSEILS SPIRITUELS

	Pages.
POÉSIE XIII. — <b>Sursum corda.</b> . . . . .	367
POÉSIE XIV. — <b>En voyage.</b> . . . . .	370
POÉSIE XV. — <b>Maximes spirituelles.</b> . . . . .	372
POÉSIE XVI. — <b>En route pour le ciel.</b> . . . . .	376

POÉSIES A L'OCCASION DES PRISES D'HABIT ET  
DES PROFESSIONS

POÉSIE XVII. — <b>Pour une prise d'habit.</b> . . . . .	379
POÉSIE XVIII. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	382
POÉSIE XIX. — <b>Pour une Profession.</b> . . . . .	383
POÉSIE XX. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	386
POÉSIE XXI. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	389
POÉSIE XXII. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	391
POÉSIE XXIII. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	393

POÉSIES POUR LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR  
ET DES SAINTS

POÉSIE XXIV. — <b>A la croix du Sauveur.</b> . . . . .	395
POÉSIE XXV. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	397
POÉSIE XXVI. — <b>Pour Noël.</b> . . . . .	400
POÉSIE XXVII. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	402
POÉSIE XXVIII. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	404
POÉSIE XXIX. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	406
POÉSIE XXX. — <b>Pour la Circoncision.</b> . . . . .	408
POÉSIE XXXI. — <b>Même sujet.</b> . . . . .	410
POÉSIE XXXII. — <b>Pour l'Épiphanie.</b> . . . . .	413
POÉSIE XXXIII. — <b>A saint Hilarion.</b> . . . . .	415
POÉSIE XXXIV. — <b>A saint André.</b> . . . . .	418
POÉSIE XXXV. — <b>A sainte Catherine, martyre.</b> . . . . .	420

STROPHES COMPOSÉES PAR SAINTE TÉRÈSE ET  
SES RELIGIEUSES

POÉSIE XXXVI. — <b>Pour l'éloignement d'un incommode fléau.</b>	423
---	-----

## POÉSIES ATTRIBUÉES A SAINTE TÉRÈSE

Remarques sur les deux pièces de vers qui suivent.	426
I. — <b>Qu'est-ce que l'amour?</b> . . . . .	428
II. — <b>Sonnet à Jésus crucifié.</b> . . . . .	434



## DOCUMENTS RELATIFS A SAINTE TÉRÈSE ET A SES ÉCRITS

	Pages.
Docum. 28. — Poésie de saint Jean de la Croix . . . . .	437
Docum. 29. — Déposition juridique de Julien d'Avila . . . . .	440
Docum. 30. — Déposition du père Diego de Yanguas. . . . .	493

## INDEX

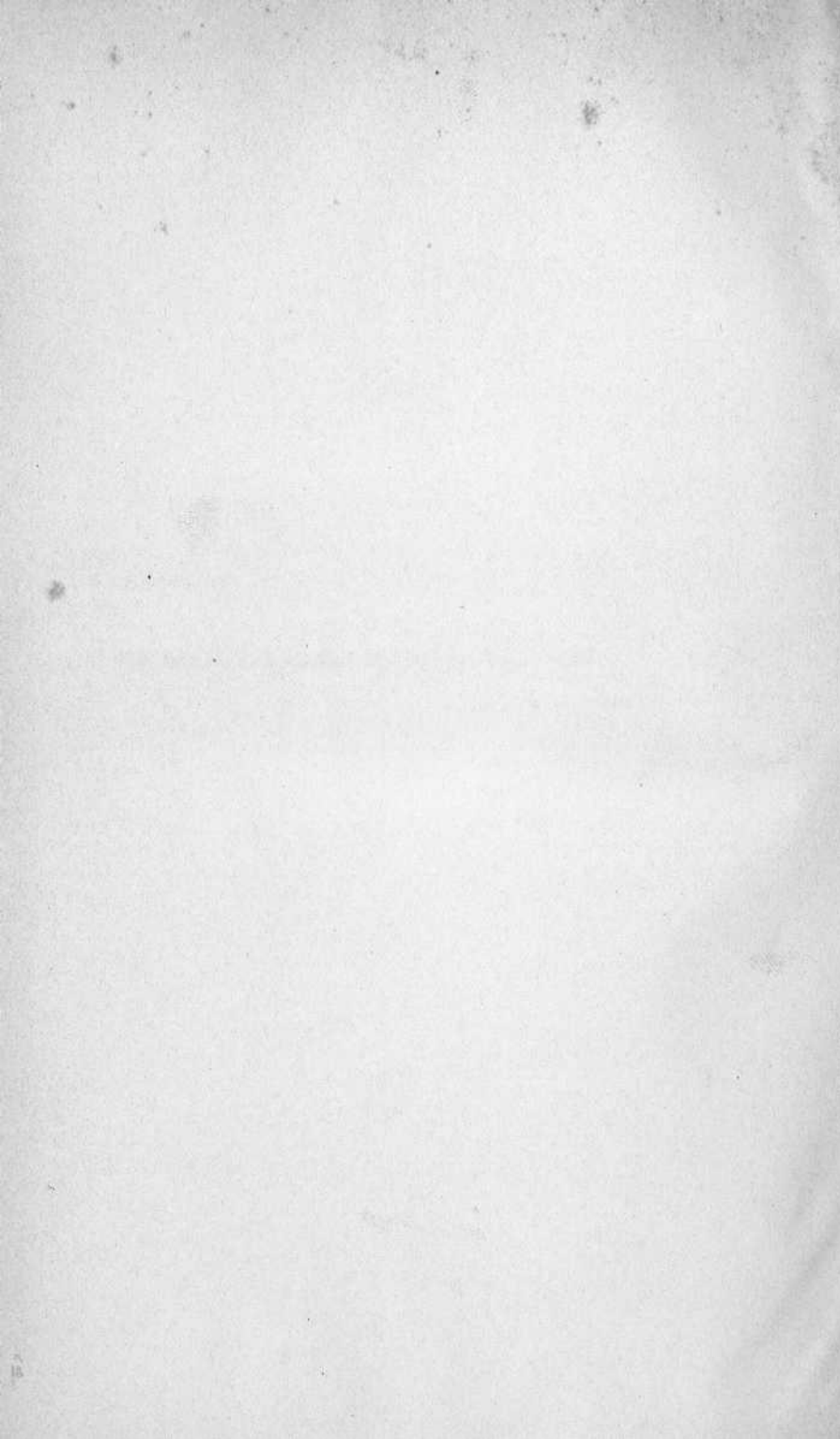
Index des matières spirituelles traitées dans le Château intérieur.	503
Index des personnages dont il est fait mention dans le tome VI des Œuvres de sainte Térèse . . . . .	509

## ERRATA

P. 103, l. 13, *ajoutez cette note* : On trouve ici, au manuscrit original, un appel à une note marginale du père de Yanguas, endommagée par la rognure des marges et qui doit, pensons-nous, se reconstituer ainsi : *C'est l'âme qui souffre de l'égarément de son imagination.*

P. 159, note 1, l. 4, *au lieu de* : écrites, *lisez* : écrits.















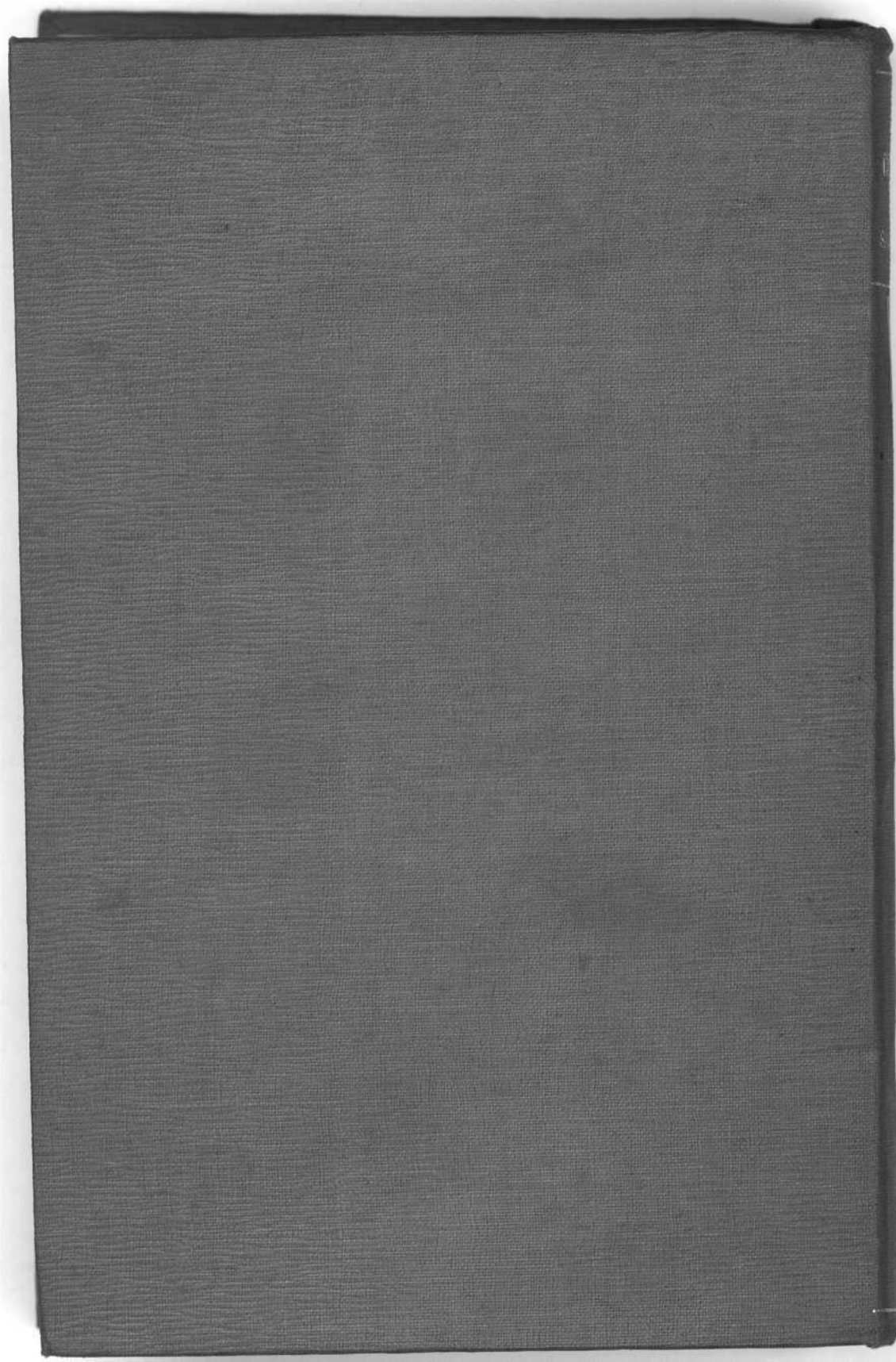
# MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

## BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

### SECCIÓN II

#### Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	188	Precio de la obra.....	Ptas. ....
Estante.....	1	Precio de adquisición.....	» .....
Tabla.....	3	Valoración actual.....	» .....



---

ŒUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
SAINTE TÉRÈSE

---

88.

6

---